

Université de Montréal

**« *Shonen* », le monstre invisible : Marginalisation de la
jeunesse japonaise par le discours et les représentations
de la délinquance juvénile entre 1997 et 2009**

par

Akané D'Orangeville

Département d'anthropologie

Facultés des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences

en vue de l'obtention du grade de maîtrise

en anthropologie

Mars, 2010

© Akané D'Orangeville, 2010

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé:

« *Shonen* », le monstre invisible : Marginalisation de la jeunesse japonaise par le discours et les représentations de la délinquance juvénile entre 1997 et 2009

Présenté par :
Akané D'Orangeville

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Robert Crépeau, président-rapporteur
Bernard Bernier, directeur de recherche
Thomas Lamarre, membre du jury

Résumé

À la suite de certains grands meurtres commis en 1997 et 2000 par des jeunes de 14 et 17 ans, un discours sur les délinquants juvéniles, comme étant plus violents, plus cruels, plus anormaux et plus nombreux que jamais auparavant, s'installait chez les intellectuels et dans les médias japonais. Or, par dérapage analytique, ce discours a été généralisé à tous les jeunes, comme étant des individus dangereux, incompréhensibles, anormaux et potentiellement criminels malgré une certaine normalité apparente, faisant d'eux des « monstres invisibles ». La marginalisation des jeunes par ce discours sur la « nouvelle » jeunesse japonaise et les représentations des délinquants juvéniles « cruels » a fortement marqué la société japonaise, manifestée dans l'opinion publique ainsi que dans son impact socioculturel tant au niveau légal qu'au niveau idéologique. Cette étude présente les débuts, le développement ainsi que les conséquences du discours démonisant la jeunesse des années 2000, en présentant les concepts clés ayant été utilisés comme caractéristiques et arguments de la monstruosité cachée chez les jeunes japonais. Elle démontre parallèlement l'incohérence des représentations de la délinquance juvénile, aggravant le fossé entre la réalité vécue par les sujets, et les causes ainsi que les solutions présentées à leur égard.

Mots-clés : Japon, Jeunesse, Délinquance juvénile, Discours, Marginalisation.

Abstract

Five murders in Japan committed by juvenile criminals attracted immense attention from the media in the years 1997 and 2000. A new discourse about juvenile delinquency followed these incidents stipulating that juvenile delinquents had become more cruel, more violent, more abnormal, and more numerous than ever before. This discourse, initially created by academics acting as “moral entrepreneurs,” was widely supported by the mass media. However, the discourse developed on its own, taking a radical ideological turn: it began to apply not only to juvenile delinquents, but labeled the entire population of Japanese youth as dangerous, incomprehensible, and abnormal while seeming to be proper and normal members of society. The boundary between juvenile delinquents and young law-abiding Japanese individuals ceased to exist, and every young girl or boy could potentially be a criminal regardless of their circumstances or socioeconomic background. The discourse strongly influenced the Japanese society ideologically and legally, and labeled its youth as “invisible monsters”. This study presents the beginning, development, and consequences of this particular discourse that led to the negative portrayal of the Japanese youth in the first decade of the 21st century. Key concepts used as characteristics of this cohort are examined, breaking down the discourse into sociocultural and ideological reasoning and systems. The study also demonstrates the incoherence and inadequacy of the representation of juvenile delinquents, which are a far cry from the actual reality of juvenile criminality.

Keywords : Japan, Youth, Juvenile delinquency, Discourse, Marginalization.

Table des matières

Introduction	1
 CHAPITRE 1: Mise en contexte et méthodologie : Criminalité, Représentations et Discours	3
1- Mise en contexte de la recherche	3
A. Le Japon et sa criminalité.....	3
B. Les législations : le <i>Shônenhō</i>	7
2- Encadrement théorique.....	11
A. Principes de sociologie et d'anthropologie : Socialisation, <i>Self fulfilling prophecy</i> , symbole, construction sociale.	11
B. Bourdieu : Représentations, discours et habitus	13
C. Foucault: <i>Embodiment</i>	14
D. Ariès : La naissance de l'enfance.....	16
3- Méthodologie	17
 CHAPITRE 2 : Délinquance Juvénile : démonisation des jeunes Japonais	20
A. PROBLÉMATIQUES.....	20
1- La problématique des délinquants juvéniles	20
2- Discours et représentations des meurtres de 1997 et 2000 : décomposition.....	26
B. ANALYSE	29
1- Présentation des écrits analysés	29
2- Analyse par concepts énoncés et par particularités de la mise en situation du discours	32
 CHAPITRE 3 : La jeunesse au Japon.....	81

1- Les jeunes japonais « d'aujourd'hui » : l'essentialisme générationnel.....	81
A. Portrait des jeunes des années 2000.....	81
B. Le « <i>Shônen</i> » de « 17 ans ».....	83
C. Les jeunes japonais « d'aujourd'hui » : le discours.....	85
2- Les discours sur les jeunes et la jeunesse à travers les générations : de 1950 aux années 2000.....	88
3- L'enfance : essentialisme de l'enfance, romantisation, marginalisation et conflits.....	101
 CHAPITRE 4 : La réalité et le discours	104
1- Les causes de la jeunesse dangereuse.....	104
 Conclusion	116
Bibliographie	118
 Annexe 1 : Texte du <i>Shônenhō</i>	i
Annexe 2 : Arrestations par âge et type de violation, 1936 – 2004 (Keishicho).....	iv
Annexe 3 : Arrestations de délinquants juvéniles par âge, 1936-2004.....	x

Liste des tableaux

Tableau 1 : Taux de criminalité au Japon, de 2004 à 2008	4
Tableau 2.1 : Cas présentés avec problèmes de famille	48
Tableau 2.2 : Cas présentés avec mention de « <i>hikikomori</i> »	50
Tableau 2.3 : Cas présentés avec mention de problèmes à l'école	53
Tableau 2.4 : Cas présentés avec mention de problèmes de socialisation	55
Tableau 2.5 : Cas présentés avec mention de jeux vidéos, internet et fictions	58
Tableau 2.6a : Cas présentés avec mention du coupable étant « bon enfant »	63
Tableau 2.6b : Cas présentés avec présence de maladies mentales diagnostiquées	63
Tableau 2.7 : Cas présentés avec mention de perte de contrôle	70
Tableau 2.8 : Cas présentés avec problèmes de « <i>kokoro</i> »	73

Liste des figures

Figure 1 : Jeune écolière sanguinaire

1

Remerciements

Je manque de mots pour exprimer mes sentiments de gratitude envers tous ceux et celles qui m'ont encouragée dans mon projet de recherche ainsi que dans ma décision de rester dans le monde universitaire. Je voudrais remercier tout d'abord professeur Bernier pour sa confiance envers moi et mon projet, malgré que le sujet était quelque peu atypique et que je manquais manifestement d'expérience. Son acceptation de me prendre sous son aile m'a ouvert les portes d'un projet et d'un avenir que j'avais longtemps rêvé entreprendre, tout en m'estimant ne pas être à la hauteur. Un grand merci.

Je voudrais aussi remercier mes parents, Papa, ママ, et mes frères, Loïc, Vincent, qui ont su m'inspirer, me redonner courage et me protéger à tous moments. Je remercie aussi les professeurs du département d'anthropologie de l'Université de Montréal et du East Asian Studies de McGill University qui m'ont donné des indices, des pistes, des idées et commentaires tout au long de ma démarche. Je remercie mes amis, amies et compagnons qui m'ont tolérée, amusée, écoutée, aidée et tenu compagnie (un merci tout spécial à 'Ryoma', 'Kuma' et 'Panya'). Et puis, un merci infini à David Luu pour son soutien, ses encouragements continus et sa présence à mes côtés.

Un dernier merci à tous pour me laisser vivre un rêve longtemps enfoui en moi.

皆様に心の底から感謝の言葉を申し上げます。

Introduction



Fig.1 Jeune écolière sanguinaire

Source : Karin Suzuragi, *Higurashi no Naku Koro ni*, 2005

L’imaginaire japonais avait su créer, par sa fascination pour l’innocence chez les enfants, l’image du jeune écolier ou écolière à l’allure d’un étudiant ordinaire et discret, cachant dans l’invisibilité une nature sanguinaire et cruelle. Or, depuis 1997, cette image fantaisiste et caricaturale devint réalité sociale et symbolique pour la population japonaise.

En 1997, un jeune garçon de 14 ans décapita un garçon de 8 ans. En 2000, cinq grands crimes ont été commis par des jeunes garçons de 17 ans. La délinquance juvénile serait vraisemblablement à la hausse et plus cruelle que jamais, se manifestant parmi une

jeunesse japonaise atypique. La jeunesse japonaise, ayant « parenté » ces criminels, serait un danger pour la nation japonaise. Elle serait cruelle, incontrôlable, asociale, repliée sur elle-même et sans aucune notion de la réalité concrète, noyée dans une réalité virtuelle, tout en sachant cacher cette violence sous le masque d'un bon enfant, doux et normatif. Les jeunes seraient des « monstres invisibles ».

La réalité sociale de la jeunesse japonaise secrètement déviante dont il est fait allusion est une construction sociale et médiatique fondée sur le discours d'une délinquance juvénile en hausse et menaçant la sécurité publique. Ce dernier a fortement marqué la population japonaise en 1997 et 2000, la hantant encore. Mais la délinquance est-elle réellement en hausse? Les jeunes menacent-ils le Japon? Les jeunes ressemblent-ils de près ou de loin aux représentations à leur égard? Quel est le message émis par ce discours?

La question étudiée est celle de la marginalisation de la jeunesse japonaise par dérapage analytique et idéologique suite à l'analyse de crimes de grande violence commis par des délinquants juvéniles dans les années 1997 et 2000. Cette recherche se penche notamment sur les représentations de la jeunesse japonaise des années 1990 et 2000, en suivant l'évolution du discours ayant commencé en 1997 de la délinquance juvénile menaçant le Japon.

En première partie sont présentées les démarches théoriques et méthodologiques de la recherche. En deuxième partie, les différents concepts symboliques utilisés dans les discours sur la délinquance juvénile sont énoncés et analysés, explicitant le pont idéologique entre la délinquance juvénile, qui est un contexte restrictif, à la jeunesse japonaise entière, qui est un contexte ouvert. En troisième partie, la jeunesse japonaise sera décrite selon les représentations actuelles à son égard ainsi que son évolution historique depuis les années 1950. En dernier, les causes citées dans les discours ainsi que les mesures correctionnelles suggérées pour remédier à la situation seront présentées et commentées.

CHAPITRE 1: Mise en contexte et méthodologie : Criminalité, Représentations et Discours

1- Mise en contexte de la recherche

A. Le Japon et sa criminalité

Dans cette étude sur la délinquance juvénile, le contexte du Japon et de sa criminalité s'avère important à définir puisqu'il est plutôt singulier. Le Japon a un taux de criminalité extraordinairement faible, malgré son niveau d'industrialisation, alors qu'il est considéré que, généralement, la criminalité augmente selon l'urbanisation et la rapidité des changements sociaux (Leonardsen, 2004 :3). Le Japon ne se conforme pas à cette règle, ce qui lui a valu le titre de '*negative case*' en criminalité (Leonardsen, 2004 :3).

Définir un contexte criminel commence par définir la notion de crime et criminalité. Il faut comprendre que la définition d'un crime varie selon le contexte socioculturel et législatif. Un crime est la violation d'une loi et, symboliquement, la manifestation d'un désordre social (Tepperman et Curtis, 2004 :100). Il existe alors deux types de crimes : les crimes violents et les crimes non-violents. La consommation et possession de drogues illégales, les jeux illégaux, le réseautage de prostitution, la possession et vente de pornographie juvénile sont des crimes de vice, qui sont considérés comme des crimes non-violents (Tepperman et Curtis, 2004 : 102). Une autre catégorie de crimes non-violents est les crimes financiers ou les *white-collar crimes*, qui font référence aux vols et fraudes, et sont rarement punis. Lorsqu'ils le sont, la peine n'est pas relative aux dommages causés puisque ces crimes sont idéologiquement moins dangereux que les crimes conventionnels selon les autorités institutionnelles (Tepperman et Curtis, 2004 :102).

Les crimes conventionnels sont les crimes violents, soit l'image caricaturale des crimes, répandue socialement et culturellement. Cela inclut les homicides, voies de fait, agressions et harcèlements sexuels ou violences conjugales. Les crimes violents sont très sévèrement jugés, méritant les peines les plus lourdes selon la majorité des individus

(Tepperman et Curtis, 2004 :103). Ces dynamiques de la criminalité sont présentes dans le contexte japonais, et ont modelé, du moins partiellement, les discours et idéologies sur les crimes au Japon.

Le Japon a un taux de criminalité de 1 494 pour 100 000 individus en 2007 (Tableau 1) selon le département de la police métropolitaine de Tokyo, tandis que le Canada a eu 6 983,6 pour 100 000 individus dans la même année (Statistiques Canada, 2009), tous deux excluant les infractions du code de la route. Si l'on compare certains crimes conventionnels, la différence reste encore significative : le taux de meurtre est de 0,9 par 100 000 en 2007 au Japon (Tableau 1), de 1,8 par 100 000 au Canada (Statistiques Canada, 2009) ou 5,6 par 100 000 aux États-Unis (FBI, 2008).

Le taux de criminalité au Japon varie selon les régions et préfectures. En 2007, année où le nombre total de crimes commis a été de 1 908 836 cas à travers le Japon, la préfecture de Tokyo s'est retrouvée avec le nombre de crimes le plus élevé, soit 228 805 (Keishicho, 2008). Ce nombre est supérieur à celui de certaines régions englobant plusieurs préfectures, comme les régions de Tohoku (préfectures d'Aomori, Iwate, Akita, Yamagata, Fukushima, Miyagi) avec 85 364 et Chuugoku (préfectures de Tottori, Shimane, Okayama, Hiroshima, Yamaguchi) avec 89 411. La préfecture de Osaka n'est pas si loin de Tokyo, avec 216 303 cas. Les autres préfectures ayant plus de 100 000 cas sont Aichi, 143 948, Saitama, 126 453, Kanagawa, 112 529, Chiba, 105 185, et Hyogo, 107 378 (Keishicho, 2008). Le taux de criminalité semble plus élevé autour des grandes villes (Tokyo, Osaka, Yokohama, Nagoya etc) plutôt que dans les zones rurales.

Les nombres de crimes varient aussi selon le type de crime. Sur les 1 908 836 cas, 1 429 956 sont des vols, tandis que 1 199 sont des meurtres (Keishicho, 2008). Les voies de faits (tous niveaux confondus) sont de 72 908, et les fraudes, 75 999 cas. Les crimes violents sont donc relativement peu nombreux et la grande majorité des crimes commis sont des vols.¹

¹ Il est important de noter que malgré le faible taux de criminalité, le Japon ne manque pas d'organisations criminelles (dont les crimes ne sont pas entièrement comptabilisés). Selon les informations

Tableau 1 : Taux de criminalité au Japon, de 2004 à 2008

Taux de criminalité par type de crime, pour une population de 100 000 individus (2004-2008)

Année Catégories	2004	2005	2006	2007	2008
Population Totale (x1000)	127,687	127,757	127,768	127,767	127,692
Totalité (nombre de cas)	2,007.1	1,776.3	1,605.1	1494.0	1423.8
Totalité crimes brutaux ²	10.2	8.9	7.9	7.1	6.7
Homicides	1.1	1.1	1.0	0.9	1.0
Vols	5.7	4.7	4.0	3.6	3.4
Incendies criminelles	1.7	1.5	1.4	1.2	1.1
Agressions sexuelles	1.7	1.6	1.5	1.4	1.2
Totalité crimes violents	60.0	57.7	59.7	57.1	54.0
Préparations de crime	0.0	0.0	0.0	0.0	0.0
Voies de fait	18.6	20.2	24.3	25.0	24.8
Voies de fait avec lésions corporelles	28.1	27.0	26.6	24.3	22.2
Intimidations	2.0	1.9	2.1	2.0	2.1
Extorsions	11.3	8.6	6.8	5.8	5.0
Totalité des vols	1,551.9	1,350.3	1,201.0	1119.2	1075.1
Totalité des fraudes	77.7	76.3	66.0	59.5	57.4

Nota 1 : La population totale est celle datant du 1er Octobre de l'année.

2 : Le taux de criminalité est le nombre d'infractions (et non nombre d'arrestations). Le calcul est fait comme suit :

$$\frac{\text{Nombre de cas}}{\text{Population (1000 individus)}} \times 100$$

Source : Keishicho, *Heisei 21nen Keisatsu Hakusho Toukei Shiryou*, 2009.³

officielles, on compte 110 000 yakuza qui vivent et travaillent au Japon, alors qu'il y a seulement 20 000 membres d'organisations criminelles aux États-Unis (Kaplan, 2003 :25).

² La catégorisation des crimes est différente de celle au Canada, où les crimes sont divisés entre violents et non-violents. Au Japon, les crimes sont plutôt divisés par niveau de brutalité. « Les crimes brutaux » sont les *kyoakuhanzai*, tandis que « les crimes violents » sont les *sobouhanzai*.

Le paradoxe japonais de la criminalité ne s'arrête pas à son taux exceptionnellement bas, mais aussi à la décroissance de ce dernier depuis les années 1950. Contrairement aux pays occidentaux qui ont connu une croissance de la criminalité jusque dans les années 1980, le Japon a connu une chute et une stabilisation (Leonardsen, 2004 :38). Le taux de criminalité était de 1,4 en 1986, 1,2 en 1988 (Leonardsen, 2004 :41) et 1,17 en 2007 (Keishicho, 2008). Il y a aussi eu 2 038 meurtres en 1973, presque le double du nombre en 2007 qui est de 1 199 (Keishicho, 2008) alors que la population a augmenté de 109 millions à 127 millions d'individus.

La criminalité juvénile, sujet principal de cette recherche, a un taux d'ordre semblable au taux de criminalité général, soit encore une fois remarquablement bas. Le taux de meurtre est de 0,59 pour 100 000 jeunes de 10 à 20 ans en 2006, 0,49 pour 100 000 en 1997 et, à titre comparatif, 1,77 en 1967 et 2,14 en 1950 (Shonen Hanzai Data Base, 2008). En termes de chiffre, cela fait 73 meurtres en 2006, année où il y a eu 178 accusés par 100 000 jeunes. Au Canada, dans la même année, il y aurait eu 6885 accusés par 100 000 jeunes (Statistiques Canada, 2008). La criminalité juvénile est semblable à la criminalité globale du Japon, en étant inférieure au taux des autres pays et en décroissance depuis les 50 dernières années. En d'autres mots, les jeunes en 2008 sont moins criminels et délinquants que les jeunes dans les autres pays industrialisés et les générations précédentes japonaises. Historiquement, la délinquance juvénile a connu trois pics depuis les années 1950. Le premier en 1951, le deuxième en 1964 et le troisième en 1983 (Ayukawa, 2001 :118). Il y a aussi possibilité d'un quatrième pic en 2000, mais cette affirmation reste contestée. Malgré la décroissance, certaines années avaient été plus impressionnantes que les autres. Ayukawa, anthropologue, précise que certaines statistiques peuvent indiquer le contraire : un taux croissant. Or ce n'est qu'une erreur fondamentale d'interprétation des statistiques. Le nombre d'accusés a diminué, tandis que le nombre d'arrestations a augmenté (Ayukawa, 2002 :158) notamment après la création du *Shônenhō*, « droits de la

³ Traduction libre de l'auteur.

jeunesse japonaise » et le développement des médias de masse. Les statistiques des arrestations sont souvent utilisées par les médias et idéologues dans leurs arguments expliquant que les jeunes d'aujourd'hui seraient dangereux, violents et moralement instables.

B. Les législations : le *Shônenhō*

La délinquance et la criminalité juvénile sont régies par le *Shônenhō*, ou « Loi sur les droits de la jeunesse japonaise », législations s'appliquant aux individus de moins de 20 ans. Les buts et raisons d'être du *Shônenhō* sont de « Protéger et encadrer les jeunes délinquants, en corrigeant leur personnalité et leur milieu, pour ainsi assurer un développement sain de la jeunesse japonaise »⁴ (Annexe 1), comme cité dans le premier article du *Shônenhō*.

Le *Shônenhō* est applicable pour « tous jeunes délinquants mineurs (*hikô shônen*) », ces derniers se catégorisant en trois groupes, décrits dans le 3^e article du *Shônenhō* (*Shônenhō daisanjyô*) (Annexe 1) : les jeunes criminels (*hanzai shônen*), les jeunes criminels non-jugés (*shokuhô shônen*) et les jeunes délinquants (*guhan shônen*)⁵ (Yajima, 2004 :21).

Les jeunes criminels, *hanzai shônen*, sont les jeunes de plus de 14 ans et moins de 20 ans ayant commis des crimes. Ils sont jugés à la cour de la famille (*katei saibansho*) et non au tribunal au même titre que les adultes. Si coupables, ils sont envoyés dans les centres de détention et réhabilitation pour jeunes (*shônen-in*). Les jeunes criminels non-jugés, *shokuhô shônen* ou « jeunes ayant violé la loi » sont les jeunes de moins de 14 ans ayant commis un crime mais qui, par leur jeune âge, ne sont pas soumis à un jugement. Ils sont généralement directement transférés aux législations de l'acte d'assistance sociale aux enfants (*jidô fukushi hô*). Ces jeunes ne sont pas considérés comme des criminels, malgré

⁴ Traduction libre de l'auteur.

⁵ Traduction libre des termes par l'auteur.

qu'ils aient commis un crime, mais comme des délinquants puisque la définition de crime ne s'applique pas aux jeunes enfants. La dernière catégorie de jeunes délinquants, *guhan shōnen*, est la plus floue des trois groupes. Les *guhan shōnen* sont des jeunes n'ayant pas commis de crimes, donc n'ayant pas violé la loi, mais qui auraient le potentiel d'en commettre dans l'éventualité. Les potentiels sont définis selon le milieu social, les individus entourant le jeune, sa personnalité, ses activités (notamment parascolaires) et ses comportements. La description d'un potentiel criminel est comme suit (Article 3, *Shōnenhō*) :

- 三 次に掲げる事由があつて、その性格又は環境に照して、将来、罪を犯し、又は刑罰法令に触れる行為をする虞のある少年
- イ 保護者の正当な監督に服しない性癖のあること。
- ロ 正当の理由がなく家庭に寄り附かないこと。
- ハ 犯罪性のある人若しくは不道徳な人と交際し、又はいかがわしい場所に入出すること。
- ニ 自己又は他人の徳性を害する行為をする性癖のあること。

« Les jeunes qui ont le potentiel de commettre un crime ou de violer la loi à l'avenir, par leurs comportements ou leur contexte social, notamment de façons suivantes :

- Ils manifestent une désobéissance envers l'autorité parentale;
- Ils se détachent de la famille sans raisons valables;
- Ils ont des relations personnelles avec des individus avec antécédents judiciaires ou fréquentant des lieux malsains.
- Ils ont des comportements pouvant nuire à leur intégrité morale et à celle des autres. »⁶

Il est important de noter l'aspect plutôt subjectif de la définition des *guhan shōnen*, qui pourrait faire en sorte que les statistiques d'arrestations de jeunes délinquants et criminels ne soient pas adéquates à la réalité sociale objective. Le nombre d'arrestations n'est pas représentatif du taux de criminalité, ce dernier étant calculé avec le nombre d'incidents (donc de crimes) par rapport à la population totale ou du groupe visé (cohorte).

⁶ Traduction libre de l'auteur.

La définition arbitraire des *guhan shônen* explique l'explosion du nombre d'arrestations chez les jeunes. En 2004, il y aurait eu 16 231 arrestations pour les 12-13 ans, 52 388 pour les 14-15 ans, 53 907 pour les 16-17 ans et 29 510 pour les 18-19 ans. Or, le nombre d'arrestations pour les 25-29 ans est de 26 958, ou 45 533 pour les 30-35 ans (Annexe 2). Ce nombre est de 56 410 pour les 60 ans et plus. On pourrait facilement penser que les jeunes et les retraités sont les groupes les plus délinquants de la société. Or les jeunes peuvent être arrêtés pour des infractions commises mais aussi qui pourraient être commises dans l'éventualité, ce qui augmente naturellement le nombre d'arrestations, en particulier pour les âges cibles de 14 à 17 ans des étudiants au secondaire, plus visibles que les autres (différenciés par leur uniforme). On peut aussi voir cette tendance historiquement (Annexe 3). Alors qu'il y a une chute d'arrestation pour les crimes brutaux (homicides etc), il y a une augmentation dramatique d'arrestations pour les crimes de catégorie « autre », incluant les arrestations préventives de *guhan shônen* et les avortements. Le nombre d'arrestations pour homicide était de 346 en 1948, 359 en 1958, 102 en 1974, 45 en 1980 et 57 en 2004. Les crimes « autres » sont de 7 442 en 1967, 3 717 en 1974, 5 037 en 1980, 21 726 en 1987, 35 950 en 1998 et 43 603 en 2004. Ainsi, on peut facilement constater la nécessité de définitions claires et objectives pour éviter toute erreur d'interprétation.

Un élément crucial du *Shônenhō*, et vivement contesté dans les années 2000, est l'obligation d'anonymat des accusés (Serizawa, 2006 :50). Selon l'article 61 :

第六十一条 家庭裁判所の審判に付された少年又は少年のとき犯した罪により公訴を提起された者については、氏名、年齢、職業、住居、容ぼう等によりその者が当該事件の本人であることを推知することができるような記事又は写真を新聞紙その他の出版物に掲載してはならない。

Il est interdit de publier dans quelconque média toute information concernant l'accusé et son entourage. Le nom de l'accusé et des membres de sa famille, son âge, son adresse, son passé et l'établissement scolaire fréquenté ou sa profession

ne peuvent être publiés, pouvant donner des indices sur l'identité du jeune accusé.⁷

Le *Shônenhō* ayant été établi afin de corriger les délinquants juvéniles, et non de les punir, leur anonymat est nécessaire pour qu'ils aient toutes les chances possibles de retourner dans la société active après leur libération. Le procès est aussi interdit d'accès pour les mêmes raisons (Serizawa, 2006 :51). Les jeunes délinquants et criminels étaient, depuis la création du *Shônenhō* en 1948, des individus à protéger, physiquement, psychologiquement et socialement, afin de les remettre sur le droit chemin. Or cette vision des jeunes a été bouleversée en 2000 après une dramatisation médiatique de quelques crimes commis par des adolescents, entraînant des modifications du *Shônenhō*.

En novembre 2000, cinquante ans après la création du *Shônenhō*, des modifications majeures y ont été apportées. Les trois modifications principales sont les suivantes (Serizawa, 2006 :94) :

1. L'âge minimum pour être jugé et puni a été baissé de 16 ans à 14 ans. Encore, si un jeune de plus de 16 ans commet un meurtre, il n'est plus admissible à la cour de famille et sera jugé par un procureur.
2. Le procès en cour de famille doit être fait en présence de 3 juges, et non d'un seul. Dans le cas d'un crime grave, un procureur est appelé comme collaborateur.
3. Les victimes et leur famille sont autorisées à consulter les documents et suivi de l'enquête, ainsi que le résultat du procès.

Ces modifications marquent un changement important dans la vision des jeunes au Japon. Les meurtres ne seront plus jugés en cour de famille, alors que, auparavant, ça avait été un aspect crucial du *Shônenhō*. Plus le crime commis était lourd, plus il était nécessaire d'encadrer le jeune dans un milieu adapté afin de mieux le comprendre et mieux le protéger par la suite. Or, ce n'est plus le cas. Les jeunes délinquants ne sont plus des individus à

⁷ Traduction libre de l'auteur.

protéger, mais des individus à craindre, à surveiller, à contrôler pour qu'ils ne soient pas nuisibles à la société japonaise.

2- Encadrement théorique

L'encadrement théorique de la recherche est basé sur des concepts fondamentaux de sociologie et anthropologie, ainsi que des concepts et paradigmes plus pointus présentés par Bourdieu, Foucault et Ariès.

A. Principes de sociologie et d'anthropologie : Socialisation, *Self fulfilling prophecy*, symbole, construction sociale.

Un individu développe son identité et son individualité par le processus de socialisation. Être socialisé signifie « savoir comment agir et interagir avec les autres, de se transformer en un membre de la société » (Brym, 2004 :80). La socialisation passe par les interactions avec son environnement afin que l'individu devienne un membre de la société dans laquelle il vit, en intériorisant des notions selon des principes de cette société. Ce qui signifie aussi que les individus ne sont pas membres de la société de manière inhérente, mais seulement de manière acquise.

Le processus est plutôt complexe, dans lequel l'individu n'est pas passif mais plutôt un agent actif, qui reçoit et reflète les symboles. Un individu ne fait pas qu'être défini par son environnement, mais accepte cette définition (de manière naturelle et inconsciente) et la reflète en l'assimilant. C'est le concept de la prophétie autoréalisatrice, ou *self fulfilling prophecy* en anglais (Brym, 2004 :83), présenté par Rosenthal et Jacobson en 1968. Un exemple simple est celui des rôles attribués aux sexes. Une femme qui entend depuis son enfance que la nature biologique de la femme serait d'être un être doux et conciliant va finir

par croire que c'est le cas. Elle agira donc en conséquence, comme demandé, puisqu'il lui serait « naturel » et ça serait « un fait biologique ». Selon la prophétie autoréalisatrice, une attente idéologique ou comportementale devient réalité lorsqu'elle est reflétée par l'individu en question.

Ces procédés ne sont pas qu'une manipulation abusive de l'individu par l'environnement. Ils remplissent un besoin fondamental de l'humain de créer, recréer et confirmer les liens sociaux avec son entourage.

L'individu en question utilise son entourage comme miroir pour s'évaluer soi-même. Le principe du *looking-glass self*, conceptualisé par Cooley, explique que les individus « voient » leur identité sociale par le regard des autres, en évaluant comment les autres les perçoivent (Brym, 2004 :85). Un individu peut être un employeur autoritaire selon ses employés, un mari attentionné selon sa femme, un homme d'affaires sans intérêt selon les voisins, un fils aimable selon ses parents, et il sera lui-même conscient de toutes ces perceptions et rôles en se définissant dans chacune de ces interactions sociales.

Ces interactions sociales sont des interactions symboliques, selon le concept de Mead. La socialisation est un procédé actif de communication symbolique (Brym, 2004 :85). Les symboles sont des gestes, objets ou sons qui ont signification propre mais qui portent aussi une signification qui dépend d'une compréhension partagée. Le dessin d'un cœur, par exemple, est le dessin d'un organe vital mais aussi celui du symbole de l'amour.

Cette compréhension partagée ne peut être toujours confirmée verbalement. L'individu doit alors se débrouiller sans demander la signification en anticipant la symbolique, et doit rentrer dans la peau de l'autre pour comprendre la signification partagée. C'est le procédé d'intériorisation des valeurs, des principes et des croyances de la société, où l'individu se met dans la peau des autres de son entourage et anticipe les compréhensions partagées des symboliques. L'individu s'insère dans son entourage et la société, tout en s'évaluant constamment dans le regard des autres et en reflétant leurs attentes.

De la même façon que l'identité de l'individu se construit, l'appartenance de l'individu à la normalité ou la déviance est aussi construite par l'environnement et par l'individu qui l'intériorise. Être normal signifie être conforme aux normes de la société dans laquelle l'individu vit, et signifie conséquemment que l'individu ne manifeste pas de comportements déviants. La déviance est socialement construite, définie par des croisades morales (Brym, 2004 :496). Des individus, institutions et organisations que l'on nomme les « claim makers » entreprennent cette croisade morale, en coopération ou en compétition entre eux, en affirmant que certains comportements violent des standards moraux fondamentaux. Ces comportements doivent être alors étiquetés comme étant mauvais voire criminels, devenant la définition de la déviance (et, plus tard, de la délinquance et criminalité). La réussite des croisades dépend du pouvoir du groupe qui fait les proclamations, et renforce le pouvoir de ces groupes.

B. Bourdieu : Représentations, discours et habitus

Représentations et discours

Les représentations sont les « énoncés performatifs qui prétendent à faire advenir ce qu'ils énoncent » (Bourdieu, 2001 : 288), qui créent une réalité en le mettant en mots. Les représentations des divisions de la réalité « contribuent à la réalité des divisions » (Bourdieu, 2001 :290) et font exister les classes ainsi que les délimitations de ces dernières.

Les classes sont créées par processus de nomination légitime, ce dernier étant un pouvoir d'énonciation qui modèle la réalité. La construction sociale de la normalité et de la normativité est, selon Pierre Bourdieu, la production du sens commun résultant d'une lutte symbolique d'agents voulant acquérir le monopole de la nomination légitime (Bourdieu, 2001 : 307).

Bourdieu accorde une place significative, et pour cause, aux mots et au pouvoir du langage. Les mots ont un poids selon celui qui les énonce et la façon dont ils sont formulés, pouvant avoir une grande force de conviction. Les discours sont le fruit de ce pouvoir, créés

à partir de langage symbolique et à l'origine des représentations. Les discours et représentations sont évolutifs et non immobiles, puisque construits socialement et historiquement.

Habitus

L'habitus de Bourdieu est produit à partir des conditionnements associés à une classe particulière de « conditions d'existence », et est un « ensemble de dispositions qui portent les agents à agir ou réagir d'une certaine manière » (Bourdieu, 2001 :24). Ces dispositions sont les comportements, perceptions ou pratiques « normales », que les individus expriment « naturellement », sans règle ni encadrement. Les dispositions sont durables et inculquées, processus durant lequel les individus incorporent les contraintes matérielles du milieu. Cela se traduit par des apprentissages (des bonnes manières, par exemple) depuis la jeune enfance. Les contraintes façonnent le corps, et deviennent une « seconde nature ». Les conditions sociales dans lesquelles l'habitus a été acquis sont reflétées dans les dispositions. Bourdieu le qualifie d'une « intériorisation de l'extériorité » (Bourdieu, 1980 :92).

L'habitus nous pousse dans une direction, éliminant sur son chemin de nombreux choix et options. L'individu acquiert un sens de l'action et du comportement opportun, orientant ses décisions sans que ce ne soit imposé. Bourdieu nomme ce sens « le sens pratique », un sens acquis par l'esprit mais aussi par le corps (Bourdieu, 2001 :25). Or l'habitus n'est pas pour autant réducteur ni mécanique. L'habitus permet la production libre de toutes les pensées et actions mais dans les limites aux conditions de sa production.

La différence entre la socialisation, comme présentée précédemment, et l'habitus réside dans ce qui est inculqué. Tandis que l'habitus est l'inculcation de conditions, la socialisation est l'inculcation de principes.

C. Foucault: *Embodiment*

Embodiment

Foucault examine la notion de *embodiment* (qui peut être traduit par « inculcation physique »), ou économie politique du corps. Le corps est constamment soumis à des rapports de pouvoir qui « l'investissent, le marquent, le dressent, le supplicient, l'astreignent à des travaux, l'obligent à des cérémonies, exigent de lui des signes » (Foucault, 1975 :34). Le corps est force utile lorsqu'il est corps productif et corps assujetti, l'assujettissement pouvant être violent ou non, calculé, organisé, subtil et techniquement réfléchi. Ces procédés sont rarement formulés en discours continus et systématiques. Ce pouvoir d'assujettissement n'est pas exclusif ou manipulé par un individu ou la classe dominante et « ces relations descendent bien loin dans l'épaisseur de la société » (Foucault, 1975 :35).

La disciplinarisation et inculcation du corps ne se limitent pas au domaine physique de l'individu, mais vont modifier l'âme même de l'individu. L'âme n'est pas que « les restes réactivés d'une idéologie », mais plutôt un « corrélatif actuel d'une certaine technologie du pouvoir du corps » (Foucault, 1975 :38). L'âme n'est pas qu'une idéologie mais bien une existence réelle, produite par le fonctionnement d'un pouvoir de surveillance (dans cette catégorie d'individus surveillés s'inscrivent les enfants, les fous, les colonisés et les criminels).

L'homme dont on nous parle et qu'on invite à libérer est déjà en lui-même l'effet d'un assujettissement bien plus profond que lui. Une « âme » l'habite et le porte à existence, qui est elle-même une pièce dans la maîtrise que le pouvoir exerce sur le corps. L'âme, effet et instrument d'une anatomie politique; l'âme, prison du corps. (Foucault, 1975 :38)

Foucault indique que cette technologie du pouvoir du corps, technologie de « l'âme » est exercée par les éducateurs, psychologues et psychiatres. Ainsi, l'institution scolaire est un lieu de disciplinarisation totalitaire du corps et de l'âme. L'école dénature le corps par codage instrumental, et est qualifiée d'institution totale. Elle

possède une structure systématique de répartition des individus, de distribution spatiale de ces derniers en les classant. Les institutions totales tirent aussi un maximum de leur temps de leur force afin de dresser leur corps et coder leur comportement continu (Foucault, 1975 : 268). Ainsi sont établis un appareil d'observation et surveillance, d'enregistrement et notation, et un appareil à transformer les individus. Foucault indique que les institutions totalitaires sont « naturelles », au même titre qu'il est « nature » d'utiliser le temps comme mesure d'échange. Cela peut être le cas pour accéder à la liberté, dans le cas des prisons, ou accéder à un statut particulier, comme un enfant devenant un adulte.

D. Ariès : La naissance de l'enfance

L'enfance et les étapes de la vie classifiées selon un âge sont des créations relativement récentes dans l'histoire de l'homme. Ariès décrit que ce n'est qu'au Moyen Âge que la notion d'âge a été créée. L'inscription d'âge a officiellement commencé au 13^e siècle (Ariès, 1973 :30) mais ne devient pas coutume du peuple avant longtemps. Une fois devenue une habitude mentale, autour du 16^e siècle, l'âge était devenu une mesure scientifique et une référence de biologie humaine (Ariès, 1973 :35). Ainsi, chaque âge avait sa définition physiologique et mentale. Au 16^e siècle, les catégories étaient les suivantes : l'enfance, de la naissance à 7 ans; *pueritia*, de 7 à 14 ans; l'adolescence, de 14 à soit 21, 28 ou 35 ans; la jeunesse à partir de la fin de l'adolescence à 45 ans; la senecté, entre jeunesse et vieillesse; vieillesse, après jeunesse et jusqu'à 70 ans ou la mort (Ariès, 1973 :37). Ariès note que malgré ces définitions, l'adolescence n'existait pas réellement comme étape, et que jusqu'au 18^e siècle, enfance et adolescence n'étaient pas différenciées (Ariès, 1973 :43).

L'imagerie de l'enfance a tout d'abord été celles de l'enfant Jésus et des anges, commençant au 14^e siècle, qui s'est par la suite diversifiée et répandue (Ariès, 1973 :57). L'iconographie laïque ne se développe qu'au 15^e et 16^e siècle, devenant notamment celle de l'élève ou apprenti.

Ariès affirme que l'enfance avait d'abord été inexistante, les enfants étant mélangés aux adultes très tôt. Plus tard, un attachement à la représentation de l'enfance « pour sa grâce ou pour son pittoresque » (Ariès, 1973 :59) a démarqué l'enfant de la foule, différencié des adultes. À la fin du 19^e siècle, le monde des enfants et celui des adultes étaient complètement séparés, division qui sera le fondement de la définition moderne de l'enfance. Cette évolution des cycles de vie et de la systématisation des divisions par âge remet en perspective les notions, comportements et modes de pensées incorporés et inculqués chez l'individu moderne. Les divisions ne sont pas inhérentes à la nature humaine ou sociale, tout comme les étiquettes morales ou idéologiques, le pouvoir (ou absence de pouvoir) et idéaux que portent certaines cohortes (les jeunes par rapport aux adultes, par exemple).

3- Méthodologie

La démarche méthodologique de cette recherche est l'analyse littéraire de publications ayant contribué au discours démonisateur de la jeunesse japonaise, de manière directe pour la plupart ou plus distante pour d'autres. Il s'agit de repérage des représentations des jeunes (délinquants ou non) et des discours sur la jeunesse japonaise dans les médias.

Les publications utilisées ont été cherchées selon les mots clés « jeunes (*shônen*) », « délinquance juvénile (*shônen hanzai*) », « *Shônen A* », et « 17 ans (*17 sai*) ». Le choix des mots clés « *Shônen A* » et « 17 ans » sera explicité par la suite. Les auteurs sont soit des groupes de recherches de journaux (Mainichi Shinbun) ou chaînes télévisées (NHK), des médecins, journalistes, écrivains, professeurs universitaires ou chercheurs. Le point commun entre ces individus et groupes d'individus est le pouvoir d'opinion qu'ils possèdent. Par leur formation élevée ou affiliation à une institution ayant un pouvoir

d'opinion dans la société (ex. toute institution médiatique), ce qui est exprimé par les auteurs a une valeur symbolique socialement reconnue.

Il est essentiel de noter que le métier de l'auteur ne reflète pas le domaine dans lequel s'inscrit sa publication. En d'autres mots, l'auteur peut être formé dans un domaine et s'exprimer sur un autre domaine tout à fait différent.

Toutes les publications et auteurs sont japonais, et datent d'entre 1998 et 2009.

Les publications principales sont comme suit :

- *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba* (事件の理由、記者が見た少年たちの心の現場- Les raisons des incidents : Le In Situ psychologique des jeunes vu par un journaliste), par Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai han (équipe de recherche de la division éducation du journal Mainichi), 2001;
- *17 sai to iu yamai* (17歳という病 – La maladie d'avoir 17 ans), par Takehiko Kasuga, psychiatre, 2002;
- *Zankoku na kodomo, gurotesuku na otona* (残酷な子供 グロテスクな大人 – L'enfant cruel, l'adulte grotesque) par Takehiko Kasuga, psychiatre, 2006;
- *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka* (少年たちはなぜ人を殺すのか – Pourquoi les jeunes tuent-ils) par Shinji Miyadai, sociologue, et Mika Kayama (nom de plume), psychiatre, 2001;
- *Kowareru Nihonjin* (壊れる日本人- Le Japonais en décadence), Kunio Yanagida, écrivain de non-fiction, 2005;
- *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka* (なぜ「少年」は犯罪に走ったのか – Pourquoi le “jeune” a-t-il commis un crime), Mafumi Usui, psychologue, 2000;
- *Kodomo ga kowareru ie* (子どもが壊れる家- La maison qui détruit les enfants), Atsuko Kusanagi, journaliste, 2005;

- *17 sai no kokoro* (17歳の心- Le cœur des 17 ans), Tamami Kataoka pour NHK (Compagnie de diffusion du Japon), psychiatre, 2003;
- *Kodomo ga kireru 12 no genba* (子供がキレル12の現場 - 12 situations où les enfants perdent contrôle), édité par Shunsuke Serizawa, chroniqueur, 1999;
- *Nippon hanzaikyô jidai* (ニッポン犯罪狂時代 – Le Japon à l’époque de la folie criminelle), Ken Kitashiba, policier et écrivain, 2006;
- *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka* (少年の凶悪犯罪・問題行動はなぜ起きるのか – Pourquoi les jeunes commettent-ils des crimes violents et sont délinquants), Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai, professeurs universitaires en éducation, 2002;
- Articles de journaux et revues japonaises, entre 1997 et 2009.

D’autres publications japonaises et non japonaises ont aussi été utilisées non pour l’analyse, mais en tant que revues de littérature et références académiques sur la sociologie criminelle au Japon, la manipulation des représentations de la marginalité au Japon et l’histoire de la délinquance juvénile en période d’avant-guerre.

CHAPITRE 2 : Délinquance Juvénile : démonisation des jeunes

Japonais

A. PROBLÉMATIQUES

1- La problématique des délinquants juvéniles

a. *Shônen A* et les « 17 ans fous » : 1997-2000

i. *Shônen A* : Le meurtre en série d'enfants de Kobe (*Kôbe renzoku jidô sesshou jiken* -神戸連続児童殺傷事件)

Près d'un mois après le premier meurtre, à 9 heures et demi du soir le 28 Juin 1997, commençait la conférence de presse au poste de police de la ville de Kobe, préfecture de Hyogo.

« L'arrestation a eu lieu à 7 heures du soir, 28 Juin. L'accusé est en troisième année du secondaire, de sexe masculin. »

Le chef de police, Yamamoto Seiji, s'exprimait d'une voix sombre et terne, effaçant ses émotions pénibles. Alors que les autorités avaient dit dans les médias que le suspect serait un homme adulte, la révélation d'un jeune garçon comme étant l'accusé était complètement inattendue et bouleversante, pour le moins. Une vague de choc se déferla sur le Japon, commençant par les employés et autorités des institutions scolaires, et le nom « *Shônen A* » fut connu à travers le pays en quelques instants.

Personne n'a voulu y croire. Naturellement, la nouvelle a été en première page de tous les journaux.

(Extrait de « *Shônen A : Zen Kiroku, Kyôsei 2500 Nichi* », Atsuko Kusanagi)⁸

Le 27 mai 1997, la tête décapitée de Jun Hase, 11 ans, est retrouvée devant les portes d'une école secondaire de la ville de Kobe (préfecture de Hyogo). Une lettre accompagnait la tête prédisant des meurtres en série, signée du nom fictif de « Sakakibara Seito (酒鬼薔薇聖斗⁹) », dont l'interprétation reste encore floue. Le 4 juin 1997, une

⁸ Traduction libre de l'auteur

⁹ Le nom en tant que tel n'a pas de signification. Les caractères chinois sont les suivants: *Saka* = alcool; *ki* = démon; *bara* = rose (fleur); *sei* = saint.

deuxième lettre est envoyée au Journal de Kobe, accusant les journalistes et policiers de manquer d'imagination quant à l'interprétation du meurtre et de la signification de la lettre (Kusanagi, 2006 :37). À ce stade, la police n'en était (officiellement) qu'à la suggestion que le suspect serait un homme de la trentaine ou quarantaine, possédant une camionnette.

Le meurtre, à caractère atypique et troublant, a tout de suite su nourrir le sensationnalisme des médias. Chaque jour était une poursuite des indices et les journalistes inondaient la région de Kobe. C'est alors que des détails macabres ont fait surface, dont des rumeurs de mutilations d'animaux, retrouvés apparemment en quantité anormale dans les environs (Kusanagi, 2006 :15), suivi de l'histoire du meurtre d'une fillette de 10 ans, Ayaka Yamashita, décédée le 16 mars 1997 d'une contusion cérébrale due à un coup de massue à la tête. Le portrait d'un véritable psychopathe puissant et confiant se dressait dans les médias et dans la psyché populaire. Le 28 juin 1997, un suspect est arrêté. Un garçon de 14 ans, dont le nom restera protégé par le *Shōnenhō*, a été accusé des meurtres de Jun Hase et Ayaka Yamashita (Kusanagi, 2006 :37). Anonymat oblige, il reçoit un surnom, utilisé par les sources d'informations officielles et populaires et marquant autant ce dossier de meurtres en série que les représentations des délinquants juvéniles au Japon : *Shōnen A*, ou le jeune garçon A.

Tous se sont rués sur le passé et le présent du jeune garçon afin de comprendre les mécaniques de ces meurtres et, possiblement, les éléments qui peuvent faire d'« un enfant normal » un psychopathe. La question semblait pertinente et cruciale : *Shōnen A* était vraisemblablement un nouveau type de criminel. Il fallait absolument effacer ce mal avant qu'il ne devienne une nouvelle norme en criminalité.

C'était « un enfant normal » puisqu'il était, selon les informations officielles, un enfant de milieu « ordinaire », appartenant à la classe moyenne et ayant grandi dans une famille unie de deux parents et trois enfants (Yoshioka, 1997 :96). Toutes les causes de nature socioéconomique ont ainsi été écartées, et les analyses ont plus porté sur les détails de son éducation familiale, son cercle d'amis, ses comportements à l'école et au sein de la famille, ses passe-temps et tout autre détail de sa vie personnelle. Les causes étaient donc entièrement attribuées à *Shōnen A* lui-même et potentiellement son entourage proche.

D'un côté, *Shônen A* était qualifié de garçon ordinaire qui ne se faisait pas particulièrement remarqué à l'école, pas délinquant ni dérangeant. De l'autre côté, il semblait cacher une facette macabre de sa personne, s'amusant à tuer les chats, vénérant un dieu qu'il créa lui-même, en appelant ses victimes des « légumes » et tuant des enfants sans réelles motivations (Tamai et Tamai, 2002 :4). Il n'a, à ce jour, jamais expliqué les motifs de ces meurtres, surtout qu'il connaissait à peine les victimes¹⁰. Or malgré que les détails grotesques ont su alimenter l'imaginaire des médias et de la population, cela semblait être moins troublant que la normalité du jeune, ou plutôt *Shônen A* considéré a priori grotesque n'était troublant que parce qu'il était « normal ». Cette normalité apparente de *Shônen A* le transformera en icône, et ce, jusqu'à ce jour, puisque n'importe quel jeune pouvait être un prochain « Sakakibara », et le nom de *Shônen A* ne serait que remplacé par un autre *Shônen*. *Shônen A* était devenu le fondement de la représentation des jeunes « nouveaux délinquants » à l'apparence normale, aux crimes sordides et aux motifs inexplicables.

ii. 2000 : Les grands meurtres des 17 ans

Shônen A démontrait, dans la représentation créée à son égard, que la normalité sociale ne garantissait pas une absence de criminalité et de déviance morale. Or trois ans plus tard, en 2000, cinq grands cas ont malgré eux confirmé la fragilité de la normalité chez les jeunes japonais.

Il s'agit du « meurtre de la femme au foyer à Toyokawa » (*Toyokawa shufu satsugai jiken* - 豊川主婦殺害事件) du 1^{er} mai 2000, du « détournement de bus à Saga » (*Saga basu jyakku jiken*- 佐賀バスジャック事件) du 3 mai 2000, du « matricide de Okayama » (*Okayama no hahaoya satsugai*- 岡山の母親殺害) du 21 juin 2000, de l'« explosion de magasins de location de vidéo de Shinjuku » (*Shinjuku Bideoya Bakuha*- 新宿ビデオ店爆破) du 4 décembre 2000 et du « meurtre de la famille de six de Ooita »

¹⁰ Jun Hase était un ami de son petit frère, mais *Shônen A* lui-même ne le côtoyait pas souvent. Ayaka Yamashita avait été choisie au hasard.

(*Ooitaken ikka rokunin sasshō jiken* – 大分県一家六人殺傷事件) du 14 août 2000 (Katada, 2003 :3). Ces cinq meurtres ont les éléments communs d’avoir été commis par des jeunes adolescents, qu’ils étaient tous de sexe masculin, qu’ils appartenaient à la classe moyenne et qu’ils n’avaient pas d’antécédents apparents de délinquance ou violence. Le seul élément qui vraisemblablement diffère entre les dossiers, et chose qui deviendra pertinente par la suite, est l’âge des accusés : les quatre premiers meurtres ont été commis par des jeunes de 17 ans, et le dernier par un jeune de 15 ans. Est-ce réellement la seule différence? Pouvait-on considérer tous ces meurtres dans un même lot, comme miroir de la jeunesse?

Le premier crime, le meurtre de Toyokawa (préfecture d’Aichi), a été commis le 1^{er} mai 2000. Une femme de 65 ans a été retrouvée morte chez elle, poignardée et frappée à une quarantaine de reprises. Son mari aurait d’abord aperçu un jeune garçon en uniforme scolaire quitter le domicile et par la suite découvert le corps de la victime. Après une journée de fuite, le suspect s’est présenté au poste de police près de la station Nagoya, en avouant son crime (Katada, 2003 :10). Le jeune garçon avait 17 ans et était un étudiant studieux et exemplaire dans une institution scolaire privée et élitiste. Il n’avait apparemment jamais causé quelconque problème, soit à l’école, soit dans son entourage. Il n’avait non plus aucun lien avec la victime, l’ayant choisie car elle n’était plus jeune (« Je ne voulais pas tuer quelqu’un qui avait un avenir potentiel ») (Katada, 2003 :12). Sa motivation, dévoilée après son arrestation, aurait été qu’il aurait eu besoin de tuer quelqu’un (Katada, 2003 :13).

Je savais que tuer est socialement inacceptable et que je mettrais très certainement ma famille dans une situation délicate, mais, dans une dimension tout à fait différente, je devais faire l’expérience d’un homicide. Afin d’atteindre mes buts, je devais savoir quelle était la réalité de tuer un individu.

Après de nombreuses entrevues et examens de l’accusé, deux vérités ont fait surface : d’un côté, que les parents du jeune étaient divorcés depuis sa jeune enfance, et de l’autre, qu’il manifestait possiblement un problème de comportement. Un diagnostic du

syndrome d'Asperger¹¹ avait été posé lors de son deuxième examen psychiatrique après son arrestation (Katada, 2003 : 24).

Le deuxième cas s'est déroulé le 3 mai 2000 dans la préfecture de Saga. Un jeune garçon de 17 ans quittait secrètement son domicile familial pour aller au terminal de bus de longue de distance de Saga, achetant sur son chemin un couteau de cuisine (Katada, 2003 :54). Près d'une demi-heure après le départ, le jeune homme annonçait calmement aux passagers « Vous n'irez pas à Tenjin¹² mais en enfer ». Une prise d'otage de 22 passagers sur quinze heures suivit, à la suite de laquelle une femme de 68 ans fut tuée et six passagers furent blessés (Katada, 2003 : 57). Le jeune a été arrêté lors de la libération des otages. Il a expliqué par la suite que sa motivation avait été de surprendre la société (Katada, 2003 :60):

Le jeune racontait que « depuis que j'ai arrêté l'école secondaire l'année dernière, je voulais faire quelque chose qui surprendrait la société », et que depuis qu'il avait quitté l'hôpital psychiatrique, il « n'aime pas la société et ce qu'elle dégage. » Il expliquait que sa motivation était de « faire quelque chose d'une grande visibilité pour me faire remarquer par la société » et que « ça pouvait ne pas être une prise d'otage tant que je pouvais me faire remarquer ».

Comme cité ci-haut, le jeune était interné dans un hôpital psychiatrique après que ses parents aient noté des comportements étranges et inadéquats de sa part. Alors qu'il avait longtemps été un élève brillant et sérieux, il commençait à manifester des comportements violents à l'école en première année du secondaire, notamment lorsqu'il était intimidé. Plus tard, dix jours après son entrée au *kôkô*¹³, le jeune arrêta l'école et devint un *hikikomori*¹⁴, renfermé sur lui-même. Après être devenu de plus en plus antisocial, en limitant ses interactions humaines à celles sur internet et en cachant des armes blanches dans sa chambre, les parents du jeune décidèrent de le faire hospitaliser de force dans un hôpital psychiatrique sans diagnostic posé préalablement (Katada, 2003 :70). Ce fut en mars, deux

¹¹ Trouble du développement du type autistique.

¹² Ville de Tenjin, préfecture de Fukuoka

¹³ Équivalent des années 3 à 5 du secondaire selon le système québécois.

¹⁴ Équivalent japonais de « *social withdrawal* », ou refus de socialisation, considéré comme un problème social majeur chez les jeunes au Japon. Le jeune refuse notamment d'aller à l'école et de socialiser avec ses camarades et amis, et peut éventuellement refuser de sortir même de sa chambre.

mois avant le détournement de bus. Ce ne sera qu'en juin, donc après l'arrestation, que le jeune fut diagnostiqué de trouble dissociatif de l'identité (*dissociative identity disorder*), précédemment connu sous le nom de trouble de la personnalité multiple (*multiple personality disorder*).

Le troisième crime, le matricide d'Okayama, survint le 21 juin 2000. Un garçon de 17 ans avait tout d'abord frappé avec une batte de baseball en acier quatre coéquipiers de son équipe de baseball à l'école. Il serait par la suite rentré chez lui pour tuer sa mère de coups de la même batte en acier. Le jeune avait pris la fuite, n'ayant pu être arrêté que 16 jours plus tard (Katada, 2003 : 109). Il expliqua que ses motivations avaient été une vengeance du *ijime* qui se déroulait dans son équipe de baseball et dont il était la victime. Le *ijime* ou intimidation à son égard avait été exécuté par des coéquipiers plus jeunes qui l'insultaient et le frappaient publiquement, lui imposant une honte intenable. Il planifiait alors de tuer un de ces coéquipiers, et expliqua que les autres blessés n'avaient été impliqués que par erreur en étant dans son chemin. Finalement, les quatre jeunes, incluant celui qu'il pensait tuer, ont été grièvement ou légèrement blessés (Katada, 2003 :114). Alors qu'il ne voulait tuer que son coéquipier dans les débuts, il conclut de devoir tuer sa mère pour lui éviter la honte d'être parent d'un meurtrier. Enfant et élève sage, il semblait qu'il n'avait pas eu de conflits avec ses parents et s'était décidé à tuer sa mère car « il serait préférable pour elle de mourir que de devoir vivre en tant que mère d'un criminel » et que « la société s'en prendrait à elle » (Katada, 2003 :118). Après évaluation, les juges ont interprété cette décision comme du narcissisme, de l'affection pour sa mère mais aussi un type de mépris envers sa mère qui lui était trop attaché (Katada, 2003 :120).

Le quatrième cas est sensiblement différent des autres puisqu'aucune victime n'a été impliquée. Il s'agit de l'explosion de magasins de location de vidéo de Shinjuku du 4 décembre 2000. Une jeune de 17 ans avait volé le fusil de chasse de son grand-père, ainsi que des cartouches, dans la soirée du 3 décembre avant de disparaître. Il se promenait à travers Tokyo, atterrissant à Shinjuku dans l'après-midi du 4. Il se cacha dans une petite ruelle pour préparer une bombe et monter le fusil. La bombe allumée, il la lança dans un magasin de location de vidéo, dans l'intention d'y semer la panique pour tirer sur les

clients. Or le magasin était vide et le jeune se découragea vite. Il se présenta au poste de police du coin (Katada, 2003 :145). Il raconta qu'il voulait « détruire des gens, n'importe qui », « je voulais écouter le cri des gens » car « les gens ne font que montrer un beau masque extérieur, alors qu'à l'intérieur ils ont des pensées sales. Je veux voir cet intérieur (physique et psychologique) » (Katada, 2003 :146). Il était un élève brillant, qui réussissait bien à l'école se classant parmi les meilleurs de son école, sans jamais causer de problèmes. Il avait par contre toujours été attiré par les armes à feu et s'y était intéressé dès son jeune âge. Après son arrestation, le jeune a subi plusieurs examens psychiatriques mais a été évalué comme étant responsable et mentalement stable. Il semblerait par contre avoir été nerveux à la maison quelques jours avant l'explosion (Katada, 2003 :154). Il a aussi été noté dans son dossier qu'il aimait beaucoup les mangas, notamment ceux aux scénarios de guerre ou terrorisme.

Le dernier des cinq cas est le meurtre de la famille à Ooita du 14 août 2000. Dans un petit village agricole, un jeune garçon de 15 ans entra par effraction dans une demeure familiale vers deux heures du matin, y tuant un jeune garçon de 13 ans, une femme de 66 ans et une femme de 41 ans avec une arme blanche. Les autres membres de la famille ont été grièvement et légèrement blessés. Il a été arrêté deux heures plus tard chez lui (Katada, 2003 :189). Le jeune connaissait très bien les victimes puisqu'ils habitaient dans un petit village de 24 maisonnées. Il raconte, comme motivation, qu'il avait été accusé dans le passé d'actions qu'il n'avait pas commises (notamment d'avoir harcelé la jeune fille de la famille et d'avoir regardé dans les salles de bain) et que ces accusations, devenues rumeurs à travers le village, l'avaient profondément affecté. Il voulait ainsi venger la honte qu'il avait ressentie. Précédant ces événements, le jeune s'était fait remarqué au village par ses attitudes qualifiées de déviantes (se teindre les cheveux en rouge, avoir des perçages). Il avait aussi parallèlement perdu toute motivation scolaire et passait son temps à se balader en s'absentant des cours (Katada, 2003 :197).

2- Discours et représentations des meurtres de 1997 et 2000 : décomposition

Ces cinq dossiers rappelaient l'histoire de *Shônen A*, comme preuve que la normalité et conformité apparentes d'un jeune ne garantissaient aucunement son inoffensivité. Tout comme *Shônen A*, les accusés étaient des enfants de famille de « classe moyenne » et normales, selon les informations officielles, sans antécédents judiciaires ou de délinquance. Aussi, leurs crimes n'étaient pas fondés sur de réelles motivations logiques, incitant les analystes et idéologues à qualifier les jeunes d'incompréhensibles, agissant de manière compulsive. Et puis, ils avaient presque tous 17 ans en 2000 (incluant donc *Shônen A* qui avait 14 ans en 1997), âge clé qui restera en tant que symbole de la jeunesse et de la criminalité ou déviance juvénile. Or ces observations notées de manières a priori factuelles le sont-elles réellement et sont-elles pertinentes?

La première observation de leur appartenance à la classe moyenne est en soi illusoire. Les écarts de revenu, l'hétérogénéité socioculturelle et les structures familiales variées ont toujours existé au Japon, éclipsés par la création d'une classe de col blanc dans les années 1950 et la popularisation d'une culture de consommation de masse dans les années 1960 et 1970. Cela donna l'illusion d'une société sans écarts de revenu, notion qui devint officielle basée sur les enquêtes d'opinion dont les répondants devaient évaluer leur propre situation sociale (sans repère numérique mais par sentiment d'appartenance à une classe) (Kelly, 1993 :195). L'affirmation que ces jeunes appartenaient à la classe moyenne est donc insignifiante, puisque la classe moyenne japonaise est un artefact chapeautant trop de variations socioéconomiques. Cette interprétation s'applique aussi quant à leur réussite scolaire. Certains des jeunes ont été dans des établissements privés (comme l'accusé du meurtre de Toyokawa) et d'autres dans les établissements publics, en milieu urbain ou rural (comme le meurtre de Ooita). Ils ont été qualifiés de « bons élèves » par les enseignants et les parents, encore une fois sans définition claire de ce qu'est un bon élève ou une réussite dans chacun de leur contexte.

Quant à l'absence de violence ou délinquance passée, il est encore une fois difficile d'établir un lien entre les six cas (incluant *Shônen A*). Non seulement la définition de « délinquance » est très floue d'après les normes établies par le *Shônenhō*, mais certains

manifestaient déjà une certaine violence dans un contexte privé. Cela rappelle le paradoxe des lois criminelles dans les sociétés industrialisées, où une certaine « hiérarchie » ou ordre d'importance existe parmi les crimes. Ainsi, les crimes publics (comme homicide ou voies de fait envers un étranger) s'avèrent socialement plus lourds que la violence conjugale ou familiale, appartenant à la sphère privée des individus. Le jeune du détournement de bus manifestait des comportements violents à la maison (frapper fréquemment sa sœur par exemple), le jeune de l'explosion de Shinjuku faisait des crises accompagnées de violence (d'où le « il semblait avoir été nerveux depuis quelques temps avant le crime ») et *Shônen A* s'amusait à tuer des amphibiens et possiblement des chats. Les autres n'avaient, en effet, pas montré de violence.

L'absence de motivations valables et logiques a aussi été évoquée comme trait particulier de ces nouveaux criminels. Or il serait impossible de conclure quoi que ce soit lorsque certains d'entre eux ont été diagnostiqués de troubles psychologiques, et d'autres ont été évalués comme responsables. Par contre, la présence de maladies mentales n'est pas mentionnée comme facteur fondamental de leurs actions, et la responsabilité idéologique repose entièrement sur le jeune et son environnement intime. Au même titre que la normalité des jeunes, basée sur leur appartenance à un groupe social, est illusoire, leur anormalité (manifeste par leurs comportements) est tout aussi illusoire, considérant les facteurs extérieurs telles les maladies mentales.

Lorsque l'on évalue les spécificités regroupant ces délinquants juvéniles de 1997 et 2000, il semble que la généralisation est trop simpliste et, en fin de compte, non fondée. Or ce n'est pas la première fois que l'on veuille regrouper les criminels juvéniles pour créer, à partir d'éléments facilement exploitables, des représentations de la délinquance juvénile et de la jeunesse. Cet exercice a commencé depuis bien avant les années 1990, où la délinquance juvénile a été montrée du doigt comme un fléau nouvellement apparu à toutes les décennies (Ambaras, 2006 :2). Le discours du jeune dangereux, imprévisible et qui augmente de niveaux de violence au cours des années se répète de génération en génération, datant des années 1920 avec l'apparition des médias de masse qui ont su jouer avec les représentations de la jeunesse (Ambaras, 2006 :2). Il semble que les personnes

d'une génération, une fois elles-mêmes devenues adultes, oublient les accusations portées par les aînés à leur égard et relancent le discours.

Seulement quelques éléments considérés significatifs ont été soulevés ici, afin de démontrer la vacuité des analyses et conclusions concernant les jeunes criminels entre 1997 et 2000. L'analyse principale de cette recherche tente d'annoter le plus d'éléments et constituantes possibles des représentations de la délinquance juvénile et jeunesse japonaise, depuis 1997 à aujourd'hui, afin de mieux les encadrer. Les concepts clés indiqués ci-dessus seront repris, ainsi que d'autres de même ordre significatif ou sinon plus subtils.

B. ANALYSE

1- Présentation des écrits analysés

Onze livres, écrits en japonais par des auteurs japonais, seront analysés ainsi que quatre articles d'un même magazine littéraire.

Les livres sont les suivants.

- 1- *Jiken no wake : Kisha ga mita shōnen tachi no kokoro no genba* (事件の理由、記者が見た少年たちの心の現場- Les raisons des incidents : Le In Situ psychologique des jeunes vu par un journaliste), par Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai han (équipe de recherche de la division éducation du journal Mainichi), 2001. Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai han est « l'équipe d'enquête sur l'éducation du journal Mainichi ». Le journal Mainichi est un des journaux principaux au Japon, publié par *The Mainichi Newspapers Co., Ltd.* L'équipe était constituée de journalistes, dont les formations ne sont pas précisées. Le livre présente des cas de crimes commis par des jeunes, en présentant les situations personnelles des accusés et en essayant de les analyser.

- 2- *17 sai to iu yamai* (17歳という病 – La maladie d’avoir 17 ans), par Takehiko Kasuga, psychiatre, 2002;
- 3- *Zankoku na kodomo, gurotesuku na otona* (残酷な子供 グロテスクな大人 – L’enfant cruel, l’adulte grotesque) par Takehiko Kasuga, psychiatre, 2006. Takehiko Kasuga est un psychiatre qui a d’abord été obstétricien. Il est présentement professeur à l’université de Tokyo Mirai, et a écrit de nombreux livres et essais populaires (non académiques) concernant la psychiatrie et la psychologie. Les deux livres sont des analyses et opinions basées sur ses expériences personnelles.
- 4- *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka* (少年たちはなぜ人を殺すのか – Pourquoi les jeunes tuent-ils) par Shinji Miyadai, sociologue, et Mika Kayama (nom de plume), psychiatre, 2001. Shinji Miyadai est professeur adjoint à l’université métropolitaine de Tokyo, enseignant les lettres. Il possède un doctorat en sociologie mathématique de l’université Tokyo. Mika Kayama est une psychiatre, chroniqueuse et professeure à l’université Rikkyo en psychologie du cinéma et du corps (心理学映像身体学科). Elle a rédigé de nombreux livres et essais populaires. Ce livre est la version écrite d’entrevues entre les deux auteurs.
- 5- *Kowareru Nihonjin* (壊れる日本人- Le Japonais en décadence) par Kunio Yanagida, écrivain de non-fiction et chroniqueur, 2005. La thématique de ses écrits est de « protéger le vrai Japon » qui serait en perte. Ce livre est un essai sur les effets néfastes des nouvelles technologies de communication, notamment internet et l’usage du téléphone cellulaire, qui seraient une des causes de criminalité juvénile. L’auteur se base sur des anecdotes récentes et historiques.
- 6- *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka* (なぜ「少年」は犯罪に走ったのか – Pourquoi le “jeune” a-t-il commis un crime) par Mafumi Usui, psychologue, 2000. Il est professeur au département de psychologie de l’université Seiryô de Niigata, enseignant la psychologie sociale. L’ouvrage explique comment des enfants de familles « normales » ont pu devenir des tueurs macabres, en évaluant certains cas selon une perspective psychologique.

- 7- *Kodomo ga kowareru ie* (子どもが壊れる家- La maison qui détruit les enfants) par Atsuko Kusanagi, journaliste notamment spécialisée sur le dossier de Shonen A, 2005. Le livre dévoile deux points communs frappants des familles « normales » où ont grandi les délinquants juvéniles : la surprotection et les jeux vidéos.
- 8- *17 sai no kokoro* (17歳の心- Le cœur des 17 ans), par Tamami Katada pour NHK (Compagnie de diffusion du Japon), 2003. L’auteure est psychiatre et professeure à l’université féminine Shinwa de Kobe. Le livre découpe les grands cas de 2000, en analysant toutes les facettes de la vie personnelle de chaque accusé.
- 9- *Kodomo ga kireru 12 no genba* (子供がキレル12の現場 - 12 situations où les enfants perdent contrôle) édité par Shunsuke Serizawa, chroniqueur, 1999. Il y a 12 auteurs : des chroniqueurs, enseignants au niveau primaire, chargé de cours universitaires, des éditeurs et des professeurs universitaires. Chacun examine une facette de la jeunesse japonaise « d’aujourd’hui », montrant les spécificités d’une jeunesse « impulsive et émotive ».
- 10- *Nippon hanzaikyô jidai* (ニッポン犯罪狂時代 – Le Japon à l’époque de la folie criminelle) par Ken Kitashiba, policier et écrivain, 2006. Il donne des conférences de théories des maladies sociales. Cet ouvrage est une accusation ouverte de types de crimes dont la délinquance juvénile, les cyber-crimes, les crimes commis par les étrangers, la pédophilie et autres.
- 11- *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka* (少年の凶悪犯罪・問題行動はなぜ起きるのか – Pourquoi les jeunes commettent-ils des crimes violents et sont délinquants) par Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai, professeurs universitaires en éducation, 2002. Le livre présente des cas connus de crimes juvéniles depuis 1997 dans un premier volet, et examine les causes possibles dans le deuxième volet. Les causes présentées sont centrées sur le jeune et son quotidien (la famille, l’organisation de la vie quotidienne, la psychologie du jeune).

Les articles sont issus du même numéro de la revue mensuelle Bungei Shunju (édition Bungei Shunju Itée.) de septembre 1997, soit quelques mois après l’arrestation de Shonen

A. Le numéro avait été consacré en grande partie à l'analyse du cas de Shonen A. Les articles sont les suivants :

- 1- *Sakakibara no ru-tsu* (酒鬼薔薇のルーツ – Les origines de Sakakibara) de Shinobu Yoshioka, un écrivain de non-fiction.
- 2- *Samishii kuni no satsujin* (寂しい国の犯罪 – Les meurtres d'un pays isolé) de Ryu Murakami, un écrivain.
- 3- *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka iijôsha ka* (酒鬼薔薇聖斗は時代の子か異常者か – Sakakibara Seito avait-il été un enfant de nos jours ou un être anormal?) sous format de discussion entre Kaoru Takamura, une écrivaine, et Masaaki Noda, un psychopathologiste et écrivain.

2- Analyse par concepts énoncés et par particularités de la mise en situation du discours

La liste des concepts énoncés ainsi que les particularités de la mise en situation du discours est la suivante :

Concepts:

a. CLÉS

- 1) *Shônen* (少年) – le jeune
- 2) *17 sai* (17歳) – les 17 ans fous
- 3) Enfance; dichotomie enfants et adultes; enfants d'aujourd'hui vs enfants d'autrefois (adultes d'aujourd'hui)
- 4) *Imadoki* (今時), *Gendai* (現代) - Modernité

b. FAMILLE ET SOCIALIZATION

- 5) Famille; relations enfant-mère; relations enfant-père
- 6) *Hikikomori* (ひきこもり) – refus de socialisation

- 7) Le jeune à l'école
- 8) *Ijime* (いじめ) - intimidation
- 9) Absence ou maladresse de socialisation

c. ARTEFACTS DE LA JEUNESSE “MODERNE”

- 10) Réalité virtuelle et medias: jeux, internet
- 11) La fantaisie: manga, anime

d. PSYCHOLOGIE/PSYCHIATRIE

- 12) Normalité/Anormalité (anomalie) : *futsuu* (普通) - normal, *iiko* (いい子) – enfant sage et *kyôki* (狂気) - folie; Maladies mentales; instabilité émotionnelle et psychologique
- 13) Anomalie exprimée dans l'absence de motivation
- 14) *Kireru* (キレル) – perdre contrôle
- 15) *Kokoro* (心) - coeur/*kokoro no yami* (心の闇) – les ténèbres du coeur/*Kokoro no yamai* (心の病) – les maladies du coeur

e. ENNEMI DU JAPON

- 16) *Ippanka* (一般化) - généralisation du phénomène
- 17) *Teinenreika* (低年齢化) – diminution de l'âge des criminels;
Kyôakuka (凶悪化) – augmentation de la violence des crimes
- 18) Perte de l'essence japonaise

Présentation de la problématique

- 1) *Hanzai* (犯罪) et *hikô* (非行): définition de la criminalité
- 2) Absence de causes socioéconomiques et des problèmes systémiques; analyse et perspectives exclusivement micro

- 3) Les solutions présentées centrées sur un encadrement plus rigoureux du jeune : contrôle du corps

Les résultats sont comme suit.

Les résultats sont présentés de deux manières :

- Les études de cas ont été mises sous forme de tableaux, dans lesquelles les mots clés définissant les jeunes accusés ont été notés;
- Les argumentations qualitatives sur la délinquance juvénile, la jeunesse, les maladies sociales et autres éléments ou concepts sociaux ont été explicités littéralement et interprétés si nécessaire.

Concepts:

CLÉS

1) *Shônen* (少年) – le jeune

L'expression est utilisée dans tous les textes et articles utilisés pour cette recherche.

Elle est présente dans les titres de :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Rika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*

Le terme « *shônen* » est la racine même de cette recherche. « *Shônen* », selon le dictionnaire Daijirin, porte la signification suivante :

[(1) 年の若い男子。普通、七、八歳から、一五、六歳ぐらいまで。
少年法では二〇歳未満、児童福祉法では、小学校就学から満一八歳までの男子
と女子。

[(2) 年が若いこと。幼いこと。

(1) Un jeune garçon. Habituellement, entre l'âge de 7 ou 8 ans et 15 ou 16 ans. Dans le cadre du *Shônenhō*, il est utilisé pour les garçons et les filles d'âge inférieur à 20 ans. Dans le cadre des législations de l'acte d'assistance sociale aux enfants, il s'agit de jeunes garçons et jeunes filles entre la première année du primaire et 18 ans.

(2) La jeunesse; être juvénile.¹⁵

Le terme « *shônen* » signifie donc jeunes garçons conventionnellement et légalement, et il est aussi utilisé pour les différentes catégories de délinquants juvéniles. Or « *shônen* », utilisé seul et non en tant qu'adjectif, a été médiatiquement associé aux crimes juvéniles lors de la popularisation du nom « *Shônen A* », suite à l'arrestation de Sakakibara Seito en 1997. Son utilisation dans le *Shônenhō* a appuyé cette symbolique du mot qui, depuis, ne s'en est pas dé faite.

« *Shônen* » est un terme qui porte à confusion par son interchangeabilité dans les discours sur la délinquance juvénile et la jeunesse japonaise. Il est utilisé comme nom fictif pour parler d'un suspect juvénile précis par l'obligation d'anonymat de *Shônenhō*, comme diminutif lorsqu'il s'agit des délinquants juvéniles (« *hanzai shônen* » devenant « *shônen* ») et de manière conventionnelle pour parler de la jeunesse et des jeunes. Or ces utilisations diverses, dans des contextes qui devraient être différents (puisqu'il s'agirait d'informations différentes), sont traitées sans discrimination, menant à une confusion de l'application des idées dans un discours. Ainsi, dire que les délinquants juvéniles sont plus violents que les générations précédentes (quelle que soit la véracité de cette affirmation) serait équivalent à dire que tous les jeunes sont plus violents que les générations précédentes. Cette ambiguïté

¹⁵ Traduction libre de l'auteur.

linguistique est la clé du développement de ce discours : le discours sur les délinquants juvéniles, visant à cadrer et définir les « nouveaux » délinquants juvéniles du Japon, se transforme en discours généralisateur définissant la « nouvelle » jeunesse japonaise, opérant cette transition sans mal grâce à la versatilité du terme « *shōnen* ». Le raccourci linguistique opère ici en tant que raccourci idéologique.

Dans les écrits analysés, tous les auteurs tombent dans ce piège et ne différencient pas les utilisations du terme. Cette non-discrimination linguistique a mené à des réflexions comme présentée ici par Usui : « La limite entre les jeunes délinquants et les jeunes en général devient de plus en plus floue. Nous pouvons conclure que la moralité des jeunes en général est en baisse. » (Usui, 2000 :225)

Cette idée que la frontière entre la normalité et l'anormalité devient floue est répétée à plusieurs reprises par de nombreux auteurs. Elle est développée plus bas dans la section sur la normalité.

2) *17 sai* (17 歳) – les 17 ans fous

« 17 ans » comme catégorie particulière a été utilisé dans les écrits suivants :

- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shōnen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shōnen wa hanzai ni hashittanoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Takehiko Kasuga: *17 sai to iu Yamai*

Dont les titres de :

- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Takehiko Kasuga: *17 sai to iu Yamai*

Dans la définition des « *shônen* » dangereux, la référence d'âge de « 17 ans » était devenue significative suite aux cas de l'an 2000. Par le même mécanisme que « *shônen* », l'âge de 17 ans était vite devenu un symbole d'une jeunesse impalpable et en décadence sous le slogan des « 17 ans fous (*kurutta 17 sai*) ». « 17 ans » était devenu une catégorie sociale et morale, associée étroitement à la délinquance, la violence et même la folie par l'utilisation de phrases symboliques : « L'esprit des 17 ans : ses secrets sombres et sa folie » (Katada, 2003); « la maladie d'avoir 17 ans » (Kasuga, 2002); « motivations incompréhensibles, existences incompréhensibles, les 17 ans » (Usui, 2000). L'âge de 17 ans est précisément troublant : « Avoir 17 ans est un état instable » (Kasuga, 2002 :5) ; « La jeunesse et la folie se ressemblent » (Kasuga, 2002 :18).

3) Enfance et jeunesse; dichotomie enfants et adultes; enfants d'aujourd'hui vs enfants d'autrefois (adultes d'aujourd'hui)

Le concept et les définitions de l'enfance et la jeunesse (qu'elles soient « nouvelles » ou « classiques ») sont présents dans les écrits :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyôiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka iijôsha ka*
- Ryu Murakami : *Samishii kuni no satsujin*

- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*
- Ken Kitashiba : *Nippon Hanzaikyô Jidai*
- Takehiko Kasuga : *17 sai to iu Yamai*

Le terme « enfant » (*kodomo*) a été utilisé dans les titres de :

- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*

Afin de mieux comprendre la délinquance juvénile, beaucoup d'auteurs se sont penchés sur la question de l'identité de la jeunesse japonaise dans les années 2000 et ont essayé d'en arriver à des définitions de cette « nouvelle » jeunesse, comme ils l'indiquent. Plusieurs idées communes ont été retenues des textes : le fait que les jeunes et les enfants ne sont plus comme ceux du passé (donc les adultes d'aujourd'hui); ils manifestent un problème de définition de soi, tant au niveau individuel que social (de cohorte); ils ont un problème fondamental d'incapacité de communication et socialisation, et ce, autant entre eux qu'avec les adultes; les enfants et les adultes doivent rester distincts; la romantisation de l'enfance; la chute de l'enfance; et la disparition de la frontière entre la normalité et l'anormalité particulièrement manifestée chez les jeunes.

Les phénomènes sociaux « modernes » associés aux jeunes et aux enfants « d'aujourd'hui » sont uniques et particuliers en soi, donc incomparables au passé, car les enfants des années 1990 et 2000 sont radicalement différents de ceux d'auparavant, et ce, de manière dangereuse pour le Japon : « Les enfants d'aujourd'hui sont différents des enfants d'hier : les enfants d'aujourd'hui sont définis par l'absence de socialisation, reflétée dans l'absence de bonnes manières. » (Tamai et Tamai, 2002 :182); « Les enfants d'autrefois, lorsqu'éduqués normalement, devenaient des individus qui n'allaient pas commettre de crimes. De nos jours, même éduqué et élevé normalement, un jeune a des chances de commettre un crime. » (Miyadai et Kayama, 2001 :163) ; « Avant, les enfants ne commettaient jamais de crimes. » (Yanagida, 2005 :188); « Les jeunes ont peut-être des cerveaux différents. Le fait que les adultes ne les comprennent pas serait-il dû au fait qu'ils

n'ont pas les mêmes cerveaux que les générations précédentes ? » (Miyadai et Kayama, 2001 :121) ; « Les jeunes d'aujourd'hui n'évaluent pas leurs options selon une notion de bien et de mal, mais plutôt selon si cela les amuse ou non. Cette particularité est typique des jeunes de nos jours, conséquence d'une société d'information. » (Katada, 2003 :64) ; « Quelque chose a été perdu chez les enfants d'aujourd'hui. » (Yanagida, 2005 :15) ; « Les enfants d'aujourd'hui sont différents et ont des comportements différents. » (Serizawa, 1999 :80) ; « Les enfants ont radicalement changé en un demi-siècle. » (Yanagida, 2005 :12) ; « Les enfants d'aujourd'hui sont réellement et fondamentalement différents des enfants d'avant. » (Kusanagi, 2005 :109); « Ce sont dorénavant des « nouveaux enfants », plus faibles et fragiles que dans le passé. » (Kusanagi, 2005 :28).

Cette « nouvelle » jeunesse est le fondement de la criminalité juvénile « de nos jours », qui est définie ainsi (Tamai et Tamai, 2002 :39) :

Les particularités des crimes juvéniles d'aujourd'hui sont :

- Les crimes sont violents et impulsifs, et les victimes sont choisies au hasard;
- Les jeunes n'arrivent pas à contrôler leurs émotions;
- Les jeunes sont immatures psychologiquement, quel que soit le niveau d'éducation;
- Les jeunes manifestent des problèmes de communications.¹⁶

Derrière ces nouveaux traits de la jeunesse au Japon se cache un mal originel partagé entre deux problèmes : celui d'absence de définition identitaire des jeunes, en tant que groupe, et celui de l'incapacité de communiquer des jeunes entre eux et avec leur entourage.

Les jeunes seraient donc insaisissables : « Les jeunes et enfants ont un problème de définition de soi, chose particulière des enfants d'aujourd'hui, et manifestent des émotions « non-humaines ». » (Tamai et Tamai, 2002 :15); « Les jeunes « d'aujourd'hui » n'ont rien pour se définir et s'unir. » (Miyadai et Kayama, 2001 :29) ; « En gros, les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent ressentir une subjectivité et ne peuvent différencier objet et sujet.

¹⁶ Traduction libre de l'auteur.

Ils ne sont pas médicalement malades mais socialement malades. » (Miyadai et Kayama, 2001 :30) ; « Les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas de notions de temporalités partagées » (Miyadai et Kayama, 2001 :84).

Les jeunes ne savent pas communiquer entre eux et avec les adultes, et ils seraient conséquemment incompréhensibles : « Les jeunes ne peuvent être compris par les adultes; il faut utiliser une analyse poussée et approfondie pour pouvoir les comprendre. » (Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han, 2001 : 83); « Les adultes et les enfants vivent dans des mondes parallèles. » (Miyadai et Kayama, 2001 :144); « Les jeunes sont des êtres incompréhensibles qui, semble-il, ne vivent plus dans un monde avec morale et éthique. » (Kasuga, 2002 :18) ; « Les jeunes peuvent être analysés comme étant similaires à la folie (et à ceux qui en sont atteints). » (Kasuga, 2002 :18) ; « Nous ne pouvons rien comprendre et savoir sur eux. C'est une caractéristique des jeunes d'aujourd'hui. » (Kasuga, 2002 :22) ; « Les enfants sont incompréhensibles car ils ont changé dramatiquement, comme l'époque actuelle est en plein changement. » (Usui, 2000 :140); « Il est impossible de communiquer avec les enfants. Ils sont incompréhensibles et ne pèsent pas le poids de leurs actions. » (Serizawa, 1999 :88) ; « Les jeunes ne comprennent pas les mots et n'arrivent pas à faire une distinction entre la réalité et le monde virtuel, tous deux à cause des jeux. C'est le « cerveau de jeu ». » (Kusanagi, 2005 :110); « Il y a de plus en plus d'enfants que nous ne comprenons plus. ». Il est de plus en plus difficile d'établir un échange avec les enfants aujourd'hui. » (Kusanagi, 2005 :9); « Les jeunes d'aujourd'hui ne savent pas être sociaux. » (Kusanagi, 2005 :20); « Ce qui fait peur chez les jeunes c'est qu'ils sont incompréhensibles. » (Kasuga, 2002 :119); « Les jeunes ne savent pas bien parler et ne savent pas communiquer. » (Kasuga, 2002 :120)

Ainsi, il serait établi que les enfants et les adultes vivent dans des sphères distinctes et hermétiques, qui se bousculent par maladresse ou manque de communication. Or, il serait important de garder ces sphères telles qu'elles sont, malgré que les jeunes doivent améliorer leurs capacités de communication et de définition de soi : « La limite entre enfance et adulte doit être claire pour maintenir un bon équilibre chez le jeune. » (Usui,

2000 :23); « La limite entre adultes et enfants est de plus en plus floue. Lorsque les limites restent sans clarté (que ce soit entre enfants et adultes ou normalité et anormalité), cela entraîne « la folie » (« *kurui* »). » (Takamura et Noda, 1997 :153); « Les enfants agissent en adultes et les adultes sont comme des enfants: l'équilibre a été brisé. » (Takamura et Noda, 1997 :158); « Les adultes ne peuvent plus gérer les enfants. » (Murakami, 1997 :123); « Les enfants et les adultes sont différents par leur nature et le resteront. » (Kasuga, 2002 :37)

L'importance de cette distinction résiderait dans l'importance du romantisme de l'enfance. La perte de cette romantisation serait idéologiquement dramatique : « Un meurtre commis par un enfant est des plus horribles que l'on puisse imaginer. Un enfant qui tue un enfant est l'apothéose de la criminalité. » (Usui, 2000 :161); « Pourquoi un jeune commettrait un crime? » (Usui, 2000 :4). Un enfant doit rester un enfant et donc, par définition légale et idéologique, il ne peut être déviant.

Les « nouveaux » enfants semblent incompréhensibles par le manque de clarté quant à leur normalité. Ils répondent à certains critères de normalité conventionnelles tout en agissant de manière anormale, soit en commettant des crimes (cruels dans certains cas) : « La normalité des jeunes sème d'autant plus la confusion dans l'esprit des adultes » (Mainichi Shinbun Kyōiku Shuzai Han, 2001 :78); « Il n'y a plus de frontière entre les « bons enfants » et les « mauvais enfants » de nos jours. » (Serizawa, 1999 :83). « « *iiko* » est l'image de l'enfant d'aujourd'hui par excellence. » (Serizawa, 1999 :158); « Les enfants sont « brisés » » (Kusanagi, 2005); « Les enfants sont immoraux et matérialistes, et ce, à cause de la baisse des naissances. » (Kusanagi, 2005 :31); « Les enfants sont désintéressés, sans énergie et sans émotions. » (Kusanagi, 2005 :41); « Il ne faut pas se méprendre sur les enfants. Ils savent très bien masquer leur cruauté. » (Kusanagi, 2005 :76); « Les jeunes d'aujourd'hui sont particuliers car ils ne savent pas contrôler leurs émotions, à cause des jeux vidéos et les mangas. » (Kusanagi, 2005 :104). C'est la chute de l'enfant au Japon : « Les enfants d'aujourd'hui sont confus et perdus. » (Murakami, 1997 :118); « Les enfants, tout comme le Japon, n'ont plus de modèle. » (Murakami,

1997 :122); « Les jeunes de nos jours sont dangereux. Ils ne méritent aucune compassion. » (Kitashiba, 2006 :25). Les jeunes et les enfants paraissent être des individus intouchables, impalpables, incompréhensibles, laissés dans leur bulle et dangereux pour le Japon tout en reflétant ce dernier.

4) *Imadoki* (今時), *Gendai* (現代) - Modernité

Les termes sont présents dans les écrits :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka iijôsha ka*
- Ryu Murakami : *Samishii kuni no satsujin*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*
- Takehiko Kasuga : *17 sai to iu Yamai*

Une des caractéristiques de la délinquance et criminalité juvéniles d'aujourd'hui serait qu'elle est typique de la temporalité actuelle, reflétant, selon les discours, une nouvelle époque, une nouvelle modernité japonaise et une nouvelle société japonaise. Les jeunes des années 2000 seraient fondamentalement différents des jeunes des générations

précédentes. Cela expliquerait partiellement pourquoi les crimes juvéniles commis depuis 1997 sont si « atypiques » et « dangereux pour la société japonaise ». L'utilisation des expressions « *imadoki no shônen* » (les jeunes de nos jours) ou « *gendai no shônen hanzai* » (les crimes juvéniles contemporains) en est un exemple.

On peut considérer cette idéologie d'essentialisme générationnel et temporel, où une certaine génération et/ou époque serait essentiellement et fondamentalement différente des autres, avec des traits particuliers qui y sont associés. Dans cette facette du discours sur la jeunesse et la délinquance juvénile, le passé est victimisé lorsque comparé à un présent « choyé » matériellement, en lien avec l'idée de classe moyenne homogène à l'échelle nationale.

L'époque actuelle est caractérisée, selon les idéologues, par l'augmentation du nombre de crimes juvéniles : « Il semble que depuis 1997, commençant par le crime de *Shônen A*, les crimes juvéniles ont augmenté en nombre et en violence. » (Tamai et Tamai, 2002 :iii); « Avant, les enfants ne commettaient jamais de crimes. » (Yanagida, 2005 :188) ; « Il y a aussi de plus en plus de parenticides. » (Usui, 2000 :129); « Les enfants d'autrefois, lorsqu'éduqués normalement, devenaient des individus qui n'allaient pas commettre de crimes. De nos jours, même éduqué et élevé normalement, un jeune a des chances de commettre un crime. » (Miyadai et Kayama, 2001 :163). Les crimes juvéniles sont aussi différents de ceux du passé : « Les crimes juvéniles sont de nos jours plus violents et commis à des âges plus jeunes. Le cœur des enfants est en pleine confusion. » (Tamai et Tamai, 2002 :203) ; « une particularité des crimes juvéniles récents est la perte de contrôle inexplicable (« *kireru* ») de la part du jeune. » (Tamai et Tamai, 2002 :91); « Les crimes sont violents et impulsifs, et les victimes sont choisies au hasard. » (Tamai et Tamai, 2002 :203)

Les crimes commis par les jeunes sont différents du passé et uniques à l'époque actuelle puisque les enfants et les jeunes sont, de manière générale, différents du passé : « Les jeunes d'aujourd'hui sentent ne pas pouvoir se définir, et cet aspect est un trait

les caractérisant. » (Tamai et Tamai, 2002 :15); « Les enfants et jeunes d'aujourd'hui ont beaucoup moins de force d'inhibition que dans le passé, ayant une vision différente de la colère. Ils perdent ainsi plus facilement le contrôle. » (Tamai et Tamai, 2002 :35); « « Les jeunes d'aujourd'hui » commettant « les crimes d'aujourd'hui » (« *imadoki no shōnen* » no « *imadoki no jiken* ») (Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han, 2001); « Les enfants sont incompréhensibles car ils ont changé dramatiquement, comme l'époque actuelle est en plein changement. » (Usui, 2000 :140); « Les enfants ont radicalement changé en un demi-siècle. » (Yanagida, 2005 :12) « Quelque chose a été perdu chez les enfants d'aujourd'hui. » (Yanagida, 2005 :15) ; « Les enfants d'aujourd'hui ne ressentent aucune aliénation face à ce monde étrange. En fait, ils n'y voient plus rien car ils sont eux-mêmes tous étranges. » (Yanagida, 2005 :16) ; « Les jeunes « d'aujourd'hui » n'ont rien pour se définir et s'unir. » (Miyadai et Kayama, 2001 :29) ; « En gros, les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent ressentir une subjectivité (ne peuvent différencier objet et sujet). Ils ne sont pas médicalement malades mais socialement malades. » (Miyadai et Kayama, 2001 :30) « Les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas de notions de temporalités partagées. » (Miyadai et Kayama, 2001 :84) ; « Les jeunes d'aujourd'hui n'évaluent pas leurs options selon une notion de bien et de mal, mais plutôt selon si cela les amuse ou non. Cette particularité est typique des jeunes de nos jours, conséquence d'une société d'information. » (Katada, 2003 :64) ; « Les jeunes d'aujourd'hui sont dans une impasse. » (Kasuga, 2002 :45) ; « Les jeunes d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec les jeunes d'hier. » (Kasuga, 2002 :126) ; « Les jeunes n'arrivent plus à se définir. » (Serizawa, 11) ; « Les jeunes d'aujourd'hui ne savent plus s'exprimer. » (Takamura et Noda, 1997 :155); « Les enfants d'aujourd'hui sont confus et perdus. » (Murakami, 1997 :118); « Les enfants d'aujourd'hui sont réellement et fondamentalement différents des enfants d'avant. » (Kusanagi, 2005 :109); « De nos jours, les enfants et jeunes perdent contrôle (« *kireru* ») plus facilement. (Katada, 2003 :98) ; « La baisse des naissances (*shōshika*) a fait des enfants des « nouveaux enfants » immoraux et matérialistes. » (Kusanagi, 2005 :29)

La nouvelle société japonaise est malade, où la normalité et l'anormalité ne se distinguent pas, ce qui explique la décadence de la jeunesse japonaise : « L'époque actuelle est en stade avancé de maladies sociales » (Tamai et Tamai, 2002 :44); « L'époque actuelle est celle de l'anomalie devenue normale. » (Yanagida, 2005 :193) ; « Il y a, de nos jours, de plus en plus d'anomalies comportementales qui ne sont pas des maladies mentales, mais qui sont toutefois problématiques. » (Miyadai et Kayama, 2001 :20).

L'idée que « Le Japon moderne n'est pas le vrai Japon. » (Tamai et Tamai, 2002 :119) reste ancrée, malgré que discrète, dans le discours sur la modernité au Japon. De nombreux problèmes sociaux hantent le Japon, selon les idéologues, comme symptômes de la chute du Japon : « Le cas du détournement de bus a attiré l'attention car il fait référence à plusieurs phénomènes typiques de la société actuelle, comme le *hikikomori*, le refus d'aller à l'école ou les effets de l'internet. » (Katada, 2003 :79) ; « Le hikikomori est un des symptômes de la maladie sociétale du Japon actuel, et ne pouvait exister dans le Japon ancien. » (Katada, 2003 :81); « Il semble que les troubles de verbalisation des sentiments (alexithymia) sont de plus en plus présents ces dernières années. » (Usui, 2000 :27) ; « Même les *ijime* (intimidation à l'école) ne sont plus pareils de nos jours. Les *ijime* sont plus cruels, à plus long terme et par des groupes de plus en plus nombreux. Dans le passé, un « héros » serait venu à la rescousse; plus aujourd'hui. » (Usui, 2000 :124); « La justice n'existe plus dans les écoles d'aujourd'hui. » (Serizawa, 1999 :60). Même les problèmes qui existaient avant les années 2000, comme le « *ijime* », seraient différents maintenant comme mentionné ci-dessus. Ce serait aussi le cas pour la criminalité : « Les crimes d'autrefois étaient plus faciles à analyser, tandis qu'aujourd'hui ils sont incompréhensibles. » (Takamura et Noda, 1997 :151); « Les crimes sont représentatifs de l'époque actuelle. Il est donc nécessaire d'analyser la vie du coupable pour comprendre ce qu'il y a de problématique. » (Yoshioka, 1997 :98); « Les criminels, « avant », étaient reconnaissables parce qu'ils avaient des dossiers de délinquances, mais plus maintenant. Maintenant ce sont des enfants de familles et milieux normaux qui commettent des crimes. » (Kusanagi, 2005 :35).

La situation semble même fataliste : « La modernisation mène à la perte de l'essence humaine. » (Serizawa, 1999 :10) ; « Nous ne pouvons comprendre l'époque dans laquelle nous vivons. Le temps où les choses semblaient normales et compréhensibles est maintenant chose du passé. » (Kusanagi, 2005 :161)

SOCIALISATION

5) Famille; relations enfant-mère; relations enfant-père

Le problème de la famille dans les analyses de la délinquance juvénile est présenté dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka ijjôsha ka*
- Ryu Murakami : *Samishii kuni no satsujin*
- Shinobu Yoshioka : *Sakakibara no ru-tsu*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*

Et dans le titre :

- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*

Lors des analyses des cas spécifiques de 1997 et 2000, les idéologues se sont tout d'abord penchés sur la famille des coupables afin d'en tirer des conclusions sur l'institution de la famille au Japon et les jeunes.

Il avait été tout d'abord mentionné que les familles des criminels avaient l'air stables et « normales », notamment puisqu'elles étaient de classe moyenne, comme l'on peut voir dans le tableau 2.1. Or les familles « normales » peuvent malgré tout être à risque : « La famille heureuse est la plus en danger! » (Usui, 2000 :141) et une famille normale serait plus dangereuse lorsque ses limites sont atteintes que lorsque c'est le cas dans une famille dysfonctionnelle, qui y réagit moins dramatiquement.

Tableau 2.1 : Cas présentés avec problèmes de famille

Auteur	Titre	Nbre total de cas	Cas présentés	Problème avec famille
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	non non non oui - violence familiale non oui pour 1 cas sur 6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	oui pour 7 cas sur 12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	oui - instabilité familiale non non non oui - monoparentale non

Ce « danger » et l'existence des criminels juvéniles « cruels » sont présents car le fondement de la famille a changé. Ainsi : « La famille est en détresse. » (Murakami, 1997 :121); « Les crimes violents et cruels qui ont eu lieu récemment sont, directement ou indirectement, causés par les changements des structures familiales et scolaires. » (Kusanagi, 2005 :33); « Le Japon moderne est maintenant témoin de crimes violents de

façon régulière. Il faut corriger ces « maladies sociétales » (*shakai byôri*) en examinant les modèles de familles « normales » » (Yanagida, 2005 :196); « La famille a changé, ce qui a aussi changé la criminalité juvénile. La famille d'aujourd'hui est brisée mais néanmoins « normale ». » (Kusanagi, 2005 :44); « C'est la famille, la maison qui est la source des mauvais comportements des enfants. Les enfants jouent les « bons enfants » à la maison, mais pas ailleurs. » (Kusanagi, 2005 :24); « Les enfants d'aujourd'hui font semblant d'être normaux à la maison, alors même la famille ne sait pas ce qu'ils font réellement. » (Serizawa, 1999 :29); « La famille est absente, ce qui explique la popularité des jeux et des mangas (qui occupent les enfants). » (Takamura et Noda, 1997 :156)

Ces changements auraient entraîné de nombreuses conséquences, même avant l'apparition de la nouvelle délinquance juvénile. Ce problème se situe notamment au niveau de la figure maternelle : « le protectionnisme exagéré de la figure maternelle dans la famille a été problématique » (Tamai et Tamai, 2002 :70); « La présence de la mère était trop lourde pour le jeune. » (Tamai et Tamai, 2002 :94); « La mère de *Shônen A* était sévère, excessivement protectrice. » (Yoshioka, 1997 :105); « L'excès d'implication parentale, notamment maternelle, n'est pas sain pour les enfants. Cet excès est dû à la baisse de la natalité. » (Kusanagi, 2005 :98).

Il y aurait aussi des conflits entre parents et enfants : « De plus en plus de parents craignent leurs enfants, horrifiés par les crimes juvéniles de ces dernières années. » (Yanagida, 2005 :230); « Les enfants sont abandonnés par la famille à cause des divorces (et autres raisons). » (Kusanagi, 2005 :34).

6) *Hikikomori* (ひきこもり) – refus de socialisation

« *Hikikomori* » a été exploité dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*

De nombreux criminels juvéniles et autres jeunes déviants (que ce soit ou non en lien avec la criminalité) ont souvent été étiquetés comme « *hikikomori* », ou individu refusant tout contact avec le monde extérieur, dans les discours sur la jeunesse japonaise des années 1990 et 2000. « *hikikomori* » signifie « individu qui se retire chez soi », venant du verbe « *hikikomoru* », se retirer. Cette expression a été popularisée par les médias de masse, comme il en est coutume, dans les années fin 1990 et début 2000 comme continuation du phénomène de « *futoukou* » - refus d'aller à l'école. L'expression (et le phénomène, supposément) était populaire dans les années 1980 et débuts 1990; « *hikikomori* » prit la relève par la suite. 3 600 000 individus seraient des « *hikikomori* » au Japon selon les médias japonais¹⁷.

Le tableau 2.2 indique quel coupable avait été un « *hikikomori* » (selon son entourage ou par déduction). Il semblerait que le « *hikikomori* » est réellement un problème ayant contribué à la délinquance juvénile d'aujourd'hui : « Le *hikikomori* peut être mis en lien avec la délinquance juvénile, comme étant tous deux symptômes de la maladie sociale du Japon actuel. » (Katada, 2003 :3).

¹⁷ Article du journal Asahi du 5 février 2010 : « « *Utsu* » « *hikikomori* » ni taisakuho » <http://www.asahi.com/national/update/0205/TKY201002050520.html>

Tableau 2.2 : Cas présentés avec mention de « *hikikomori* »

Auteur	Titre	Nombre total de cas présentés	Cas présentés populaires	Hikikomori
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	non non non oui non non pour tous
Mainichi Shinbun Kyouiku shuzai han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	non pour tous
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	non oui non non oui non

Or le « *hikikomori* » est ainsi noté explicitement puisque c'est une anomalie : « Le *hikikomori* est comme l'internet, puisque tous deux donnent à l'individu un sentiment de réalité virtuelle dans la vie quotidienne. Le *hikikomori* est un véritable problème social. » (Katada, 2003 :80) et ce, malgré que « Le *hikikomori* peut arriver dans des familles normales aussi. » (Katada, 2003 :81)

« *Hikikomori* » est synonyme de refus de socialisation, puisque l'individu rejette le monde extérieur à soi-même : « *Hikikomori* peut être mis en lien avec absence de socialisation. » (Katada, 2003 :88) et cet aspect entraînerait le passage à l'acte : « l'absence de socialisation mène à *hikikomori*/refus d'aller à l'école. Et ce dernier entraîne la perte de contrôle et, potentiellement, un crime. (Katada, 2003 :169) ». Cela reflète le Japon moderne des jeunes : « Le *hikikomori* reflète la perte de sociabilité des jeunes Japonais, qui, à son tour, est clé au potentiel délinquant du jeune. » (Tamai et Tamai, 2002 :180); « *Hikikomori* est typique de la nouvelle jeunesse, tout comme la perte de la socialisation. » (Miyadai et Kayama, 2001 :17); « Le *hikikomori* est typique de la société actuelle, tout comme les

conséquences de l'internet et le refus d'aller à l'école.» (Katada, 2003 :79); « Le *hikikomori* ne pouvait pas exister dans le Japon ancien. C'est un des symptômes de la maladie sociétale du Japon. » (Katada, 2003 :84)

7) Le jeune à l'école, incluant いじめ (*ijime*) - intimidation

Les problèmes à l'école, ayant joué un rôle dans la délinquance juvénile, sont présents dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka ijjôsha ka*

Lorsqu'il s'agit d'analyser un problème social concernant la jeunesse japonaise, les problèmes de famille (incluant « *hikikomori* ») sont tout d'abord passés à la loupe, suivi des problèmes d'école. L'idée que le système d'éducation « d'aujourd'hui », après les nombreuses réformes depuis les années 1950, ne soit pas adéquat est reprise comme une des causes de la « chute » des jeunes : « L'éducation obligatoire qu'ont reçue les jeunes ne met pas en valeur la moralité, n'offrant pas d'idéal humain. » (Tamai et Tamai, 2002 :13); « La pression académique actuelle tue le « *kokoro* » de l'enfant, lui faisant perdre son « esprit riche » soit sa créativité et sa volonté de vivre. » (Tamai et Tamai, 2002 :111); « L'ancienne éducation considérait plus les enfants. » (Tamai et Tamai, 2002 :117). Parallèlement, le « *ijime* » ou intimidation à l'école est considéré comme un problème qui

pèse lourd sur le Japon moderne : « la violence à l'école est un phénomène récent et une particularité de la jeunesse d'aujourd'hui » (Tamai et Tamai, 2002 :iv); « Même le *ijime* n'est plus pareil de nos jours. Les *ijime* sont plus cruels, à plus long terme et par des groupes de plus en plus nombreux. Dans le passé, un « héros » serait venu à la rescousse; plus aujourd'hui. » (Usui, 2000 :124); « Le suspect du meurtre de Okayama aurait été victime de « *ijime* », cause probable du drame. » (Katada, 2003 :122); « Le « *ijime* » est un problème de société au Japon. » (Katada, 2003 :123). Le tableau 2.3 indique si le coupable des grands cas avait eu des problèmes à l'école.

Tableau 2.3 : Cas présentés avec mention de problèmes à l'école

Auteur	Titre	Nombre total de cas présentés	Cas présentés populaires	Problème à l'école
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	oui - solitude oui - solitude non oui - intimidation oui - intimidation oui pour 1 cas sur 6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	oui pour 6 cas sur 12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	non oui - avait quitté l'école oui - intimidation non oui - refus non

8) Absence ou maladresse de socialisation

La notion d'absence de socialisation chez les jeunes est présente dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai*, *mondai kôdô wa naze okirunoka*

- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka iijôsha ka*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*
- Shinobu Yoshioka : *Sakakibara no ru-tsu*

Dissimulé entre les grands mouvements sociaux médiatiquement popularisés, tels « *hikikomori* », « *ijime* » et les nouveaux médias (jeux vidéos, internet et autres), la notion d'absence de socialisation chez les jeunes japonais s'impose comme un thème récurrent dans l'analyse de la délinquance juvénile après 1997. L'absence ou maladresse de socialisation est perçue comme un fléau invisible de la jeunesse japonaise, donc du Japon futur, créant un fossé générationnel entre les jeunes et les autres, ainsi qu'un fossé moral au sein de la cohorte qui ne peut consolider des valeurs communes par manque de communication. Cette absence de socialisation se manifeste par un isolement volontaire du jeune (en évitant, par exemple, de créer des liens réels et concrets), par une absence d'esprit de collaboration (ou « esprit d'équipe ») et par des difficultés de communication.

Les auteurs ont noté que les criminels juvéniles (notamment des grands cas de 1997 et 2000) manifestaient des problèmes de socialisation, soit un certain isolement social ou un problème de communication avec son entourage. Il a été indiqué pour certains coupables : « Le jeune n'avait pas beaucoup d'amis et ne participait pas aux activités sociales de la classe, jouant toujours aux jeux vidéos. » (Tamai et Tamai, 2002 :51); « il n'avait presque pas d'esprit de coopération » (Tamai et Tamai, 2002 :61); « De manière générale, les jeunes

ayant commis des crimes avaient des problèmes de communication et socialisation, regardaient des films d'horreur et jouaient aux jeux vidéos, étaient de « bons enfants » et subissaient un stress quelconque. » (Tamai et Tamai, 2002 :128); « La perte du cercle social (amis à l'école) aurait été la preuve ou la cause d'une instabilité émotionnelle ou psychologique chez *Shônen A.* » (Tamai et Tamai, 2002 :14); « La perte de l'esprit de groupe a changé la délinquance juvénile qui, avant, était « saine ». » (Serizawa, 1999 :16) ; « Le jeune n'était pas délinquant mais avait des problèmes de communication et socialisation » (Usui, 2000 :46) ; « Le jeune était solitaire » (Usui, 2000 :122). Le tableau 2.4 indique les cas dans lesquels le coupable aurait eu des problèmes de socialisation et communication.

Tableau 2.4 : Cas présentés avec mention de problèmes de socialisation

Auteur	Titre	Nombre total de cas présentés	Cas présentés populaires	Absence ou problème de socialisation
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	oui oui non oui non oui pour 2 cas sur 6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	oui pour 6 cas sur 12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	non oui oui oui oui oui

Il semblerait alors que ce problème est, en fait, existant chez tous les jeunes des années fin 1990 et 2000, comme une particularité qui caractérise cette cohorte : « Un des symptômes de la maladie de société du Japon moderne est la diminution de la qualité des

relations sociales, entraînant des conséquences sociales importantes dont la criminalité juvénile d'aujourd'hui. » (Tamai et Tamai, 2002 :iii); « La diversification des valeurs a mené à une perte de l'homogénéité et esprit de communauté. Les individus ne peuvent partager les mêmes sentiments, et deviennent plus violents que jamais auparavant. » (Yoshioka, 1997 :99); « Les jeunes d'aujourd'hui sont irrationnels, incompréhensibles, sans savoir communiquer ni socialiser. » (Kusanagi, 2005 :9); « Les jeunes ont de la difficulté à avoir des interactions avec les gens. » (Kusanagi, 2005 :20); « Les nouveaux jeunes ne savent plus socialiser adéquatement et coopérer. » (Kusanagi, 2005 :29); « L'absence de socialisation est un problème fondamental. Les jeunes ne veulent plus créer de liens réels. » (Kusanagi, 2005 :42); « Le fait que certains enfants soient asociaux ou antisociaux est considéré comme un problème de comportement, voire une maladie mentale. » (Kusanagi, 2005 :153); « Il semble que les troubles de verbalisation des sentiments (alexithymia) sont de plus en plus présents ces dernières années. » (Usui, 2000 :27) ; « Les jeux vidéos, internet et les cellulaires causent une perte de socialisation. » (Yanagida, 2005 :25) ; « Les enfants « normaux » ont l'air normaux, mais en fait ne savent pas communiquer et socialiser. » (Yanagida, 2005 :248) ; « Les jeunes ne peuvent pas différencier entre les objets et les sujets car ils ont un problème de communication. » (Miyadai et Kayama, 2001 :15)

Cette absence ou maladresse de socialisation chez les jeunes, incluant donc les délinquants juvéniles, a des conséquences a priori problématiques : « L'absence de socialisation peut engendrer une perte de la limite entre réel et virtuel. » (Tamai et Tamai, 2002 :19); « Quelqu'un n'ayant pas de contacts avec des humains en chair et en os peut finir par ne les considérer que comme des « choses ». » (Tamai et Tamai, 2002 :19); « Leur communicabilité étant dérégulée, ils ne peuvent différencier l'objet et le sujet, les menant à une tendance de non-conformité sociale » (Miyadai et Kayama, 2001 :17) ; « L'absence de socialisation mène vers le *hikikomori* et le refus d'aller à l'école. Les jeunes alors sont plus susceptibles de perdre contrôle de leurs émotions, pouvant avoir le potentiel de crimes violents. » (Katada, 2003 :169).

ARTEFACTS DE LA JEUNESSE “MODERNE”

9) Réalité virtuelle et medias: jeux, internet

Les jeux vidéos et internet sont utilisés dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka ijjôsha ka*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*

Lors de la recherche des causes de la délinquance juvénile « violente, incompréhensive et cruelle » actuelle, de nombreux idéologues ont mentionné la présence néfaste des jeux vidéos et internet dans la vie quotidienne des jeunes japonais. Ils seraient, par ailleurs, une « mauvaise influence cérébrale, remodelant le cerveau des jeunes » (Kusanagi, 2005 :107).

Les jeux vidéos et l'internet, par son potentiel créatif virtuel, seraient aliénants pour les jeunes et les enfants les rendant « inhumains » (Miyadai et Kayama, 2001 :80 ; Yanagida, 2005 :48). Comme indique Tamai : « Généralement les jeunes ayant commis des crimes avaient des problèmes de communication et socialisation, regardaient des films d'horreur et jouaient aux jeux vidéos, étaient de « bons enfants » et subissaient un stress quelconque. » (Tamai et Tamai, 2002 :128).

Un des points soulevés communément est que les criminels juvéniles (particulièrement ceux ayant commis les grands crimes de 1997/2000) auraient été influencés par internet et les jeux vidéos. Le tableau 2.5 montre les cas dans lesquels le coupable aurait été un utilisateur fréquent de ces médias. Il est intéressant de noter que Shonen A ne jouait pas aux jeux vidéos ni n'allait sur internet, alors que « Les jeux vidéos, de plus en plus populaires, sont une mauvaise influence chez les enfants, ayant mené à la jeunesse qui a créé des criminels comme « *Shônen A* » » (Kusanagi, 2005 :10). Les conséquences des jeux vidéos seraient la perte de contrôle des émotions, la perte de la différence entre la réalité et le monde virtuel : « Le crime commis par ce dernier semblait être un « meurtre en jeu » » (Tamai et Tamai, 2002 :51); « Les délinquants juvéniles affirment souvent se sentir détachés de la réalité. Cet effet est typique de la société de virtualité d'aujourd'hui dû à la popularisation d'internet et des jeux vidéos. » (Katada, 2003 :156)) et l'absence de socialisation (« Le jeune ne socialisait pas, et ne faisait que jouer aux jeux vidéos » (Tamai et Tamai, 2002 :51)). Ainsi, « Les conséquences (des jeux vidéos et internet) ont été mises en évidence par la vague meurtrière chez les jeunes de 17 ans en 2000 » (Yanagida, 2005 :29).

Tableau 2.5 : Cas présentés avec mention de jeux vidéos, internet et fictions

Auteur	Titre	Nbre total de cas	Cas présentés populaires	Fictions (Manga/films)	Jeux vidéos	Intern et
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa naze</i> <i>Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (Shonen A) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	oui oui non non non oui 1/6	non oui oui non non oui 3/6	non non non oui non oui 1/6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	non pour tous	oui 1/12	oui 4/12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	oui non oui oui non oui	oui non non non non oui	oui oui non oui non non

Les jeux vidéos et internet modifieraient l'émotivité des jeunes japonais, et ils auraient plus de facilité à perdre le contrôle des émotions (« *kireru* ») : « Les jeux vidéos ont une influence sur la facilité de passage à l'acte chez les jeunes » (Tamai et Tamai, 2002 :36); « Ils ne connaissent plus leur propre limite, ils ne peuvent tolérer d'être dérangés (...) » (Tamai et Tamai, 2002 :37); « Les jeunes d'aujourd'hui sont particuliers car ils ne savent pas contrôler leurs émotions, causé par les jeux vidéos et les mangas. » (Kusanagi, 2005 :104). Cette facilité de perte de contrôle serait causée par un changement dans le cerveau même des jeunes : « C'est la théorie du « *game-nô* » ou du « cerveau de jeux » : à force de jouer aux jeux vidéos, le cerveau change de morphologie. Conséquemment, ces enfants perdent facilement contrôle de leurs émotions et leur imaginaire s'affaiblit. » (Yanagida, 2005 :21).

Jouer fréquemment aux jeux vidéos ou passer de longues heures sur internet changerait aussi la perception de la réalité, ou plus précisément, la perception de la frontière

entre la réalité réelle et virtuelle (vécue dans les jeux et sur internet) : « Le jeune avait perdu la perception de la frontière entre réel et virtuel » (Tamai et Tamai, 2002 :52); « Les jeux vidéos ont des influences à long terme, en effaçant les frontières entre le réel et le virtuel. » (Miyadai et Kayama, 2001 :96). Ce serait causé aussi par un changement de morphologie du cerveau : « Les jeunes ne comprennent pas les mots et n'arrivent pas à faire une distinction entre la réalité et le monde virtuel, tous deux à cause des jeux. C'est le « cerveau de jeu ». » (Kusanagi, 2005 :110).

Lorsque cette frontière devient floue, la vie est en danger : « Les « nouveaux Japonais » ont une vision nouvelle de la vie: ils considèrent la vie humaine réelle au même niveau que dans le monde virtuel des jeux et des mangas. » (Takamura et Noda, 1997 :151). Le manque de clarté de cette frontière est mis en parallèle avec l'absence de socialisation : « Il y a donc une perte de la frontière entre le réel et le virtuel, causé par internet et les jeux vidéos, en même temps qu'il y a perte de socialisation. » (Yanagida, 2005 :24)

L'internet et les jeux vidéos causeraient aussi une absence de socialisation chez les jeunes : « Les jeux ont causé la perte de collectivité. » (Kusanagi, 2005 :114); « Les médias créent un mauvais environnement de réalité virtuelle. Ce sont les médias qui causent l'absence de socialisation chez les jeunes. » (Miyadai et Kayama, 2001 :20). Cette perte de socialisation mène vers le *hikikomori* : « L'internet peut être mis en parallèle avec *hikikomori* : tous deux mènent à un sentiment de réalité virtuelle. » (Katada, 2003 :80); « Internet cause une absence de socialisation, qui mène vers *hikikomori*. » (Katada, 2003 :89)

10) La fantaisie: manga, anime et autres fictions

Les mangas, animé et autres fictions sont utilisés dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka ijjôsha ka*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*
- Shinobu Yoshioka : *Sakakibara no ru-tsu*

Alors que les jeux vidéos et internet étaient considérés néfastes car ils recréaient un monde virtuel à l'extérieur de la réalité quotidienne des jeunes et des enfants, la fantaisie (manga, animé, films) a aussi été considérée néfaste, mais pour des raisons plus concrètes. Les manga et animé à caractère violent et les films d'horreur seraient de mauvaises inspirations pour les jeunes qui seraient, selon le discours, extraordinairement sensibles. Ainsi, « *Shônen A* était peut-être inspiré du manga « *Baramon no kazoku* » » (Tamai et Tamai, 2002 :10); « *Shônen A* aimait les films d'horreur. » (Yoshioka, 1997 :101); « Les films d'horreur sont une mauvaise influence pour le jeune » (Tamai et Tamai, 2002 :114); « La violence à la télévision rend les enfants plus violents » (Yanagida, 20); « Les contenus immoraux et violents des émissions télévisions sont une mauvaise influence pour les enfants. » (Kusanagi, 2005 :33). Le tableau 2.5 (voir ci-haut) indique si certains délinquants juvéniles auraient été potentiellement influencés par certaines œuvres de fiction.

Quoique la télévision, les films et les manga existent depuis plusieurs décennies, il semble que les médias « de nos jours » soient plus dangereux qu'auparavant : « Les fictions (notamment manga) de violence extrême et des sexualités inhabituelles se sont popularisées depuis les années 1980. » (Takamura et Noda, 1997 :151); « Aujourd'hui, la violence physique et sexuelle est trop accessible. » (Takamura et Noda, 1997 :151).

PSYCHOLOGIE/PSYCHIATRIE

11) Normalité/Anormalité (anomalie) : *futsuu* (普通) - normal, *iiko* (いゝ子) – enfant sage et *kyôki* (狂気) - folie; Maladies mentales; instabilité émotionnelle et psychologique

Les concepts de normalité et anormalité ont été présents dans les écrits :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka ijjôsha ka*
- Ryu Murakami : *Samishii kuni no satsujin*
- Shinobu Yoshioka : *Sakakibara no ru-tsu*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*

La normalité et la normativité devraient, en théorie, être une preuve d'absence de potentiel criminel (ici juvénile). Cela confirme que les crimes, donc les déviances, sont définis par les normes et y sont situés à l'extérieur, renforçant l'ordre social tel qu'établi. Or la criminalité de jeunes à l'aspect « normal » a bouleversé ce schéma idéologique, selon le discours, malgré que ce soit statistiquement des cas exceptionnels et non significatifs.

Les enfants et les jeunes seraient, tout d'abord, « normaux » ou plutôt « de bons enfants » (« *iiko* ») et « de bons élèves », sans antécédent de délinquance ou de problèmes de comportement et issus de la classe moyenne. Dans cette définition de la normalité chez les jeunes, il n'y a pas de réelle distinction idéologique entre les jeunes délinquants et les jeunes japonais de manière générale. On peut voir dans le tableau 2.6a dans quels cas les délinquants juvéniles avaient été considérés comme de « bons enfants » et tableau 2.6b s'il y avait eu cas de réelles maladies mentales.

Tableau 2.6a : Cas présentés avec mention du coupable étant « bon enfant »

Auteur	Titre	Nbre total de cas	Cas présentés populaires	Accusé étant bon enfant ou bon étudiant
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	oui - normal oui - normal oui oui oui oui pour 4 cas sur 6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	oui pour 8 cas sur 12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	oui oui oui oui oui oui

Tableau 2.6b : Cas présentés avec présence de maladies mentales diagnostiquées

Auteur	Titre	Nbre total de cas	Cas présentés populaires	Mention de maladies mentales
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	oui - Sadisme sexuel et autres non oui - syndrome d'Asperger non mais hospitalisation non non pour tous
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	oui pour 1 cas sur 12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	oui – syndrome d'Asperger oui - après arrestation non non non non

Les délinquants juvéniles étaient donc de « bons enfants » : « Les crimes violents ont été commis par des bons enfants » (Tamai et Tamai, 2002 :v); « l'accusé était un enfant normal, sans antécédents de délinquance ou déviance » (Tamai et Tamai, 2002 :34); « Le jeune (criminel) était excellent à l'école et était réputé pour être un bon élève. » (Tamai et Tamai, 2002 :51); « C'était des enfants normaux, sans passé de délinquance, qui avaient commis les crimes. » (Usui, 2000 :3); « Le jeune était un bon élève, sérieux, issu d'une famille de classe moyenne » (Usui, 2000 :14); « Les enfants viennent de la classe moyenne. » (Kusanagi, 2005 :35); « Le jeune était un bon garçon d'une bonne famille, faisant du sport. C'était une famille heureuse qui s'entraidait. » (Usui, 123); « Le jeune accusé était un bon enfant et un bon élève. » (Tamai et Tamai, 2002 :67). Or les jeunes, en général, seraient tous de « bons enfants » : « Les enfants d'aujourd'hui sont de « bons enfants » » (Serizawa, 1999 :50); « « *iiko* » est l'image de l'enfant d'aujourd'hui par excellence » (Serizawa, 1999 :158).

Or, les jeunes et les enfants « d'aujourd'hui » seraient en même temps anormaux, autant du côté des délinquants juvéniles que du côté de la population entière de jeunes : « Comment se fait-il que le Japon puisse produire des enfants si anormaux, étranges et horrifiant? » (Yanagida, 2005 :191) Ils auraient notamment un problème de communication et de compréhension : « Les enfants ne comprennent pas des choses normales » (Tamai et Tamai, 2002 :iv); « Il semble que les troubles de verbalisation des sentiments (alexithymia) sont de plus en plus présents ces dernières années chez les jeunes. » (Usui, 2000 :27). Ils ont aussi un problème de définition de soi et de manque de subjectivité, faisant d'eux des êtres « inhumains » : « Les jeunes ne peuvent différencier les gens et les objets. » (Miyadai et Kayama, 2001 :10); « La « maladie » des jeunes est le manque de subjectivité » (Miyadai et Kayama, 2001 :12); « Les jeunes sont vides et sans références » (Miyadai et Kayama, 2001 :48) ; « Ils ressentent un désespoir sans raison » (Miyadai et Kayama, 2001 :62) ; « Ils ont des émotions « non-humaines », et ont un problème de définition de soi. » (Tamai et Tamai, 2002 :15). Ils auraient d'ailleurs peut-être « des cerveaux différents » selon Miyadai et Kayama : « Le fait que les adultes ne les comprennent pas serait-il dû au fait qu'ils n'ont pas les mêmes cerveaux que les générations précédentes ? » (Miyadai et Kayama, 2001 :121). Cette anormalité présente chez les jeunes entraînerait une perte de la collectivité, puisqu'ils n'ont rien pour se définir en tant que groupe : « Les jeunes ne sont pas conformes aux normes sociales » (Kayama, 13); « Tout cela mène à une perte de collectivité » (Miyadai et Kayama, 2001 :21).

Cette coexistence paradoxale de normalité et anormalité présentes chez les jeunes s'expliquerait par l'absence de frontière entre la normalité et l'anormalité, phénomène a priori récent « typique du Japon moderne ». Il est difficile de reconnaître un enfant sage d'un délinquant : « La limite entre les jeunes délinquants et les jeunes en général devient de plus en plus floue. Nous pouvons conclure que la moralité des jeunes en général est en baisse. » (Usui, 2000 :225); « Il n'y a plus de frontière entre les « bons enfants » et les « mauvais enfants » de nos jours. » (Serizawa, 1999 :83) ; « Les délinquants ont l'air normaux » (Serizawa, 1999 :100) ; « La normalité et l'anormalité ne peuvent être

différenciées, surtout chez les jeunes. Un élève cruel et un enfant normal sembleraient pareils. » (Murakami, 1997 :123). Et puis : « Même un enfant normal peut commettre un meurtre sanglant. Les parents craignent alors leurs enfants, même s'ils ne manifestent rien. Quelle est la normalité? » (Yanagida, 2005 :242). La question de la normalité ne se pose pas exclusivement pour les cas des jeunes, mais aussi pour le cadre temporel de la « modernité » : « L'époque actuelle est celle de l'anomalie devenue normale »; (Yanagida, 2005 :193); « La limite entre normalité et anormalité est de plus en plus floue (parallèlement à celle entre enfants et adultes). Lorsque les limites restent sans clarté, cela entraînant une « folie » (« *kurui* ») » (Takamura et Noda, 1997 :153); « Aujourd'hui, nous ne savons plus ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. » (Takamura et Noda, 1997 :153).

La coexistence de la normalité et l'anormalité dans un même individu et au sein d'un même groupe social (limité temporellement) étant une réalité, malgré qu'elle soit paradoxale, la normalité ne peut plus servir de garantie à la conformité aux normes d'un individu : « *Shônen A* a été surprenant car il était normal mais incompréhensible. » (Yoshioka, 1997 :106); « Il faut que les familles « normales » soient vigilantes quant à leurs enfants, car ils pourraient être un prochain délinquant. » (Tamai et Tamai, 2002 :v); « Les « *iiko* » sont même plus dangereux selon les statistiques de la Police Métropolitaine, étant plus nombreux parmi les coupables de crimes violents. » (Tamai et Tamai, 2002 :132); « Maintenant, même les enfants normaux peuvent perdre contrôle. » (Tamai et Tamai, 2002 :203); « Le suspect du meurtre de Toyokawa était un bon élève et un bon enfant, sans trace de déviance, ce qui rend son acte d'autant plus incompréhensible. » (Katada, 2003 :10) ; « Il y a eu récemment de plus en plus de crimes « par surprise » commis par des jeunes sans antécédents de délinquance. » (Usui, 2000 :181)

Cette coexistence des opposés est troublante aux yeux des adultes : « La normalité des enfants « *iiko* » sème d'autant plus la confusion dans l'esprit des adultes. » (Mainichi, 78); « Si les criminels juvéniles de nos jours sont « normaux », alors comment sont ceux qui sont « anormaux »? » (Kusanagi, 2005 :22). Les auteurs indiquent qu'ils auraient presque préféré que les délinquants aient été délinquants dès les débuts : « La délinquance

serait même un signal visible d'appel au secours des enfants (de leur manque d'amour). Un enfant qui ne manifeste rien pourrait même être plus dangereux. » (Usui, 2000 :197); « Les criminels, « avant », étaient reconnaissables parce qu'ils avaient des dossiers de délinquance, mais plus maintenant. Maintenant ce sont des enfants de familles et milieux normaux qui commettent des crimes. » (Kusanagi, 2005 :35).

Parmi cette lutte de frontière des normes et des manifestations des déviances, les pathologies mentales (les maladies mentales ou problèmes de comportements) ont aussi été notés chez les délinquants juvéniles et les jeunes. Ainsi, « *Shônen A* avait été diagnostiqué de sadisme sexuel et de problèmes de comportements » (Tamai et Tamai, 2002 :24), « le jeune faisait du fétichisme » (Tamai et Tamai, 2002 :59) et « Certaines maladies mentales ou troubles de comportements sont associés à la délinquance juvénile. » (Usui, 2000 :215). Mais aussi, de manière plus générale : « Il semble qu'il y ait de plus en plus de jeunes avec troubles de la personnalité » (Usui, 2000 :97); « Il y a apparition de nouvelles maladies mentales qui n'en sont pas. Ce seraient des anomalies et les gens atteints seraient « des gens étranges mais pas malades ». Ces nouvelles maladies sont plus répandues et moins visibles. » (Miyadai et Kayama, 2001 :20) ; « Le fait que certains enfants soient asociaux ou antisociaux est considéré comme un problème de comportement, voire une maladie mentale. » (Kusanagi, 2005 :153). Il n'y a, encore une fois, pas de distinction entre les délinquants juvéniles et les jeunes.

12) Anomalie exprimée dans l'absence de motivation

L'idée d'absence de motivation des crimes juvéniles a été présente dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*

- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*

En continuation au discours de la normalité et anormalité chez les délinquants juvéniles et les jeunes, l'absence de motivation chez les criminels juvéniles avait été notée par les idéologues comme élément troublant de cette « nouvelle criminalité ». Les jeunes délinquants commettraient des crimes, violents selon les cas, sans réelle motivation et de manière arbitraire : « Une des particularités de la délinquance juvénile moderne est l'absence de réelle motivation. » (Tamai et Tamai, 2002 :19); « Le jeune ne tue pas pour l'argent ni pour de la haine, mais sans raison. C'est un meurtre non motivé. » (Usui, 2000 :16); « Les crimes juvéniles de nos jours sont particuliers car les criminels n'ont pas eu de motivation. » (Miyadai et Kayama, 2001 :40); « Les meurtres des 17 ans en 2000 ont été bouleversants car ils étaient sans motivation. » (Katada, 2003 :1). Cela s'inscrit parmi les particularités des crimes juvéniles du Japon moderne, selon Tamai et Tamai (Tamai et Tamai, 2002 :39) :

Particularités des crimes juvéniles d'aujourd'hui sont :

- Les crimes sont violents et impulsifs, et les victimes sont choisies au hasard, arbitrairement. Il n'y a pas de motivation;
- Les jeunes n'arrivent pas à contrôler leurs émotions;
- Les jeunes sont immatures psychologiquement, quel que soit le niveau d'éducation;
- Les jeunes manifestent des problèmes de communications.

Cette incompréhension des criminels juvéniles se généralise pour tous les jeunes : « motivations incompréhensibles, existences incompréhensibles, les 17 ans » (Usui, 2000). Cette absence de motivation est aussi mise en parallèle avec les maladies mentales : « l'incompréhension des jeunes peut être mise en parallèle avec l'incompréhension de ceux atteints de maladies mentales (Usui, 2000 :95) ; « Les « meurtres non motivés » seraient-ils des cas psychiatriques? » (Katada, 2003 :3). Et, tout dernièrement, « l'absence de

motivation est associée à la perte de contrôle des émotions (« *kireru* »). » (Katada, 2003 :144).

13) *Kireru* (キレル) – perdre contrôle

Le terme « *kireru* » avait été développé dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*

Dont dans les titres de :

- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*

Le terme « *kireru* » est une expression qui avait été créée par les adolescents dans les années 1980, signifiant « s'énervier violemment ». C'est une version raccourcie de l'expression « *kanninbukuro no o ga kireru* » (堪忍袋の緒が切れる) – « le fil de mon sac de patience s'est brisé ». Les jeunes l'utilisaient notamment lorsque quelque chose les énervait ou les fâchait. Le terme s'est vite répandu et a été repris par les médias comme « mot à la mode », s'incluant tranquillement dans le vocabulaire familier quotidien des Japonais tout en restant associé aux jeunes.

Or « *kireru* » a été abusivement utilisé dans le discours de la délinquance juvénile au Japon depuis 1997. Les crimes étant, selon les auteurs, sans motivations, les jeunes

n'auraient commis ces crimes que par impulsion. Cette perte de contrôle serait une des caractéristiques de la criminalité juvénile d'aujourd'hui : « Les particularités des crimes juvéniles d'aujourd'hui sont : (...) Les crimes sont violents et impulsifs, et les victimes sont choisies au hasard; Les jeunes n'arrivent pas à contrôler leurs émotions. » (Tamai et Tamai, 2002 :39); « « *kireru* » ou perte de contrôle inexplicable est une caractéristique des crimes juvéniles d'aujourd'hui. » (Tamai et Tamai, 2002 :91). Le tableau 2.7 montre dans quels cas le criminel juvénile aurait « perdu contrôle ».

Tableau 2.7 : Cas présentés avec mention de perte de contrôle

Auteur	Titre	Nbre total de cas	Cas présentés populaires	L'accusé a perdu contrôle (kireru)
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	non non non non oui oui pour 2 cas sur 6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	non pour tous
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	non oui non oui oui non

Mais ce ne serait pas que les délinquants qui perdent facilement contrôle, mais tous les jeunes : « Les enfants et jeunes d'aujourd'hui perdent plus facilement contrôle, et ce genre de cas semble être de plus en plus nombreux. Ils perçoivent aussi la colère différemment, et ont moins de force d'inhibition que dans le passé. » (Tamai et Tamai, 2002 :35); « Les jeunes perdent peut-être contrôle si facilement car ils ont trop d'estime de soi, dû à la baisse du taux de natalité. » (Katada, 2003 :228); « Les jeunes d'aujourd'hui sont particuliers car ils ne savent pas contrôler leurs émotions, à cause des jeux vidéos et

des mangas. » (Kusanagi, 2005 :104); « même les enfants normaux perdent contrôle. » (Tamai et Tamai, 2002 :205); « Même les enfants qui ont l'air normaux peuvent perdre contrôle s'ils sont poussés à bout. » (Usui, 2000 :133); « De plus en plus d'enfants et jeunes perdent contrôle facilement. » (Katada, 2003 :98). Des expressions symboliques se sont popularisées parallèlement à la diffusion de ce discours, comme « *kireru kodomo* » (Tamai et Tamai, 2002 :iv), « les enfants qui perdent contrôle », « *kireru shônen tachi* » (Usui, 2000 :133; Miyadai et Kayama, 2001 :13), « Les jeunes qui perdent contrôle » ou « *kireyasui shônen tachi* » (Usui, 2000 :163), « les jeunes qui peuvent facilement perdre contrôle ».

Le mécanisme de cette perte de contrôle serait le suivant : l'absence de socialisation pousse l'enfant à être *hikikomori* ou de refuser d'aller à l'école, ce qui entraîne une accumulation de frustration menant éventuellement à une explosion du jeune. (Katada, 2003 :169). Le mal originel serait alors l'absence de socialisation.

14) Kokoro (心) - coeur/kokoro no yami (心の闇) – les ténèbres du coeur/Kokoro no yamai (心の病) – les maladies du cœur

Le concept de « *kokoro* » a été utilisé dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shônen tachi no kokoro no genba*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*

Dont les titres de :

- Mainichi Kyouiku Shuzai han : *Jiken no wake : Kisha ga mita shōnen tachi no kokoro no genba*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*

Le terme « *kokoro* » (cœur) , ainsi que les expressions « *kokoro no yamai* » (les maladies du cœur) ou « *kokoro no yami* » (les ténèbres du cœur) ont été utilisés abondamment dans le discours de la délinquance juvénile au Japon. La définition officielle de « *kokoro* » est la suivante, selon le dictionnaire Daijirin :

- (1) 人間の体の中にあつて、広く精神活動をつかさどるものになると考えられるもの。
 - a. 人間の精神活動を知・情・意に分けた時、知を除いた情・意をつかさどる能力。喜怒哀楽・快不快・美醜・善悪などを判断し、その人の人格を決定すると考えられるもの。
 - b. 気持ち。また、その状態。感情。
 - c. 思慮分別。判断力。
 - d. 相手を思いやる気持ち。また、誠意。
 - e. 本当の気持ち。表面には出さない思い。本心。
 - f. 芸術的な興趣を解する感性。

- (1) Ce qui est à l'intérieur du corps humain, semblant être responsable de nombreuses activités mentales et spirituelles.
 - a. La faculté d'avoir des sentiments et intentions; faculté de différencier les émotions, les oppositions morales, les oppositions esthétiques et les oppositions de préférence, modelant la personnalité de l'individu.
 - b. Les sentiments, les émotions.
 - c. Le jugement.
 - d. Les bonnes intentions, la compassion.
 - e. Les vrais pensées et sentiments, cachés.
 - f. La sensibilité artistique.¹⁸

Bien que ses définitions et les limites de son application soient floues, il est possible de traduire le terme « *kokoro* » par « esprit », avec une nuance d'émotivité.

Les références à « *kokoro* » dans le discours décrivent particulièrement la déformation du « *kokoro* » chez les jeunes, criminels ou non : « Deux causes probables de la criminalité juvénile d'aujourd'hui : le « *kokoro no yami* » ou le « *shakai byōri* » (maladie

¹⁸ Traduction libre de l'auteur.

sociétale) » (Usui, 2000 :5) ; « Afin de mieux comprendre les crimes juvéniles, il faut faire l'analyse des «*kokoro no yami* » ainsi que leur «*kokoro no byôri* ». » (Katada, 2) ; « Le «*kokoro* » des jeunes d'aujourd'hui est anormal et n'est plus comme avant. » (Yanagida, 2005 :34). Le tableau 2.8 liste les cas dans lesquels le criminel aurait eu un problème de «*kokoro* ».

Tableau 2.8 : Cas présentés avec problèmes de «*kokoro* »

Auteur	Titre	Nbre total de cas	Cas présentés populaires	<i>Kokoro no yamai/ kokoro no yami</i> et autres
Masaaki Tamai	<i>Shonen no Kyouaku Hanzai</i> <i>Mondai Kodo wa Naze Okirunoka</i>	11	Meurtre de Kobe (<i>Shonen A</i>) Meurtre de famille de Ooita Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Autres - 6 cas	oui - solitude non oui - distorsion du "kokoro" oui – "kokoro no yami" non oui pour 3 cas sur 6
Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han	<i>Jiken no wake</i>	12	Autres - 12 cas	oui pour 2 cas sur 12
Tamami Katada	<i>17 sai no Kokoro</i>	6	Meurtre de Toyokawa Détournement de bus Meurtre de Okayama Explosion de Shinjuku Meurtre de Yamaguchi Meurtre de famille de Ooita	oui – "kokoro" anormal non non non non oui – "kokoro no yami"

Le «*kokoro* » aurait été mis en danger par les changements sociaux du Japon moderne : « Il y a perte de *Kokoro no uruoi*¹⁹. Cette douceur aurait été perdue dans les changements sociaux modernes au Japon, dans lesquels la qualité des relations sociales s'est détériorée, les valeurs se sont diversifiées et la frontière entre le réel et le virtuel s'est diluée. » (Tamai et Tamai, 2002 :iii); « La « déformation du *kokoro* » provient des changements sociaux récents. Il serait important de revoir les structures encadrant les enfants, notamment celles de la psychiatrie pédiatrique. » (Tamai et Tamai, 2002 :72); « Un des déclencheurs de la perte d'équilibre du *kokoro* est la perte d'un rythme quotidien

¹⁹ Littéralement « l'humidité du cœur », faisant référence à la douceur de l'esprit.

répété et contrôlé. » (Tamai et Tamai, 2002 :83); « L'élément à risque chez les enfants est leur « *kokoro* » qui est soumis à de nombreuses influences négatives, tels l'éducation oppressive, les médias et autres. » (Tamai et Tamai, 2002 :111); « Les jeux et internet limitent la croissance de l'esprit ou « *kokoro* ». » (Yanagida, 2005 :201)

Le « *kokoro* » serait si important car il serait une clé fondamentale à la compréhension des crimes juvéniles : « Ouvrir le cœur (*kokoro*) serait une solution aux problèmes de comportements et perte de contrôle chez les jeunes. » (Tamai et Tamai, 2002 :41) afin de comprendre « les profonds ténèbres dans le *kokoro* des jeunes ». (Usui, 2000 :186)

ENNEMI DU JAPON : LES DANGERS

15) *Ippanka* (一般化)– généralisation du phénomène

La notion de « *ippanka* » est présente dans les écrits :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*

Dans le discours sur la délinquance juvénile post-1997, il avait été répété que les crimes juvéniles étaient de plus en plus fréquents et ce, dans tous les milieux et contextes sociaux. Cette impression est une continuation de l'idée de perte de frontière entre la normalité et l'anormalité. Les comportements déviants (anormaux) seraient beaucoup plus présents (puisque normaux). Ainsi, « les crimes juvéniles sont de plus en plus communs. Cette banalisation des crimes juvéniles définit, en partie, la délinquance juvénile de nos jours. » (Serizawa, 1999 :208); « N'importe qui, n'importe où, n'importe quand. » (Serizawa, 1999 :209). Les crimes ne sont plus un problème localisé, mais généralisé : « Les crimes des adolescents, de plus en plus présents, sont devenus un problème majeur. » (Tamai et Tamai, 2002 :80).

16) *Teinenreika*(低年齢化) – diminution de l'âge des criminels; *Kyôakuka* (凶悪化) – augmentation de la violence des crimes

Les notions de « *teinenreika* » et « *kyôakuka* » sont présentes dans les écrits suivants :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Mafumi Usui : *Naze Shônen wa hanzai ni hashittanoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Shunsuke Serizawa : *Kodomo ga kireru 12 no genba*
- Ken Kitashiba: *Nippon Hanzaikyô Jidai*

La baisse générale de l'âge des criminels juvéniles (le « *teinenreika* ») et l'augmentation en niveau de violence et de la cruauté des crimes commis par ces derniers sont deux aspects qualifiés de « frappants », « nouveaux » et « dangereux » dans la nation japonaise : « La diminution de l'âge et augmentation du nombre et cruauté des crimes : ce sont des aspects incontestables de la criminalité juvénile d'aujourd'hui. » (Tamai et Tamai, 2002 :203); « Les criminels commettant des crimes violents et odieux sont de plus en plus jeunes. » (Yanagida, 2005 :188); « Non seulement des 17 ans ont commis des crimes en 2000 mais aussi un jeune de 15 ans, démontrant que les criminels sont de plus en plus jeunes. » (Katada, 2003 :188). Par ces caractéristiques, les crimes juvéniles des années 2000 se distinguent des crimes juvéniles « d'avant » ou « du passé » : « La cruauté et la violence des crimes commis sont d'ordres différents de ceux du passé. Les crimes juvéniles modernes engendrent beaucoup plus de conséquences tragiques. » (Tamai et Tamai, 2002 :iv); « Ce crime est un des plus horribles de l'histoire du Japon » (Usui, 161); « La délinquance juvénile existait au Japon avant, mais elle n'avait pas la même brutalité qu'aujourd'hui. » (Serizawa, 1999 :16)

17) Perte de l'essence japonaise

L'idée de perte de l'essence japonaise est présente dans les écrits :

- Masaaki Tamai et Yasuyuki Tamai : *Shônen no kyôaku hanzai, mondai kôdô wa naze okirunoka*
- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*
- Mika Kayama et Shinji Miyadai : *Shônen tachi wa naze hito wo korosunoka*
- Tamami Katada : *17 sai no kokoro*
- Kaoru Takamura et Masaaki Noda : *Sakakibara Seito wa jidai no ko ka iijôsha ka*
- Ryu Murakami : *Samishii kuni no satsujin*
- Atsuko Kusanagi : *Kodomo ga kowareru ie*
- Kitashiba Ken : *Nippon Hanzaikyô Jidai*

Elle est aussi présente dans les titres :

- Kunio Yanagida : *Kowareru Nihonjin*

Tous les concepts et arguments présentés ci-haut ont en commun leur conséquence finale : ils annoncent la chute du Japon, soi-disant la perte du « vrai » Japon et des « vrais » Japonais. Les phénomènes étranges entourant la nouvelle criminalité juvénile ne seraient que des symptômes d'un Japon agonisant. Miyadai et Kayama ainsi que Yanagida indiquent que « le Japon est présentement en chute, et si nous ratons cette chance de nous reprendre, il sera perdu à jamais » (Yanagida, 2005 :30) et « la société japonaise est en ruine et se perd petit à petit. » (Miyadai et Kayama, 2001 :66)

Tamai et Tamai, par exemple, explicitent le phénomène (Tamai et Tamai, 2002 :iii) :

Le Japon moderne est un Japon en chute et malade, de manières particulières, exprimées par l'absence ou diminution significative de socialisation, par le flou des réalités réelles et virtuelles et l'hétérogénéité des valeurs. Ces phénomènes sont notamment incarnés par les jeunes. Les

nouveaux crimes juvéniles violents reflètent le Japon malade, et ce, depuis 1997.²⁰

Sinon, Katada explique (Katada, 2003 :232) :

Le Japon est aujourd'hui chaotique, avec une augmentation du taux de criminalité juvénile, les problèmes de maladie sociétale et augmentation du nombre de suicides.²¹

Le Japon moderne, dans sa décadence, aurait perdu « l'esprit riche des enfants » (Tamai et Tamai, 2002 :111), « la psyché japonaise » (Takamura et Noda, 1997 :150), « sa raison d'être et son bonheur » (Murakami, 1997 :119), « ses modèles » (Murakami, 1997 :122) et « le bon sens partagé par tous les Japonais, soutenant la société japonaise » (Kusanagi, 2005 :16). Cela aurait mené à un « vide spirituel présent chez les Japonais, et particulier au Japon comme phénomène » (Takamura et Noda, 1997 :155).

Ces pertes sont les sources des maladies sociétales du Japon, incluant donc la délinquance et criminalité juvénile. Ainsi, « les problèmes de la jeunesse japonaise représentent les problèmes du Japon actuel. Ils sont les symptômes de la maladie sociétale du Japon » (Katada, 2003) et « le *hikikomori* est un des symptômes de la maladie sociétale du Japon actuel, et ne pouvait exister dans le Japon ancien. » (Katada, 2003 :81), les deux idées de criminalité juvénile et *hikikomori* étant considérées comme des maladies sociétales. De manière plus large, « La famille, la société, la culture tout s'écroule. » (Serizawa, 1999 :73) et « *Shônen A* démontre que non seulement la famille est en chute, mais l'humain en tant que tel aussi » (Murakami, 1997 :114).

Tout cela serait causé par l'éducation, comme indiqué par Tamai et Tamai (Tamai et Tamai, 2002 :111).

La pression académique actuelle tue le « *kokoro* » de l'enfant, lui faisant perdre son « esprit riche » soit sa créativité et sa volonté de vivre. Ce

²⁰ Traduction libre de l'auteur.

²¹ Traduction libre de l'auteur.

« *kokoro* » ne peut être développé qu'à travers la collectivité, dans laquelle les enfants apprennent l'importance de la tradition, la volonté d'aimer les gens et l'esprit sensible à la beauté et à la gentillesse d'autrui.²²

Aussi, la réflexion suivante : « j'ai eu l'impression que l'éducation des enfants de nos jours démontrait que quelque chose d'inévitable menaçait notre pays. » (Yanagida, 2005 :13) indique que les enfants sont les indicateurs de la santé d'une société, selon le discours. Soi-disant, la chute du Japon commence par les enfants : « L'esprit d'entraide étant une tradition dans notre pays, les jeunes qui ne le reflètent pas sont les débuts de la fin du Japon » (Tamai et Tamai, 2002 :120); « Il faut mieux contrôler les enfants pour protéger la nation japonaise. » (Kitashiba, 2006 :9). Il semblerait donc, selon cette idéologie, impératif d'encadrer les enfants afin de protéger le « vrai » Japon.

Et puis, la fin s'annonce, c'est la rupture avec le vrai Japon : « Des choses impensables dans un contexte japonais peuvent arriver dans notre pays d'aujourd'hui » (Tamai et Tamai, 2002 :2) et, ainsi, « le Japon moderne n'est pas le vrai Japon (« *waga kuni* ») (Tamai et Tamai, 2002 :119) .

Présentation de la problématique selon les textes analysés et points faibles:

Les démarches analytiques de la délinquance juvénile au Japon, après 1997, présentées dans les livres et articles, manifestent de nombreuses failles tant au niveau de la mise en contexte du problème que des solutions proposées. Les faiblesses discursives sont nombreuses, mais trois d'entre elles sont communes à tous les écrits, ancrées dans le discours en tant que tel. Premièrement, un problème de définition se pose au niveau de l'utilisation des termes « *hanzai* (crime) » et « *hikô* (délinquance) », confusion présente dans tous les textes qui ont été analysés ici. Par la suite, les analyses et les perceptions quasi-exclusivement micro et l'oubli des structures et institutions sociales orientent

²² Traduction libre de l'auteur.

l'analyse des causes dans une direction unique, omettant de grandes dynamiques sociales. Dernièrement, les solutions suggérées se dirigent toutes vers un contrôle rigoureux du jeune, notamment de son corps. Toutes ces pistes d'analyses présentées portent à confusion, par les raccourcis idéologiques qu'ils engendrent et par l'exclusion d'une grande variété d'éléments clés ayant potentiellement joué dans la dynamique de la problématique.

1) *Hanzai* (犯罪) et *hikô* (非行): définition de la criminalité

Le terme délinquance (*hikô*) a été associé au terme de *hanzai*, crime, dramatisant les délits comme étant du même ordre que les crimes violents comme les meurtres. Ainsi, certains parlent de jeunes commettant des « *hikô* », englobant toutes formes de délits et formes de déviances (qu'elles soient illégales ou non), tout en comparant ces jeunes à ceux ayant commis les grands crimes (*Shônen A*, par exemple) (Tamai et Tamai, 2002 :108). « *Hikô* » peut faire référence à tout ce qui n'est pas conventionnel ou normatif (comme se teindre les cheveux de couleurs vives, être désagréable avec les enseignants ou être provocant) (Usui, 2000 :204) ou tout ce qui ne répond pas aux idéaux de l'enfance (Serizawa, 1999 :214). Dans certains cas, « *hikô* » est considéré comme une « maladie », faisant notamment référence aux maladies mentales et troubles de comportements (Usui, 2000 :222). C'est ainsi que l'on se retrouve avec des données erronées : certains, comme Kitashiba, utilisent le nombre d'arrestations (de tout type de suspicions) pour soutenir que la criminalité juvénile est en augmentation sans précision de « *hanzai* » ou « *hikô* » (Kitashiba, 2006 :12).

À cela se rajoute la nouvelle catégorisation des crimes juvéniles. Les crimes et délits juvéniles des années 2000 seraient une « nouvelle forme de criminalité », a priori typique de l'époque actuelle, incomparable à celle du passé. Cette nouvelle catégorisation se détache de la définition classique d'un crime comme étant une infraction aux lois, créant une zone grise d'actions considérées idéologiquement criminelles sans être des infractions. (Serizawa, 1999 :206; Takamura et Noda, 1997 :150).

C'est ainsi que les critères décrivant les délinquants juvéniles (potentiels ou actuels) restent vagues et applicables à tout jeune : ils seraient tranquilles, discrets, trop aimés par les parents, appartenant à la classe moyenne, jouant à des jeux vidéos etc (Tamai et Tamai, 2002 :128; Kusanagi, 2005 :39). Ce portrait, qui s'avèrerait être caricatural puisqu'elle ne serait qu'une généralisation d'un certain groupe, serait applicable à n'importe quel jeune japonais.

2) Absence de causes socioéconomiques et problèmes systémiques; analyse et perspectives exclusivement micro

Les causes présentées de la délinquance juvénile des années 1990 et 2000 relèvent de champ microsociaux et de paradigmes psychologiques. Les structures macro telle les institutions et les dynamiques systémiques sont omises et oubliées. Même la remise en cause de l'éducation n'est pas considérée comme un échec du système, mais plutôt comme une mauvaise approche (voir Tamai et Tamai, 2002 :13), où les problèmes de société « *shakai byôri* », qui apparemment sont des conflits à échelle nationale ou historique sont analysés dans des contextes fermés comme l'école, la famille ou l'individu même (Tamai et Tamai, 2002 :117). Même lorsqu'il y a problème financier (engendré par une crise financière, par exemple), le regard est tourné vers les relations humaines qui y sont impliquées (Tamai et Tamai, 2002 :99).

La responsabilité finale revient à l'individu, soit au suspect lui-même. La société et ses structures ne sont pas responsables (Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han, 2001 :75), et les causes seraient plutôt psychologiques voire humaines avec l'utilisation de « *kokoro* » comme racine du mal (Usui, 2000; Tamai et Tamai, 2002 :41).

3) Les solutions présentées centrées sur un encadrement plus rigoureux du jeune : contrôle du corps

Puisque les « racines du mal » résident dans le « kokoro » ou cœur de l'individu, les solutions proposées ne concernent que l'individu. Ainsi, les propositions convergent toutes vers un contrôle renforcé du corps de l'individu, passant par le contrôle physique, contrôle temporel et contrôle social : « Les solutions seraient de rectifier le comportement par le contrôle du corps. » (Kusanagi, 2005 :162) ; « Il faut maintenir un rythme et une structure quotidienne afin de garder les jeunes dans le « droit chemin » ». (Katada, 2003 :35) ; « La délinquance commence par une perte de structure du quotidien de l'enfant. » (Tamai et Tamai, 2002 :135). Tamai et Tamai proposent une liste d'éléments à surveiller et rectifier (Tamai et Tamai, 2002 :136) en indiquant que « nous devons créer un environnement où les enfants apprendront à se contrôler par l'intégration d'habitudes, disciplines et activités quotidiennes. » (Tamai et Tamai, 2002 :203). La liste est comme suit (Tamai et Tamai, 2002 :136) :

- Contrôle du comportement à la maison : est-il respectueux, rentre-t-il à l'heure, se réveille-t-il à l'heure, a-t-il un langage soutenu, obéit-il aux parents, a-t-il de mauvaises fréquentations qui viennent lui rendre visite, sort-il souvent la nuit, trahit-il les membres de sa famille, fait-il mal aux animaux de compagnie ? et autres ;
- Contrôle du comportement à l'école : est-il en retard, oublie-t-il ses devoirs, est-il mis à l'écart des groupes, conteste-t-il les enseignants, utilise-t-il des expressions qui ne se comprennent que chez les jeunes, se cache-t-il des enseignants, trahit-il ses amis et enseignants, dort-il pendant les cours ? et autres ;
- Contrôle de son apparence : se teint-il les cheveux, porte-t-il des vêtements voyants, essaie-t-il de se différencier des autres enfants ? et autres ;
- Contrôle de sa vie sociale : Pose-t-il des actions qui ne sont pas normatives, commet-il de petites infractions (par exemple du code de la route) ? et autres.²³

Le jeune devient alors la mise en scène, le contexte, la dynamique et le sujet du drame et, conséquemment, de toute la problématique de la délinquance juvénile au Japon.

²³ Traduction libre de l'auteur.

CHAPITRE 3 : La jeunesse au Japon

1- Les jeunes japonais « d'aujourd'hui » : l'essentialisme générationnel

A. Portrait des jeunes des années 2000

La « jeunesse », en tant que cohorte, génération, type d'individu ou même concept, est plutôt délicate à définir étant donné l'absence de limite concrète de cette entité. Malgré que ce soit le cas dans la majorité des sociétés qui ont perdu les rituels de passages, il semble que ce soit encore plus flou dans le cadre du Japon, où souvent le concept de jeunesse et enfance se mélangent sans se distinguer. Le seul élément possible de définition serait l'opposition de cette entité à celle des « adultes ». Mais afin d'encadrer cette recherche, il est malgré tout nécessaire d'imposer un certain cadre d'âge pour, entre autres, établir un portrait factuel et statistique. Cette question de définition de la jeunesse sera étudiée dans la section suivante (2- Les discours sur les jeunes et la jeunesse à travers les générations).

Les jeunes peuvent être étudiés dans un cadre restreint à partir de l'âge de 14 ans, âge qui est par ailleurs tout à fait arbitraire, ou dans un cadre plus large, dès leur naissance. La fin de la jeunesse n'est pas moins arbitraire ou subjective. L'âge légal de majorité est 20 ans au Japon, ce qui peut servir de référence, alors que l'âge de maturité sociale serait aux alentours de 25 ans, soit l'âge d'entrée sur le marché du travail ou l'âge de mariage. La jeunesse peut donc être de 0 à 25 ans, de 0 à 20 ans, de 14 à 25 ans, ou de 14 à 20 ans selon les perspectives. Les statistiques peuvent être examinées selon ces quatre groupes.

En 2008, sur une population totale de 127 692 000 individus, 23 331 000 ont moins de 20 ans et 30 436 000 en ont moins de 25 (Statistics Bureau). Cela équivaut à 18,27% de la population totale qui a moins de 20 ans, et 23,83% qui a moins de 25 ans. Ou, plus

précisément, 4,82% ont entre 15 et 19 ans, 10,38% ont entre 14 et 24 ans (Statistics Bureau).

En 2007, les jeunes garçons de 15 à 19 ans sont sur le marché du travail à 16,5%, pourcentage qui passe à 66,4% pour les jeunes de 20 à 24 ans. Chez les femmes, 17,3% des 15 à 19 ans sont sur le marché de l'emploi, et 68,4% des 20 à 24 ans le sont (Statistics Bureau).

Le niveau d'éducation des jeunes semble avoir grandement augmenté, généralement, lorsque l'on compare le taux de complétions des études collégiales et supérieures des jeunes (15-24 ans) et des individus de la quarantaine et plus en 2000. Les jeunes de 20 à 24 ans ont théoriquement fini leurs études obligatoires (*Gimu kyôiku*) et secondaires (*Kôkô*), en étant en complétion ou ayant complété leurs études universitaires. En 2000, sur les 8 421 000 jeunes de 20 à 24 ans, 488 000 ont seulement le diplôme d'études obligatoires, 3 116 000 ont fini avec le diplôme d'études secondaires (*Kôkô*), 1 579 000 ont le diplôme d'une école technique ou d'études collégiales (équivalent à un DEC, de 2 ans), et 833 000 ont un diplôme universitaire (considérant que 2 200 000 individus sont encore aux études) (Statistics Bureau). Si l'on regarde les 25 à 29 ans, qui peuvent avoir tous fini les études universitaires, sur 9 790 000 individus, 2 249 000 ont un diplôme d'études collégiales et 2 222 000 ont un diplôme universitaire.

Or les 55 à 59 ans, d'une population de 8 734 000, compte 2 729 000 individus avec le diplôme d'études obligatoires, 4 218 000 avec le diplôme d'études secondaires, 467 000 avec un diplôme d'études collégiales ou techniques, et 940 000 avec un diplôme universitaire (Statistics Bureau). Les diplômés universitaires sont deux fois plus nombreux en 2000 qu'en 1970. Le pourcentage d'individus n'ayant jamais été à l'école est de 9% parmi la population de 55 à 59 ans, et de 3,4% parmi la population des 20 à 24 ans. Les jeunes ont donc, de façon générale, un niveau d'éducation plus élevé que celui des générations précédentes.

Tous ces chiffres ne sont qu'un portrait statistique et partiel des jeunes japonais des années 2000, et n'ont eu aucun impact quant à l'imaginaire populaire. La jeunesse

« d'aujourd'hui » a été principalement définie, marquée et marginalisée par les discours et représentations, plutôt que par la réalité factuelle.

B. Le « *Shônen* » de « 17 ans »

Les termes « *Shônen* » et « 17 ans » ont été librement utilisés comme notions clés définissant les délinquants juvéniles depuis 1997 et 2000, en devenant le symbole. Ces termes sont, par leurs définitions et leur utilisation, à la fois restrictifs et vastes, visant un groupe particulier (ici les criminels juvéniles en 1997 et 2000) tout en étant généralisables (à toute la cohorte de jeunes depuis 1997) comme il a été expliqué dans le chapitre précédent. L'utilisation de ces deux termes, ensemble ou de manière interchangeable, a été le pilier des représentations des délinquants juvéniles et de la jeunesse japonaise. Ces termes sont les lieux de luttes de classements, des divisions, des frontières et des limites, dessinant la ligne entre les individus « normaux » (et sécuritaires) et les individus « anormaux » et dangereux, soit entre la normalité et l'anormalité. Cette réalité de la jeunesse japonaise a été créée par luttes de représentations, comme définies par Bourdieu (Bourdieu, 1991 :142). Le pouvoir symbolique de ces termes a notamment été renforcé par des formulations imagées puissantes tels « les 17 ans fous (狂った17歳) » et toutes autres associations présentées précédemment. Il est important de noter que le choix et l'utilisation de « 17 ans » sont tout à fait arbitraires, puisque ce n'est pas fondé et que des choses similaires avaient été dites pour un autre âge dans le passé (Ayukawa, 2001 :155). Un petit détail doit cependant être noté concernant la définition et l'application du terme « *shônen* ». Malgré que « *shônen* », au sens littéraire, signifie jeune homme, le terme « *shônen* » utilisé dans le discours inclut aussi les jeunes filles de la même tranche d'âge. Elles sont certes moins visibles dans le discours, mais le terme masculin sous-entend néanmoins leur présence.

La division créée ici est celle entre les jeunes (enfants) et les adultes, les criminels et les non-criminels, ceux qui sont *un* risque (contrevenants potentiels) et ceux qui sont *à* risque (victimes potentielles). Plus globalement, c'est la division entre la norme (adulte, non

criminel, respectant les lois) ou la normalité et le hors-norme, le marginal (jeune, criminel, délinquant) ou l'anormalité. Elle exprime la réalité de l'existence d'une norme et, par opposition, d'une anomalie, et que ces deux entités sont mutuellement exclusives et exhaustives, délimitées par une frontière. Parallèlement, il y a une catégorisation des « jeunes » et des « adultes », comme si elle était naturelle et logique (ce qui ne l'est pas par les critères aléatoires de classification). Cette division entre adultes et enfants sera examinée plus loin dans l'analyse de la romantisation de l'enfance. La réflexion de Bourdieu des limites d'une représentation s'applique par cette exclusion des jeunes, catégorisés parmi la marginalité. À travers ce principe de division, une vision du monde social (du mal et du bien, et de l'identité des groupes concernés) est imposée en faisant consensus (Bourdieu, 1991 :137), en ayant l'air « naturel ». Comme il indique (Bourdieu, 1991 :138):

La « réalité », en ce cas, est sociale de part en part et les plus « naturelles » des classifications s'appuient sur des traits qui n'ont rien de naturel et qui sont pour une bonne part le produit d'une imposition arbitraire, c'est-à-dire d'un état antérieur du rapport de forces dans le champ de luttes pour la délimitation légitime.

C'est le cas ici avec les jeunes, assujettis à un jeu de pouvoir symbolique, en étant décrits par des traits « objectifs » qui ne sont pas moins que des signes, symboles et stigmates. L'action symbolique de délimitation se fonde alors sur ces critères « objectifs » (Bourdieu, 1991 :144).

Ce jeu de pouvoir symbolique dans la délimitation et définition de la norme a mené, dans ce contexte, à la démonisation de la jeunesse japonaise. Les jeunes japonais ne sont pas seulement marginalisés mais aussi traités comme des « monstres » (Serizawa, 2006 :81 ; Hamai et Serizawa, 2006 :103), suscitant une peur du dangereux, de l'invisible et de l'inconnu de la part des adultes. Or ce « monstre » ne se manifeste que rarement. Les crimes commis, les réels délits et les mauvais enfants sont, statistiquement, minimes. Conséquemment, la symbolique se joue dans le potentiel et non l'action commise des jeunes, inspirés par les cas de criminels juvéniles, faisant d'eux des « monstres invisibles ». Malgré l'absence de faits, ils restent dangereux par ce qu'ils pourraient cacher en eux. Cette

mesure préventive est l'idée même du « *guhan shônen* » dans le *Shônenhôte*, donc approuvée légalement et idéologiquement.

L'invisibilité de la monstruosité a enlevé toutes limites quant aux possibilités, diversités et variables de la définition du danger. Ainsi, au lieu de limiter le groupe potentiellement dangereux, par exemple, aux jeunes ayant des comportements inadéquats, le groupe est élargi au point d'inclure toutes les possibilités existantes de jeunes.

C. Les jeunes japonais « d'aujourd'hui » : le discours

Les jeunes d'aujourd'hui sont donc des « monstres invisibles », dont certains ont manifesté leur monstruosité par les crimes commis. L'invisibilité, de la grande majorité de ce groupe social, se démontre par la normalité des jeunes. Ils seraient de bons enfants, de bons élèves, majoritairement pas délinquants, qui se soumettent aux conventions et normes sociales, vivant dans des familles plutôt fonctionnelles et dans un milieu aisé de classe moyenne. Cette généralisation simpliste et vaste ignore l'hétérogénéité socioculturelle chez les jeunes, qui modifierait alors la définition d'un « bon élève », d'une « bonne famille » et d'une « classe moyenne », comme il a été explicité dans le chapitre 2. Les détails subtils sont effacés sous l'uniformité de la normalité. Parallèlement, cela omet une panoplie de cas exceptionnels qui n'appartiendraient pas aux jeunes « normaux » ni aux criminels : les jeunes malades, les jeunes ayant des troubles de comportements, les jeunes ayant cessé d'étudier et tout jeune ne pouvant appartenir à cette vaste catégorie des jeunes « normaux ».

Tout en généralisant l'aspect normal et conventionnel des jeunes, le discours les décrit en même temps comme étant anormaux et dangereux, voire « malades ». La liste des anomalies qu'ils manifestent est longue, commençant tout d'abord par l'absence d'identité des jeunes en tant que groupe social et cohorte, parallèlement à l'absence d'identité de chaque jeune. Ce « vide » intérieur explique les émotions non-humaines qu'ils montrent, lorsqu'ils en ont, puisqu'ils n'ont généralement aucune énergie et émotions. Les jeunes sont brisés, vivant dans une bulle. Ils ne savent pas communiquer, ils ne peuvent socialiser

proprement et ne peuvent différencier la réalité et la fiction ou le sujet et l'objet. Le « *hikikomori* » est un symptôme de leur « maladie », lorsqu'un jeune coupe tout contact avec le monde à l'extérieur de sa chambre. Cette absence de socialisation et communication est la source d'une jeunesse divisée par le refus de collectivité en elle. Les jeunes ne veulent coopérer, ne veulent créer des communautés et n'ont pas de sens de justice. Et, au fond de toutes ces « maladies », se cache une violence cruelle et immature qu'ils portent tous secrètement et qui, soudain, peut ressortir explosivement (« *kireru* »). Seuls certains sont réellement malades mentalement, mais sinon, ce portrait de monstruosité devrait s'appliquer à toute la jeunesse japonaise depuis 1997. La délinquance et la criminalité juvénile ne sont que des rares exemples de leur violence manifestée. C'est pour cela que les meurtres ne sont pas motivés, car il n'y en a aucun besoin.

Ce portrait, cette fois de leur sombre secret, est tout aussi généralisateur et, pour le moins qu'on puisse dire, fictif que celui de leur aspect normatif. Fondé sur des stéréotypes de la jeunesse (les jeux vidéos et internet qui rendent les jeunes plus violents et isolés, par exemple, alors que les adultes en consomment nettement plus) et sur des rumeurs urbaines de jeunes corrompus par une modernité et urbanité sans âme, il projette une caricature, comme l'image de la jeune écolière en uniforme meurtrière, en tant que « la vérité » de la jeunesse japonaise. Et encore, s'il ne s'agissait que des critiques de la jeunesse, considérés d'anomalies, le dossier aurait pu être conclu comme confrontation et incompréhension générationnelle entre les jeunes et les adultes. Or ce discours sur la jeunesse d'aujourd'hui est symboliquement lourd, malgré le vide de son contenu, car il permet un paradoxe de l'anormalité normalisée.

Ce discours est un mythe qui persiste car il démontre la fragilité de la normalité sociale. La juxtaposition des mots « enfants normaux » et « perdre contrôle » a immédiatement donné un ton de danger imminent et quotidien à un événement rarissime et d'une violence plutôt spectaculaire comme le dossier de *Shônen A* (Hamai et Serizawa, 2006 :102). La normalité sociale, métaphorisée par les enfants « *iiko* » aux comportements obéissants, studieux, tranquilles et pacifiques est ébranlée puisqu'elle permet la présence en elle-même de violences extrêmes, cruauté, impulsivité et de comportements asociaux et

dangereux. La frontière idéologique séparant les bons enfants des mauvais enfants, la justice du mal, les normes de la marginalité, les bonnes conduites des actions dérangeantes et l'esprit sain de la folie venait de s'étouffer pour disparaître lentement. La présence des délinquants juvéniles et le développement de leur représentation signifiaient beaucoup plus que la réalité dont ils prenaient part. Ils n'étaient plus les représentations d'eux-mêmes mais les représentations d'une nature humaine qui se perdait. Or, malgré que tout ceci n'est qu'idéologique et le résultat d'un énorme dérapage analytique dans le discours sur la jeunesse, l'idée était lancée et avait pris une place inévitable dans les médias et chez de nombreux idéologues ou « entrepreneurs moraux» (Ambaras, 2006 :4) .

Suite à cet ébranlement de la structure idéologique fondamentale de la normalité, la société aurait abandonné les jeunes comme étant trop dangereux à gérer (Hamai et Serizawa, 2006 :106):

Cette tendance (à considérer les jeunes comme des individus dangereux) ne pouvait plus être renversée. Les crimes juvéniles sont les vedettes des médias, et les jeunes étaient devenus incompréhensibles sous les messages du type « jeunes criminels plus cruels que jamais » « les jeunes sont socialement dysfonctionnels » ou « les jeunes perdent contrôle ». Dorénavant, la société avait abandonné toute intention de vouloir aider et comprendre les jeunes.

Les jeunes étaient laissés à eux-mêmes, abandonnés par la société qui avait été paternaliste dans son approche envers les délinquants juvéniles (Foote, 1992 :323). Le rejet des jeunes se manifeste notamment dans la qualification des jeunes comme n'étant plus japonais car ils auraient perdu leur âme japonaise. La société japonaise a nourri, depuis la Deuxième Guerre mondiale, un questionnement de « qui sommes-nous Japonais ? » fondé sur un exceptionnalisme japonais (Kelly, 1993 :193). Cet essentialisme, associé à une multitude de traits personnels et socioculturels, a dressé un portrait du « vrai japonais », membre de la société japonaise soi-disant homogène. L'essentialisme japonais est une construction historique idéologique, et a su modeler les institutions ainsi que le quotidien des citoyens, centré sur la standardisation des routines, des comportements, des buts, des idéaux et des cycles de vie (Kelly, 1993 :192) malgré l'hétérogénéité et la diversité présentes parmi la population.

Les jeunes n'en font désormais plus parti, étant placés parmi les groupes marginaux, et sont alors considérés comme étant tout simplement incompréhensibles. Mais malgré qu'ils soient incompréhensibles et mis à l'écart, ils ne sont toutefois pas éclipsés. Des mesures ont été proposées afin de « les remettre sur le droit chemin » et de corriger les comportements atypiques et déviants, afin de faire des jeunes, même invisiblement malades, des adultes raisonnables. Les mesures proposées, qui seront développées dans le chapitre 4, soulèvent un aspect central de la problématisation de la jeunesse japonaise, soit le contrôle du corps. Les jeunes seraient atypiques, déviants et monstrueux car ils auraient un mauvais contrôle de leur corps ou auraient tout simplement perdu ce contrôle. « Le contrôle du corps » énoncé ici est celui présenté par Foucault comme outil d'inculcation physique de pratiques, de disciplines et de rapports de pouvoir, ainsi que d'états d'âmes et de compréhension de structures. Non seulement les comportements des jeunes sont dysfonctionnels, mais le corps même des jeunes est socialement dysfonctionnel tout en étant immature (biologiquement et idéologiquement). Or selon l'évolution argumentative sur la monstruosité des jeunes, cela signifierait que la monstruosité ne serait pas qu'une « maladie » de l'esprit mais une inculcation physique nécessitant un contrôle strict afin de ne pas réveiller « le monstre ».

Ce discours sur la jeunesse japonaise actuelle est diffusé en la présentant dans un cadre spatiotemporel défini et unique, soi-disant qu'elle ne suit aucune continuité avec les générations précédentes de jeunes. Un survol des discours et réalité de la jeunesse japonaise depuis les années 1950 montre toutefois une évolution linéaire, menant au discours actuel.

2- Les discours sur les jeunes et la jeunesse à travers les générations : de 1950 aux années 2000

Un élément clé qui a grandement bouleversé la définition et la réalité de la jeunesse japonaise est l'établissement d'un système scolaire obligatoire jusqu'à la fin du niveau

secondaire et démocratique pendant l'occupation américaine dans les années 1950 (Kawai, 1960 :183).

Le système d'éducation en avant-guerre, établi par le gouvernement de Meiji, avait été créé pour assumer le but ultime du régime de transformer le Japon en un État-nation moderne. Ce système nouvellement établi avait déjà pu répandre rapidement une éducation populaire, obligatoire pour les six années du primaire (garçons et filles) (Kawai, 1960 :184), dont le rôle n'était pas de développer la personnalité de chacun, mais de produire « des servants efficaces pour l'État et la société » (Kawai, 1960 : 185).

Avec la réforme de l'occupation américaine, le système obligatoire a tout d'abord été allongé jusqu'à la fin des études secondaires, soit neuf ans d'études. La réforme consistait aussi en l'élimination des éléments de nature nationaliste, tels les cours d'éthique, et la création d'un curriculum d'enseignement de sciences sociales afin que l'enfant devienne un bon citoyen.

Embree, Beardsley et Stoetzel, ayant étudié le Japon de l'avant et après-guerre, ont tous indiqué que l'éducation obligatoire, déjà avant la guerre mais notamment après la guerre, a grandement changé les mœurs et cycles de vie des jeunes japonais. Embree, qui a fait une étude sur un village du nom de Suye Mura dans les années 1930, explique que les mœurs amoureuses et sexuelles des jeunes villageois étaient en plein virage. Tout d'abord, les jeux clandestins de nuit (où les jeunes garçons se faufilaient dans les chambres des filles discrètement) n'étaient plus possibles puisque les maisons étaient dorénavant éclairées (Embree, 1939 :194). Les sentiments amoureux alors se développaient discrètement, par des jeux de séductions innocents comme l'écriture de lettres d'amour. Parallèlement à ces circonstances, les jeunes filles étaient considérées comme ayant de meilleures valeurs morales (Embree, 1939 :194) à cause de l'éducation obligatoire. Les amours et la sexualité des jeunes passaient alors inaperçus, et effacés par le mariage imposé par les parents (Embree, 1939 :195).

Cette nouvelle jeunesse, déjà visible même dans les régions villageoises et qui se définira d'autant plus dans les années 1950, est le fondement de la jeunesse japonaise d'aujourd'hui. La jeunesse encadrée par la famille, naturellement, mais aussi par le système d'éducation et ayant pour trait principal l'immatunité humaine et sociale.

En 1950, les jeunes constituaient 20% de la population japonaise, dont 65% vivaient en campagne et 35% en ville (Stoetzel, 1953 :69). 33% des jeunes allaient au-delà des études obligatoires, somme de 42% des garçons et 21% des filles. Un jeune sur vingt allait à l'université (Stoetzel, 1953 :21). Au niveau des emplois, 76% des 20 à 39 ans travaillaient, ce qui équivaut à 95% des hommes des 57% des femmes (Stoetzel, 1953 :57).

Stoetzel a élaboré sur la définition, rôles et fonctions des jeunes dans le Japon des années 1950, donc en après-guerre, principalement en milieu urbain où l'on aperçoit des éléments et traits retrouvés chez les jeunes en 2009.

Déjà en 1953, on critiquait les jeunes de retarder l'âge du mariage, et donc de retarder l'âge d'entrée dans le monde des adultes (Stoetzel, 1953:68), comme il est courant d'entendre en 2009. Le mariage au Japon est synonyme de responsabilités familiales entières, et non émancipation personnelle comme en Occident. Les jeunes hommes ont donc peur de ce poids et, en même temps, n'en ont pas les moyens à cause de la situation financière précaire dans laquelle ils vivent (Stoetzel, 1953:68).

Cette situation précaire peut durer jusqu'à ce que le jeune ait 30 ans, selon sa mobilité hiérarchique au sein de l'organisation. Les jeunes hommes restent longtemps dépendants de leur famille, ce qui retarde d'autant plus les mariages et enfants (Stoetzel, 1953:74).

Il faut d'ailleurs mentionner que les femmes, même sur le marché du travail, restent dépendantes de leur famille et de leur mari puisqu'elles n'ont droit à aucune mobilité (Stoetzel, 1953:74). Ainsi, socialement, les femmes n'étaient pas totalement adultes puisqu'elles n'avaient aucun pouvoir financier.

Cette dépendance, et donc le retard du mariage et du passage à l'âge adulte, est aussi expliquée par une immaturité généralisée chez les jeunes selon Stoetzel (Stoetzel, 1953:200). Il définit que le trait fondamental des jeunes japonais, dans les années 1950, est l'immaturité, causée par soit une croissance personnelle non-terminée ou par le fait que leur statut ne leur permet pas de se comporter en adulte (Stoetzel, 1953:200). En effet, les jeunes ont un statut juvénile avec peu de responsabilités, des obligations atténuées, décoré de romantisme et d'idéalisme, beaucoup moins concernés par l'utilité que leurs aînés. Cette immaturité psychologique et sociale est un élément qui démontre, selon Stoetzel, la démarcation essentielle entre l'adulte et le jeune: la personnalité des jeunes n'est pas celle des adultes (Stoetzel, 1953:200). Cette opposition entre adulte et jeunes crée un sentiment de regret chez les adultes, se sentant laissés par ces 'nouveaux' jeunes qui ne veulent plus suivre les traces de leurs parents. Il semble que les jeunes partagent ce sentiment d'incompréhension entre les générations (Stoetzel, 1953 :164), et ressentent un détachement face aux générations précédentes.

D'autres problèmes ont aussi été soulevés parallèlement, comme la délinquance juvénile. Les politiciens ont notamment adressé ce problème comme étant en lien, voire une conséquence, de nouvelles tensions familiales, ces dernières étant le fruit des changements des structures sociales et familiales au Japon de l'après-guerre (Stoetzel, 1953 :163). Dans les mêmes lignes de pensée, l'immoralité des jeunes est aussi dénoncée par les adultes, notamment concernant la notion de *giri*, ou le code de conduite japonais (Stoetzel, 1953 :191).

Les conflits et oppositions entre les générations seraient, selon l'auteur, le résultat d'une fausse interprétation de la démocratie (Stoetzel, 1953 :164) autant de la part des jeunes que des adultes. Or lorsque l'on observe en prenant un peu de recul, les jeunes perçoivent malgré tout la famille comme un élément important et fondamental de leur vie, en première priorité (Stoetzel, 1953 :165), tout en respectant les traditions et la notion d'obéissance envers les parents (Stoetzel, 1953 :169).

En fin de compte, les jeunes n'étaient pas si progressistes ni contestataires que le proclamaient les adultes.

Malgré la société en mouvement, les jeunes gardent un grand respect pour toutes formes d'autorité civile, acceptant les inégalités et la servitude. Ce qui n'exclut pas les nouvelles idées, qui sont en principe bien reçues, mais pas toujours appliquées (Stoetzel, 1953 :199). Cette obéissance peut être expliquée par l'apprentissage paisible d'une discipline stricte, sans révolte face à une société exigeante, qui est le résultat d'un mélange de sentiments de dépendance et de sécurité (Stoetzel, 1953 : 77). Cette discipline venant de l'éducation, cet apprentissage en est la caractéristique la plus originale. L'esprit de dépendance et hiérarchie, lui, est inculqué dans la famille. Dans les milieux ruraux, les rôles et les comportements sont standardisés par les traditions, et les choix de vie sont impossibles (Beardsley, 1959 :311). Les parents et la famille font les choix, surtout lorsqu'il est question de mariage.

Deux éléments qui marquent les années 1950, et qui vont disparaître par la suite, sont les associations de jeunes hommes, et le poids de la guerre et de la défaite.

À l'époque Kamakura avait commencé la tradition des associations de jeunes hommes, sous le nom de *seinen dan* ou *seinen gakkô*, réunissant les jeunes garçons jusqu'au mariage. Depuis 1900, ces associations ont été utilisées pour renforcer l'esprit national (Stoetzel, 1953 :75). Les jeunes hommes, à partir de 13 ans ou 15 ans (dépendamment des régions), y faisaient des cultes *shintô*, ou servaient de renfort en cas de calamités. Les associations étaient des institutions d'encadrement et d'intégration de la jeunesse, enracinée dans la culture nationale et nationaliste. Ces groupes disparaîtront rapidement après les années 1950.

Les années 1950 ont été marquées profondément par la plaie de la défaite du Japon, ce qui a grandement bouleversé les jeunes. L'absence du père, soit parti durant la guerre ou décédé, a été un poids lourd pour la société japonaise, notamment chez les jeunes en début vingtaine (Stoetzel, 1953 :81). Sans le soutien paternel, les jeunes (hommes tout particulièrement) ont eu plus de difficultés à trouver de l'emploi. Parallèlement, un sentiment douloureux d'inquiétude, de mécontentement et de démoralisation terrassait les

jeunes, ayant perdu confiance dans la notion de famille malgré les bonnes intentions d'obéissances (Stoetzel, 1953 :81).

L'amertume de la guerre et la démoralisation des jeunes s'éteignent dans les années 1960, laissant place à une génération complètement encadrée académiquement, professionnellement et personnellement, et ce, dès leur plus jeune âge.

En 1962, les jeunes de 17 à 28 ans consistent 30,4% de la population de Tokyo. La guerre n'étant pas si lointaine derrière eux, seulement 73,3% d'entre eux ont les deux parents en vie, créant déjà un déséquilibre (Duchac, 1968:92). Les jeunes ayant le soutien des deux parents ont plus de chances d'accès à des études supérieures, ce qui engendre une distinction socioéconomique dans la population selon la situation familiale (Duchac, 1968:93).

L'accès aux études supérieures et tout particulièrement aux bonnes écoles est un facteur crucial du développement de l'individu. L'éducation devient une préparation à un emploi stable de bonne qualité, déterminant le destin de l'individu (Duchac, 1968:155). Il est important de noter que l'évaluation d'une bonne éducation n'est pas nécessairement basée sur la qualité de l'établissement, mais de sa réputation auprès des grandes entreprises (Duchac, 1968:156). C'est le début du système des courses aux grandes écoles et du *jyukén*, la guerre des examens d'entrée.

Duchac, dans son étude sur les jeunes japonais urbains, présente ainsi plusieurs éléments qui vont définir et influencer la jeunesse japonaise des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Le *jyukén*, les visions de communauté optimistes dans un Japon riche, les visions personnelles pessimistes ou neutres par l'absence de choix de vie et la dépendance économique sont des éléments clés de la jeunesse japonaise.

Le recrutement des jeunes finissants par les entreprises est basé sur la réputation de l'université, l'entrée dans une université réputée dépendant de la réputation (dite qualité) du secondaire (ou *kôkô*). Ainsi, l'entrée dans un établissement varie selon la réputation de l'établissement précédent (Duchac, 1968:157). Les jeunes portent dès la maternelle la pression d'assurer leur avenir. Les conditions de réussites du *Jyukén*, ou de l'examen

d'entrée, sont les suivantes: l'investissement complet de la famille entière sur l'enfant en examen et sur la préparation de ce dernier, le rôle de la mère comme gérante du dossier académique, conséquemment de l'avenir, de l'enfant et la précocité. Plus l'on commence la « guerre » en bas âge, plus grandes sont les chances de réussites à l'avenir. Pour chaque examen, donc pour chaque étape, la famille et l'enfant s'y prennent deux ans en avance (Duchac, 1968:157).

Les résultats sont plutôt simples. Les jeunes sont très occupés, ayant peu de temps de loisir puisque toute détente serait coupable (Duchac, 1968:159). La famille est un enfer perpétuel, avec un climat psychologique atypique. Un taux élevé de désordres psychologiques liés à la préparation des examens scolaires avaient déjà été noté (Duchac, 1968:158).

Le fondement du système de recrutement est axé sur les entreprises et non sur les futurs employés. Ce ne sont pas les jeunes qui choisissent leur futur emploi, mais les entreprises qui les choisissent. Encore, si le jeune a des offres d'entreprises différentes, l'université ou les parents font le choix. Ainsi, commence la vie professionnelle, mais non encore adulte, des jeunes japonais.

Une fois engagé, l'employé passe plusieurs années encore dépendant de ses parents, puisque le salaire touche un plafond pour les 19-24 ans (Duchac, 1968 :173), ce salaire étant trop bas pour que le jeune puisse s'établir seul. Cette dépendance économique des jeunes est encore présente en 2000, toutefois critiquée comme étant la preuve de la paresse et manque de courage des jeunes, alors que les causes sont encore économiques. Il a aussi été dit que c'était typique de la génération des jeunes des années 2000, ce qui n'est pas nécessairement le cas.

Non seulement le jeune ne choisit pas son emploi de plein gré, mais il n'a aussi presque aucune chance de le quitter. L'économie japonaise des années 1960 (et les quelques décennies suivantes) est caractérisée par la non-mobilité horizontale une fois installé dans une entreprise (Duchac, 1968 :160). La notion de fidélité étant cruciale,

l'employé a l'obligation de se vouer à l'entreprise et de ne jamais la quitter. Les seules ambitions possibles, dans une telle situation, sont celles de s'enrichir et monter les échelons dans l'entreprise (Duchac, 1968 :185). Les jeunes sont conséquemment ni déçus ni satisfaits : les conditions d'accès aux emplois brise la volonté d'un jeune d'exercer le métier de son choix, donc sans accomplissement de vocation, mais il peut malgré tout se contenter de s'enrichir matériellement avec une certaine sécurité pour son avenir.

Vraisemblablement, la société japonaise des années 1960 n'est pas des plus inspirantes. Les jeunes japonais étaient-ils pessimistes? Selon Duchac, ils estiment pouvoir atteindre un niveau de vie légèrement supérieur à celui de leurs parents, sachant que ce ne sera pas un changement dramatique (Duchac, 1968 :238). On peut donc noter une sensible augmentation des espoirs pour l'avenir, notamment en comparaison à l'étude de Stoetzel. Or il faut aussi noter que cet optimisme discret est de nature collective et non personnelle. Les jeunes ne ressentent pas d'optimisme quant aux projets personnels (Duchac, 1968 :238). Les jeunes abandonnent les ambitions personnelles et développent des projets purement matériels ou de poursuite du métier actuel. Ceux qui ont une aspiration concrète se font plutôt rares (Duchac, 1968 :240).

L'optimisme ne plane peut-être pas au dessus de toutes les têtes dans les années 1960, mais une chose était certaine : la peur de la guerre des années 1950 a disparu chez les jeunes. Elle a été par contre remplacée par la peur de perte de pouvoir financier (Duchac, 1968 :243).

Autant dans les années 1960 que dans les décennies qui suivent, certaines structures piliers de la société japonaise ont changé dans le silence, tout en gardant la même forme et le même cadre de pensée. La famille est un élément fondamental qui a subi des transformations lentes mais significatives.

En 1960 et 1970, les structures familiales persistent encore (Duchac, 1968 :211), mais sans l'autorité incontestable qui existait auparavant. L'industrialisation et l'urbanisation ont modifié les familles larges, multigénérationnelles en familles nucléaires.

Même dans le cercle nucléaire, les membres passent beaucoup moins de temps ensemble que les générations précédentes, sans toutefois sombrer dans des conflits. La solidarité familiale semblait être encore forte (Duchac, 1968 :215).

La perte de la génération des grands-parents dans la maisonnée a été suivie d'un début de chute de natalité, chose qui a été notée de manière significative dans les années fin 1970 et 1980. L'idéologie face aux enfants a subi un changement majeur, en réponse aux nouvelles structures académiques : on misait plus sur la « qualité » des enfants que la « quantité » de ces derniers. Les couples décident alors de donner le maximum à un ou deux enfants, afin de lui assurer une garantie de vie et de futur (Long, 1987 :52). À titre d'exemple, le nombre d'enfants par couple était de 5,24 en 1920, 4,11 en 1940, 2,03 en 1957 et 1,79 en 1978 (Long, 1987 :52). Et ce taux continue en ce jour de chuter.

Le système scolaire a partiellement modifié les structures familiales, mais il a aussi modifié la structure de cycle de vie des jeunes japonais. Alors qu'en 1940, un jeune terminait l'école à 14,5 ans, il en a 18,5 en 1979 (Long, 1987 :53), celui n'incluant pas la possibilité d'études universitaires. L'âge d'entrée dans le monde des adultes est d'autant plus retardé que dans les années 1950, alors que ça commençait déjà à être noté.

Non seulement ils retardent leur entrée dans le monde adulte, et sont donc des individus irresponsables, mais les jeunes dans les années 1980 et 1990 sont considérés comme des individus incompréhensibles.

Un septième de la population au Japon est un jeune, à partir du secondaire jusqu'à la fin vingtaine (Kumagai, 1996 :73). La cohorte des jeunes diminue en nombre de génération en génération depuis les années 1950, mais sans toutefois manquer de présence dans la société japonaise. Les jeunes des années 1980 et 1990 ont été appelés les *Shinjinrui*, « la nouvelle race humaine ». Ceux qui les ont nommés ainsi les décrivent comme des enfants gâtés, élevés dans une société riche, sans expérience de pauvreté, émotifs et capricieux, froid envers les sujets qui ne les intéressent pas et qui entretiennent des liens très intenses et

étroits avec les camarades ou amis, plutôt que leur famille (Kumagai, 1996 :73). Ils se définissent aussi par leur manque de loyauté envers la société et le manque de volonté de devenir adultes. Kumagai explique que, selon le discours sur les jeunes, ils sont victimes de la nouvelle société japonaise qui leur permet une vie ludique de consommation, matérialiste et sans matière spirituelle ou intellectuelle à développer. Ils omettent conséquemment les valeurs et modes de vies traditionnelles. Tous ces changements font d’eux des êtres encore méconnus au Japon, « les nouveaux humains »²⁴ (Kumagai, 1996 :74).

Encore une fois, la critique porte sur leur refus d’assumer proprement le rôle d’adulte. Ces jeunes sont tellement imbus d’eux-mêmes qu’ils en sont malades, selon le discours. C’est ainsi que les jeunes ont été associés à la théorie du syndrome de Peter Pan (Kumagai, 1996 :74), ou le syndrome du refus de quitter l’enfance (MedTerm). Ce syndrome n’est d’ailleurs pas reconnu officiellement comme une maladie mentale par les institutions telle l’Association américaine de psychiatrie (MedTerm). Être jeune en 1980, donc, pouvait être équivalent à être malade ou anormal. Les jeunes tentent en vain de rester enfant en n’ayant que des emplois à temps partiels ou instables ou en ne faisant rien. C’est le début des *freeters*, ces jeunes (et moins jeunes) qui vivent avec des emplois instables et temporaires.

Parmi les nouvelles définitions de la jeunesse, le *manga* devient un élément essentiel, le média clé des jeunes au Japon. Le manga est plus populaire que la télévision, représentant de manière plus adéquate la réalité et le quotidien des jeunes des années 1980 et 1990 que les autres médias (Kumagai, 1996 :75). Les jeux vidéo et l’internet s’aligneront par la suite avec le manga, marquant ainsi le début de la culture des nouveaux médias. Ces nouveaux médias, même si utilisés par toutes les tranches d’âges, seront souvent, voire toujours, associés aux jeunes et aux problèmes les concernant.

²⁴Il est pertinent de noter que ces « nouveaux humains » des années 1980 sont les actuels adultes des années 2000, appliquant aux jeunes le même type de discours qu’on leur avait appliqué auparavant. Mais cette réalité leur semble invisible.

Le système de *Jyukén* persiste toujours dans les années 1980 et 1990. La majorité croit même en la nécessité d'un tel système (Kumagai, 1996 :76), et s'y donne entièrement. Les conséquences ne sont pas tant différentes de la génération précédente. Les jeunes ont très peu de temps libre, et ils ne peuvent s'adonner à des activités ludiques ou même de développement personnel et spirituel (Kumagai, 1996 :75). Ils n'ont pas la chance d'enrichir leur personnalité et originalité. L'absence d'ambition personnelle face aux études et au travail est similaire à celui des jeunes des années 1960. Les jeunes n'aiment pas particulièrement l'école, avec le sentiment que les enseignants espèrent juste que l'élève soit calme, sans pour autant s'inquiéter qu'il ait compris la matière ou non (Kumagai, 1996 :78). Ils sont aussi blasés à l'idée que l'université ne sera pas un lieu d'apprentissage, mais tout simplement un passage obligatoire mais insignifiant. Malgré tout, les élèves continuent jusqu'à l'université, avec un taux des plus élevé parmi les pays industrialisés avec 40,9% de jeunes allant à l'université (Kumagai, 1996 :82). Certains doivent même sacrifier un à trois ans en étant *rônin*, ou en préparation d'examen d'entrée universitaire. Les sacrifices sont énormes de la part de l'élève, qu'il ait été *rônin* ou non, et de la famille, qui y investit près d'un tiers du revenu familial pour les études d'universitaires d'un enfant.

Les jeunes au Japon dans les années 1980 et 1990 ont été associés à plusieurs problèmes sociaux. Certains problèmes étaient présents ailleurs dans le monde, tandis que d'autres étaient considérés plus particuliers au Japon. Les quatre problèmes présentés par Kumagai, spécifiques au Japon selon l'auteur, sont la violence à l'école, la violence familiale, l'intimidation et la phobie de l'école (Kumagai, 1996 :83).

Il semblerait selon Kumagai que la violence à l'école ait augmenté entre 1986 et 1992 (de 2200 à 3600 incidents) (Kumagai, 1996 :83), de taux similaire dans les écoles *chûgaku* et *kôkô*. Les élèves qui causent ces incidents sont souvent ceux qui ne se sentent pas à l'aise dans le système scolaire japonais. Ceux qui réussissent à l'école, par contre, semblent être les auteurs de violence familiale face à leurs parents, grands-parents ou frères et sœurs. Comme dans le cas de la violence conjugale, la violence familiale est rarement reportée à la police et même aux services de soutien, notamment au Japon où les problèmes doivent être gérés en intimité. Or la société et la population se sont penchées sur

ces problèmes, en indiquant que la jeunesse n'était pas adéquatement adaptée à la société japonaise en transformation, après quatre cas de meurtres entre 1977 et 1990 (Kumagai, 1996 :85).

Les raisons de cette violence des enfants face aux parents, particulièrement la mère, auraient été « l'absence de sociabilité normale » (Kumagai, 1996 :86) et les dynamiques familiales dysfonctionnelles, et non les conditions socioéconomiques puisque les familles étaient souvent aisées.

Un autre problème présenté est celui du *ijime* ou intimidation dans les écoles, qui est encore présent dans les années 2000 comme expliqué plus haut. Les caractéristiques du *ijime* sont que la victime ne peut s'opposer à l'agresseur, que l'intimidation se déroule sur une longue période de temps et que l'école est au courant de l'abus en question (Kumagai, 1996 : 86). Les causes du *ijime* seraient le manque d'encadrement psychologique des adolescents dans un nouveau Japon matérialiste.

Le dernier problème cité est celui de la peur de l'école. Un problème présent depuis plusieurs décennies mais qui aurait doublé dans les années 1970 (Kumagai, 1996 :88). Les causes de ce problème sont plutôt difficiles à définir. Les causes les plus probables sont un sentiment d'aliénation à l'école face aux autres étudiants, aux enseignants et au milieu en tant que tel.

À chaque décennie et à chaque génération depuis la fin de la guerre, le retardement de l'entrée des jeunes dans le monde des adultes est critiqué. Or il semble que cette entrée elle-même n'est pas définie. Comment peut-on critiquer une cohorte de ne pas passer à l'étape suivante, si l'on ne peut pas définir le cadre de cette cohorte en terme d'âge?

La majorité civile au Japon est à 20 ans selon les décrets législatifs établis en 1948 (Shuugiin). Il y est inscrit que tout individu sous les 20 ans est considéré comme un « *shônen* », un jeune individu. La démarcation légale semble claire, alors que les démarcations morales ne le sont pas entièrement. Il est possible de se marier à 16 ans pour les filles et 18 ans chez les garçons, alors qu'il faut avoir 20 ans pour boire, voter et fumer (Stoetzel, 1953 :67). En plus de cette ambiguïté s'ajoute celle de la maturité sociale qui varie selon l'époque, le contexte socioéconomique et culturel de la société et de l'individu,

ainsi qu'aux valeurs considérées « matures » dans ce même contexte. Il faut aussi noter que le vocabulaire a changé de connotation au fil des générations.

Traditionnellement, donc avant la Deuxième Guerre mondiale, les niveaux d'âges sont très distincts et marqués par les rituels de passage (Beardsley, 1959 :288) mais les conditions sociales ayant changé, certains de ces rituels ont disparu ou ont été allégés. L'âge de majorité a été 15 ans à l'époque Edo (marqué par le rituel de *Genpuku*), qui est passé à 18 ans pour entreprendre un travail adulte avant de passer à l'âge fixé par le Code civil actuel (Stoetzel, 1953 :67). En après-guerre, au-delà de l'âge de majorité, de nouvelles divisions d'âges étaient créées avec l'implantation du système d'éducation, empiétant sur les divisions entre *kodomo* (enfant), *shônen* (jeune) et *otona* (adulte). Or déjà dans ces grandes divisions mêmes, la limite entre *kodomo* et *shônen* n'avaient jamais été prise en considération, l'important étant la limite entre enfant et adulte (Stoetzel, 1953 :67).

Donc non seulement les démarcations entre enfant et jeune n'ont pas réellement existé idéologiquement, la démarcation entre jeune et adulte est embrouillée avec les sous-divisions du système d'éducation.

La démarcation qui généralement semble être acceptée unanimement comme preuve de maturité est le mariage et la naissance de l'enfant. Notamment dans les années 1950, selon Stoetzel, l'enfant était considéré plus important que le mariage. La paternité ou la maternité permettait l'accès au monde adulte, puisque la sexualité adulte était assumée (Stoetzel, 1953 :68). La naissance de l'enfant, par contre, ne correspondait pas toujours au mariage, alors qu'en 2000 un enfant hors mariage est sévèrement jugé.

Déjà, dans les années 1950, les jeunes étaient critiqués pour repousser l'âge du mariage. Or les jeunes commençaient à repousser l'âge du mariage pour la simple et bonne raison qu'ils étudiaient plus longtemps, les obligeant à être dépendants de leurs parents. De nos jours, donc dans les années 1990 et 2000, un jeune peut être un enfant ou un individu entre l'âge de 14 ans à la mi-vingtaine (Kumagai, 1996 :73).

Tous ces discours mènent aux représentations actuelles des jeunes expliquées précédemment. L'impression de similitude n'est pas fausse, et il semble que les discours, malgré la variation de leur contexte historique, se répètent de génération en génération. Ne

serait-ce qu'une crise identitaire de la part des définisseurs de la réalité, ou le groupe ayant l'autorité symbolique, soit les idéologues, face à des individus qui ne leur ressemblent pas? Est-ce tout simplement une manifestation exagérée de la dichotomie entre jeunes (enfants) et adultes, confirmée à chaque génération?

3- L'enfance : essentialisme de l'enfance, romantisation, marginalisation et conflits

La définition de l'enfance joue un rôle important dans le discours sur la jeunesse japonaise « d'aujourd'hui » en tant que pilier de ce dernier. Une idée qui avait été répétée à plusieurs reprises, et fortement soutenue par plusieurs auteurs, était celle de maintenir la frontière entre adultes et enfants (jeunes) afin de ne pas déséquilibrer les structures sociales.

Cette distinction est tout d'abord primordiale afin de d'encadrer la délinquance juvénile au Japon puisque, par définition, un crime juvénile est commis par un enfant, et les peines sont conséquemment différentes de celles d'un adulte pour le même acte posé. Elle est aussi inévitable afin de permettre l'application du *Shônenhō* pour les *guhan shônen*, ou les « enfants potentiellement criminels ». Seul un enfant peut être surveillé et même être sous arrestation pour un crime qu'il n'a pas encore commis. Ainsi, le principe de « *hikô* », qui englobe tous crimes, délits et futurs crimes, est exclusivement lié aux jeunes (Yajima et al., 2004 :26). Or, comme le décrit Yajima, « Certaines interdictions, comme le tabac par exemple, ne s'appliquent pas à certains individus parce que ce sont des enfants, mais ils sont des enfants car ces interdictions leur ont été imposées. » (Yajima et al., 2004 :26) impliquant que les enfants se définissent en opposition aux adultes, soit à ceux qui créent ces interdictions. Les adultes étant ceux qui imposent ces interdictions et autres restrictions aux enfants et les enfants étant ceux recevant ces impositions, ils ne peuvent se mélanger dans une même catégorie sociale et se définissent opposés à l'autre. Cette dichotomie a été avancée en tant que distinction non seulement sociale mais essentielle. Il n'y a, dans ce schéma, aucune continuité temporelle, morale ou même biologique entre l'enfant et l'adulte, puisque leur essence et leur nature sont différentes.

Stoetzel indique, à propos des jeunes des années 1950, qu'une opposition existe entre les jeunes et les adultes (Stoetzel, 1953 :200), sans sens de continuité. Selon lui, la personnalité des jeunes est fondamentalement différente de celle des adultes (Stoetzel, 1953 :200). Les jeunes Japonais sont immatures, sans avoir le statut de pouvoir se comporter comme un adulte et en décevant ces derniers par leur désir de liberté. Le même type de discours est maintenu encore dans les années 2000. Kasuga explique que l'enfance et l'âge adulte sont clairement séparés (Kasuga, 2001 :23) malgré l'impression fausse de continuité. Il y a là une différence fondamentale de la nature de l'enfant et de l'adulte. Il considère qu'il est donc impossible qu'un adulte puisse pleinement comprendre l'esprit d'un enfant, et vice versa. Il mentionne d'ailleurs que chacun, l'enfant et l'adulte, a un rôle à assumer, amplifiant davantage les différences qualitatives des deux groupes. La pureté et l'innocence manifestées par les enfants, a priori chez tous d'entre eux, sont les preuves de cette particularité des enfants (Kasuga, 2001 :159). Il serait alors impossible de prétendre comprendre les jeunes. Ils seraient incompréhensibles de toute façon, validant ainsi l'idée que les jeunes sont anormaux.

La dichotomie entre adultes et jeunes a romantisé l'enfance aux yeux des adultes, renforçant la distanciation entre les deux réalités des adultes et des enfants. Cette romantisation et essentialisme ont eu un effet pervers de « trahison » idéologique des enfants envers les adultes. La pureté et l'innocence comme mentionnés ci-haut sont des traits associés à l'enfance, invoquant une image d'innocence, de bien (en opposition au mal), de vulnérabilité et de transparence. Or un enfant commettant un crime sanglant va à l'encontre de cette image si fortement imprégnée dans la psyché populaire, aggravant le geste commis comme étant aussi un crime idéologique.

Cette dichotomie, qui relève d'une question identitaire des deux partis, a servi comme argument de marginalisation des jeunes dans le discours actuel tout en étant son point de départ. Les jeunes ont été sujets d'analyses, critiques et fascination de la part de la population adulte puisqu'ils ne sont pas adultes. Or, une fois le discours lancé, leur distinction a été réutilisée afin de marginaliser les jeunes d'avantages comme étant non seulement différents de nature, mais différents dans tous les aspects de leur humanité.

Ainsi, la norme et la normalité sont associées aux adultes et, logiquement, la déviance et l'anormalité aux jeunes.

Or, malgré l'établissement solide de cet essentialisme de l'enfance, l'enfance et l'enfant sont des créations historiques comme il a été expliqué par Philippe Ariès. La définition moderne de l'enfance n'apparaît qu'à la fin du 19^e siècle, suivant une évolution de « l'enfant » sur près de six siècles qui n'avait été qu'un « petit adulte ». L'enfant est le résultat d'une évolution des cycles de vie et d'une systématisation des divisions par âge, imprégné d'un imaginaire particulier à son égard. Or la stigmatisation des générations serait une activité populaire au Japon depuis l'ère Meiji (Kelly, 1993 :197), et les jeunes auraient subi l'effet de ces deux mouvements idéologiques, se retrouvant avec une représentation d'eux-mêmes en tant que porteur d'un monstre invisible, puisqu'ils ne sont pas de vrais enfants, mettant en danger une structure fondamentale de la société japonaise.

CHAPITRE 4 : La réalité et le discours

1- Les causes de la jeunesse dangereuse

Le discours sur la jeunesse japonaise « d'aujourd'hui » ne fait pas que décrire cette dernière. Elle cite des causes de cette « crise sociale » afin de rectifier le tir et encadrer les jeunes pour les remettre sur le droit chemin. Les causes explicitées dans le discours reviennent toujours aux mêmes éléments de la problématique : le jeune, la famille et l'école. Kelly présente l'école, la famille et le travail comme étant les institutions qui ont organisé les modes de vie depuis la période de l'après-guerre des Japonais (Kelly, 1993 :192) servant de piliers institutionnels et idéologiques. Les jeunes n'étant pas sur le marché du travail, la famille et l'école ont été les cibles du discours, ainsi que le jeune lui-même, en tant que piliers ébranlés de la société japonaise.

A. La famille

La famille avait été pointée du doigt comme étant une cause importante de la déstabilisation des jeunes d'aujourd'hui dans le discours de la délinquance juvénile et des jeunes au Japon. Comme cité dans le chapitre 2, les changements de structures familiales ont été ouvertement accusés de causer les problèmes de société (« les maladies sociétales »), en brisant dans son fond l'idéal de la famille stable tout en gardant la forme de la famille heureuse et normale. Le discours avertit les parents que les familles heureuses peuvent porter en elles un danger imminent, puisqu'elles n'offrent pas un environnement sain pour l'enfant tout en paraissant inoffensives. Alors qu'une famille ouvertement dysfonctionnelle réagirait plus tôt à une situation délicate, une famille à l'allure stable ne remarquerait rien, à force de tout masquer, jusqu'à ce qu'elle explose et ne puisse plus

revenir en arrière. Les changements dont il est question ici sont les divorces, les changements des rôles des femmes et des hommes dans la maisonnée et l'effritement des structures traditionnelles de la famille japonaise.

Il est vrai que certaines structures de la famille ont changé durant les dernières décennies. Le nombre de divorces, par exemple, est en augmentation depuis les années 1970 alors que le nombre de mariages a grandement chuté (White, 2002 :84). Les femmes manifestent des intérêts et des valeurs différentes en restant plus longtemps sur le marché du travail, modifiant ainsi l'organisation classique des familles nucléaires et le rôle du père.

Le rôle de la femme et de la mère a d'ailleurs été une cible principale dans l'accusation de la famille. Tout en prétendant que les changements familiaux auraient créé un environnement moralement malsain, l'accusation a plutôt porté sur la figure classique idéalisée de la femme, soit celle de la mère protectrice de la maisonnée. Les mères seraient devenues excessivement protectrices, étouffant les enfants et les poussant donc à des actes extrêmes comme le meurtre. Cette obsession « nouvelle » a été expliquée par certains idéologues comme conséquence de la baisse de la natalité. Ce discours indique aussi, de manière accessoire, que le père devrait être plus présent dans la maison pour éviter ce type de catastrophe structurel.

Or la société japonaise aurait traditionnellement porté considérablement plus d'importance au rôle de mère qu'au rôle de conjointe chez les femmes (Smith et Schooler, 1978 :614). Ce rôle exigerait que la femme mette l'enfant en priorité devant elle-même et son mari (Smith et Schooler, 1978 :616), impliquant une attention démesurée envers l'enfant par rapport aux autres aspects de la vie familiale. La mère joue le rôle de gérante de la vie familiale et tout particulièrement de ses enfants dans la famille normative japonaise, s'impliquant exclusivement dans les choix de vie des enfants, et ce, dans toutes les sphères.

Ce n'est pas donc pas une « nouvelle maternité » dont il est question, mais une maternité traditionnelle de l'après-guerre comme il avait été idéalisé.

Le discours se présente comme un double discours, suggérant deux idéaux opposés. D'un côté, il accuse les changements modernes de la famille comme ayant ébranlé la stabilité et sécurité morale des jeunes, qui deviendraient délinquants et déviants beaucoup plus facilement que dans le passé. De l'autre, il note que le rôle traditionnel de la mère et l'absentéisme du père auraient atteint leurs limites. Tout cela est énoncé dans un contexte rigide de choix de structure très limités. La famille et les structures familiales ont été standardisées en après-guerre au Japon, laissant peu d'options de choix de vie de famille. Le format « homme au travail, la femme au foyer, l'enfant à l'école » où chacun doit exercer son rôle de manière professionnelle avait été la famille normale et conventionnelle au Japon (Kelly, 1993 :208).

Alors que la femme et l'homme sont assujettis à un discours contradictoire, il semblerait que l'enfant aussi est en crise à travers celle du système d'éducation.

B. L'école

Après la famille, l'école est passée à la loupe. L'école est un pilier fondamental de la société japonaise, avec la famille, puisqu'elle forme les futurs adultes japonais qui vont recréer le Japon génération après génération. Cette dernière en crise est alors catastrophique.

L'éducation au Japon semble être en crise depuis déjà plusieurs décennies, reflétée par un questionnement du curriculum japonais classique, les problèmes vécus par les jeunes dans les écoles, et les nombreuses réformes qui n'auraient pas porté fruits (Cave, 2001). Le discours est partagé entre la critique du système classique et celle des réformes des années 1990. Le système classique, imposé depuis l'après-guerre, a été accusé d'être trop rigide, trop uniforme et de ne mettre d'emphase que sur l'examen d'entrée universitaire, omettant ainsi de transmettre des potentiels créatifs aux enfants (Cave, 2001 :176). Les réformes, notamment celles de 1999, ont été critiquées d'accentuer la stratification sociale et l'élitisme dans l'éducation, de baisser le niveau général tout en ne définissant pas

« l'individualité » que ces réformes devaient défendre (Cave, 2001 :182). Or le discours critique encore une fois l'ancien et nouveau système, pré et post réformes, parallèlement.

D'une part, les idéologues critiquent le système de « *jyuku* » (course aux examens d'entrée universitaire) qui écraserait l'enfant, tuant toute forme de créativité, tout en critiquant les réformes ayant fait de l'école un lieu n'offrant pas d'éducation morale « du vrai Japon » ni d'idéal de vie. Les problèmes de personnalité chez les jeunes, comme l'absence de socialisation, seraient une conséquence de ce système académique classique rigide. De l'autre, les problèmes des écoles comme le « *ijime* » ou intimidation à l'école, qui ont d'ailleurs existé depuis plusieurs décennies, sont considérés comme des preuves des problèmes du système d'éducation d'aujourd'hui. Le fait que certains délinquants juvéniles de 2000 avaient des problèmes de solitude à l'école et d'intimidation a servi d'argument prouvant la chute du système d'éducation. La juxtaposition de deux accusations paradoxales, fondée sur deux perceptions différentes, n'offre pas réellement de solutions ni de préventions possibles.

C. Le jeune

Une tendance générale a été notée dans une grande majorité de ces spéculations quant aux causes de la criminalité juvénile « plus cruelle et plus nombreuse » et aux jeunes « anormaux ». Malgré que les causes aient pu être familiales ou scolaires, la responsabilité ultime revenait au jeune et à son contrôle personnel de son environnement.

Ainsi, des artefacts associés à la jeunesse ont été automatiquement pointés du doigt en tant que déclencheurs des problèmes sociaux. Les jeux vidéos, internet et les fictions (mangas) ont été principalement critiqués pour leur pouvoir aliénateur envers la jeunesse, malgré que les adultes aussi consomment les mêmes produits et services. Les jeunes, trop facilement tentés par ces amusements futiles, deviendraient inhumains en perdant leur capacité communicatrice et ne pouvant plus socialiser. Le mauvais choix d'activités de la part des jeunes aurait des conséquences morales, psychologiques et physiques. Leur cerveau changerait de morphologie (« *game-nô*»), leurs comportements deviendraient

déviantes et asociales, et ils perdraient toutes notions de distinction entre réalité et fiction. Ils perdraient aussi plus facilement contrôle de leurs émotions.

La perte de contrôle est aussi mentionnée comme une « faute » des jeunes. Ils manqueraient de force d'inhibition, posant des gestes dangereux ou, dans le pire des cas, criminels.

Or la « faute » la plus grave des jeunes n'aurait été rien de plus que leur refus de socialiser. Les jeunes d'aujourd'hui, selon les critiques, ne peuvent plus et ne veulent plus socialiser par manque de compétences communicationnelles. Ainsi serait né le syndrome de « *hikikomori* » ou refus de socialisation, qui peut arriver dans n'importe quel milieu familial et scolaire. L'absence de socialisation ou le refus radical seraient les causes d'un groupe social en crise identitaire, qui ne peut se définir, s'unir, communiquer et donc qui ne peut être moralement stable. Les jeunes d'aujourd'hui se seraient ainsi tirés dans le pied en ne consolidant pas un esprit communautaire (comme dans le Japon idéalisé du passé), puisque cette faille aurait poussé la jeunesse dans un fossé de l'anormalité.

Comme mentionné ci-dessus, les causes énumérées, qu'elles soient familiales, scolaires ou personnelles, sont la responsabilité du jeune en définitive. Alors que le discours mentionne une liste de causes concrètes, à petites échelles, il omet intégralement toutes causes et influences sociales. Les causes, les actions et les conséquences sont exclusives à l'individu, ici le jeune et le jeune délinquant, et à son environnement direct sans ombre de la société. « La disparition de discours invoquant des causes sociales a poussé la démonisation des jeunes. » (Hamai et Serizawa, 2006 :108) alors que cet oubli des causes sociales n'était pas nécessairement une habitude avant 1997. Serizawa cite le passage suivant de Shu Kishida datant de 1990 (Hamai et Serizawa, 2006 :108) :

Lorsque nous pensons au crime commis, nous pouvons apercevoir l'environnement direct du jeune l'ayant influencé et conditionné. Et derrière cela, nous pouvons entrevoir un fond social de causes, facteurs et influences. Les criminels ne sont pas inhumains ni des démons... Si nous-mêmes étions dans le même milieu, sous les mêmes conditions personnelles et sociales, nous aurions pu aussi commettre les mêmes crimes.

Cette perception est tout à fait différente de celle présentée dans le discours des jeunes de 2000. L'école et la famille ont été des preuves d'une chute japonaise et n'ont servi en tant que papier pH d'une société en décadence. Cette chute ou décadence ne justifie aucunement les gestes des délinquants juvéniles, qui auraient fait des choix délibérés. L'anxiété entourant l'enfance qui le partage entre l'idéalisé et le non désiré (Arai, 2006 :230), par son essentialisme et la trahison de ce dernier, ramène toujours le discours sur le jeune.

Tout ce paradigme explique les solutions de prévention proposées dans le discours. Alors que des mesures sociales préventives auraient pu être envisagées, puisque la criminalité est une activité sociale avec des causes et conséquences sociales, impliquant l'État et les structures sociales dans les démarches de criminalisation (Hackler, 2007 ; Tepperman et Curtis, 2004), aucune allusion n'y a été faite. Les solutions proposées ne font référence qu'au jeune, et tout particulièrement au corps du jeune. Tamai résume bien les propositions : « Il faudra renforcer le contrôle de soi chez l'enfant afin d'éviter qu'il pose des gestes déviants, par l'implantation d'un rythme de vie contrôlé chez l'enfant et sa participation à diverses activités. » (Tamai et Tamai, 2002 :203). Il indique, aux parents particulièrement, qu'il faut s'alarmer de certains comportements dont la liste est longue et très précise (Tamai et Tamai, 2002 :135):

Chute du rythme de vie quotidien chez les jeunes, en deux étapes :

- Première étape :
 - Il se met à mentir, à rentrer tard sans permission ;
 - Il semble attendre des appels ;
 - Il semble hyperactif à la maison ;
 - Il se distance de sa famille ;
 - Il reste enfermé dans sa chambre ;
 - Son langage se détériore ;
 - Il se réveille en retard ;
 - Il s'oppose à ses parents ;
 - Il est souvent en retard à l'école ;

- Il parle souvent pendant les cours ;
 - Il oublie souvent ses devoirs ;
 - Il fait du vandalisme à l'école ;
 - Il n'aime pas être en groupe à l'école ;
 - Ses notes scolaires ont baissé ;
 - Il s'oppose à ses enseignants ;
 - Il est moins sérieux à l'école ;
 - Il s'habille pour se démarquer ;
 - Il porte des couleurs vives ;
 - Il déboutonne sa chemise ;
 - Il teint ses cheveux ;
 - Il ne regarde pas dans les yeux de son interlocuteur ;
 - Il ne s'exprime pas clairement ;
 - Il se lie d'amitié avec des jeunes déviants ;
 - Il emprunte de l'argent ;
 - Il blesse son entourage verbalement ou physiquement.
- Deuxième étape :
- Des délinquants viennent le visiter à la maison ;
 - Il semble avoir des objets trop chers pour son budget ;
 - Il quitte le domicile durant la nuit ;
 - Il sort souvent de soir ;
 - Il utilise son argent sans soucis ;
 - Il trahit la confiance de sa famille ;
 - Il blesse les animaux de compagnie de la maison ;
 - Il demande beaucoup d'attention des parents ;
 - Il utilise un langage secret avec ses amis ;
 - Il s'absente des cours ;
 - Il a des cigarettes ou des allumettes sur lui ;
 - Il dort pendant ses cours ;
 - Il trahit ses amis ;
 - Il intimide des camarades ;
 - Il porte sur lui des armes blanches ;
 - Il pose des gestes antisociaux ;
 - Il a été arrêté ou interrogé par la police ;
 - Il ne respecte pas les codes de la route.

Afin de prévenir tout acte criminel de la part du jeune, les parents devront l'observer et, s'il manifeste l'un des signes énoncés ci-dessus, resserrer son encadrement. Ce contrôle de l'enfant est un contrôle du corps comme il a été présenté par Foucault. La notion d'inculcation physique, *embodiment*, de Foucault s'applique ici, où le corps est soumis à un

rapport de pouvoir l'assujettissant dans son corps et son âme même, de manière calculée et subtile. « La technologie de l'âme », cette dernière étant une existence réelle et non une idéologie, est effectuée par les éducateurs, les psychologues et psychiatres, qui suggèrent à leur tour aux parents de suivre leurs pas. L'enfant doit passer par ce processus pour acquérir le statut d'adulte, statut particulier qui requiert un corps dressé et un comportement codé continuellement.

2- L'application du discours et les conséquences concrètes socioculturelles

Le discours sur la jeunesse japonaise après 1997, soutenu par de nombreux idéologues influents, rediffusé massivement par les médias, a eu un impact considérable sur la société japonaise.

Il y a eu, entre autres, trois conséquences directes : la modification légale et idéologique du *Shônenhō*, le devoir communautaire de protéger les très jeunes enfants face aux jeunes et une confusion au niveau des maladies mentales et de la déviance.

Le *Shônenhō* avait été, initialement, fondé sur un sentiment paternaliste de protection de la jeunesse (Serizawa, 2006 :45). Le jeune délinquant ne devait pas être puni mais plutôt éduqué, afin de lui assurer un avenir après des erreurs qu'il aurait pu avoir commises. Cette mentalité avait été la raison de la notion de « *guhan shônen* » ou potentiels criminels. La catégorie de « *guhan shônen* » avait été créée sous ce mouvement de protection compassionnée envers les jeunes qui avait été développé en après-guerre (Serizawa, 2006 :46). Les criminels juvéniles qui auraient commis des crimes odieux étaient, eux, considérés comme des victimes de la société comme il avait été le cas par exemple avec Nagayama en 1968, 19 ans, qui avait tué un chauffeur de taxi et blessé un passant (Serizawa, 2006 :71). Or le nouveau *Shônenhō* manifeste une perspective dramatiquement différente où la punition et l'exclusion ont remplacé la protection et l'éducation du jeune (Serizawa, 2006 :95), engendrant les modifications telles que décrites

dans le chapitre 1. Le discours populaire dans les médias montrait tout particulièrement et ouvertement l'opinion publique voulant que la société prenne les délinquants juvéniles « au sérieux » en leur faisant payer le prix de leurs actions, se distançant du paradigme de la criminalité comme « maladie » à traiter. Ainsi (Serizawa, 2006 :203) :

Les jeunes et malades mentaux n'étaient, auparavant, pas considérés comme des êtres humains et ils étaient « moins qu'humains », tant légalement qu'idéologiquement. La perspective essayait de changer dans le temps, voulant en faire de vrais humains. Or ce mouvement a été repris et poussé à son extrême, en faisant d'eux des démons, plus qu'humains, inhumains. Ils sont maintenant dangereux, et ils doivent être exterminés.

La vox populi exprimant une volonté de durcir les peines et de ne laisser aucune seconde chance aux criminels juvéniles avait été manifestée dans les médias de tous types, confirmant ce changement idéologique et, parallèlement, influençant et renforçant les opinions de ce courant de pensée. La continuation de cette exclusion est le renforcement des frontières entre les deux groupes, soit les criminels et potentiels criminels et les autres. Ici, la réaction avait été de défendre les jeunes enfants face aux enfants plus âgés qui pourraient être dangereux. Le postulat avait été qu'un crime commis est une preuve de l'incompétence de la police, puisqu'elle aurait dû assurer la sécurité de la société dans n'importe quelle circonstance. Ainsi, dans un contexte de panique qu'avait connu le Japon dans les années 2000, des groupes bénévoles de protection des enfants ont été montés, dans la même vague de lobbyisme de sécurité publique installant caméras de sécurité dans les quartiers pour mieux protéger les jeunes enfants qui seraient particulièrement vulnérables (Serizawa, 2006 :206; Hamai et Serizawa, 2006 :186). Le nombre de ces groupes bénévoles a augmenté, entre 2003 et 2005, de 3056 à 13 968 (Serizawa, 2006 :206). La concrétisation de l'opinion publique a, encore une fois, renforcé le stigmatisme et le discours de la monstruosité des jeunes. Ce n'était dorénavant plus du domaine des textes à penchant académique et intellectuel, mais de la vie quotidienne de chaque citoyen, notamment des parents ayant de très jeunes enfants. La réalité des statistiques et données de la criminalité ne sont aucunement en accord avec la peur que portent les citoyens (Hamai et Serizawa, 2006 :73).

Une dernière conséquence qui serait pertinente à noter est la confusion idéologique des maladies mentales et des crimes juvéniles. Les malades mentaux et les délinquants juvéniles sont tous deux des personnages déviants mais placés sous une législation particulière par leur statut (Serizawa, 2006).

Certains délinquants juvéniles avaient été diagnostiqués de maladies mentales avant leur arrestation (comme le cas de la prise d'otage d'autobus en 2000), et d'autres accusés ont été diagnostiqués de maladies mentales après leur arrestation ou après un deuxième et troisième examen. Or cela a été assez pour établir ou confirmer un lien direct entre les malades mentaux et les délinquants juvéniles, l'un pouvant déclencher l'autre. Cette connexion a aussi été établie au niveau de l'imaginaire suite à la représentation du délinquant juvénile sans motivation et incompréhensible, qui agirait suite à un raisonnement anormal, malsain et maladif. Les malades mentaux portent le stigmate d'être dangereux et les délinquants juvéniles portent le stigmate de nécessiter un traitement alors que cela n'est pas systématiquement le cas des deux côtés. Cette confusion soulève une série de questions qui n'ont pas été étudiées (sauf pour établir ou non une causalité et corrélation entre les deux groupes) concernant la prise en charge des individus des deux groupes et le système les encadrant à la suite de l'étiquetage. Les malades sont-ils traités en enfants et les enfants sont-ils traités en malades? Les malades mentaux ont-ils perdu leur crédibilité en tant que « malades légitimes » en étant associés à des jeunes qui n'étaient manifestement pas malades, mais juste déviants?

Les définitions et frontières des deux groupes deviennent floues mais une chose est claire : dans les deux cas, les sujets sont exclus de la société active et de la réalité conventionnelle.

3- Les médias

Les médias ont joué le rôle de catalyseur du discours. Si ce n'était pas pour la présence imposante des médias de masse, le discours n'aurait fort probablement pas eu des effets de même ampleur. Ambaras d'ailleurs souligne ce phénomène dans les années 1920 comme précurseur de celui des années 2000 (Ambaras, 2006 :2) :

But dramatic changes in the economy, the educational system, and urban culture, along with the growth of a sensationalist mass media, combined to create the impression of widespread youth transgression and to inspire an animated discourse on the subject that often took on a life of its own.

Hamai et Serizawa indiquent que, alors que le nombre de décès de jeunes enfants avait diminué, le nombre d'articles sur les meurtres de jeunes enfants²⁵ a augmenté considérablement, et ce, depuis 1997 (Hamai et Serizawa, 2006 :55). Les crimes commis par les jeunes et les enfants ont toujours existé d'une certaine façon et, malgré que ce soit en effet choquant, il n'y aurait aucune raison de croire que le nombre ait augmenté sauf pour la présence de ces cas dans les médias (Ayukawa, 2001 :154). Non seulement les journalistes portent maintenant beaucoup plus attention à ce genre de nouvelles, la couverture nationale donne une impression de proximité des crimes odieux, comme si le territoire japonais s'était réduit en un petit village dangereux. (Hamai et Serizawa, 2006 :56).

Ce sont aussi les médias qui ont aidé à stigmatiser les jeunes et les délinquants juvéniles selon certaines caractéristiques (Ayukawa, 2002 :83). Malgré que ce soit les auteurs des discours qui ont initialement noté ces caractéristiques, les médias les ont popularisés et renforcés. Or Ayukawa note, comme Ambaras, que ce phénomène n'est pas récent. Un processus similaire de caractérisation des jeunes délinquants opérait dans les années 1930 dans les médias de l'époque (Ayukawa, 2002 :84). La seule chose qui aurait changé serait la capacité de diffusion des médias, la rapidité de transmission d'informations et la couverture territoriale (tous deux donnant l'impression de proximité) et la présence continue des médias dans la vie quotidienne des individus via la popularisation de la télévision et d'internet. C'est ainsi que s'est installée la « panique morale », postulant que n'importe quel citoyen pouvait être victimisé par n'importe quel autre citoyen (souvent d'un autre groupe social) et donc que tous devaient se sentir concernés par les questions de sécurité publique (Hamai et Serizawa, 2006 :58).

²⁵ Ici les meurtres de jeunes enfants sont pertinents puisque les jeunes enfants étaient, dans le discours, victimisés comme étant les plus à risque d'être tués par un criminel juvénile.

Ainsi, en terme de contenu des caractéristiques, seuls les termes utilisés ont changé avec le temps (Ayukawa, 2002 :87). Les « *bôsôzoku* (gangs de rue) » ou « *furyô* (mauvais garçons) » dans les problèmes de « *kônai bôryoku* (violence à l'école) » ou « *katei nai bôryoku* (violence à la maison) » des années 1980 sont les « *shônen* (jeunes) » et « *17 sai* (les 17 ans) » dans les problèmes de « *kireru shônen* (les jeunes qui perdent contrôle) », « *hikikomori* (refus de socialisation) » et « *hikô* (délinquance juvénile) » des années 2000.

Conclusion

La distinction et la stigmatisation des cohortes a été une « passion publique » au Japon depuis l'ère Meiji (Kelly, 1993 :196) et les jeunes « *shônen* » ont subi le même sort, suivant la tendance depuis longtemps installée mais nouvellement renforcée, en étant marginalisés en tant que « monstres » et catégorisés à l'extérieur du cadre de la normalité. Or ce discours sur la jeunesse japonaise, fondé sur les représentations de la délinquance juvénile au Japon depuis 1997, a émis un message ultime de la normalité humaine (Serizawa, 2006 :7) :

La société moderne a attribué à « l'humain » un standard, consistant à être en même temps « majeur » et faire usage de sa « raison ». Si un individu ne correspond pas à l'un de ces critères, il n'est pas considéré comme un être humain à part entière. (...) Il y a donc deux catégories de citoyens qui sont à l'extérieur de cette norme : les jeunes (*shônen*) et les malades mentaux.

Ainsi, les jeunes ne sont pas qu'un groupe marginal, mais la définition même de la marginalité et de l'anormalité sociale et humaine. Cette métaphore idéologique est-elle saine et juste? Un discours radical comme celui examiné ici peut-il prendre son envol librement?

La finalité de cette recherche ne consiste pas à victimiser et défendre les délinquants juvéniles et les jeunes Japonais, mais plutôt d'évaluer la concrétisation et l'évolution de représentations et d'un discours les définissant. Je peux conclure, suite à cette recherche, que le discours et les représentations sont loin de la réalité vécue autant par les jeunes que par les délinquants juvéniles. Les jeunes ont été assujettis à une caricaturisation de leur cohorte comme étant des porteurs de « monstres invisibles », prêts à faire surface à n'importe quel moment et par n'importe quel déclencheur, noyés dans une confusion identitaire et morale. Parallèlement, les délinquants et criminels juvéniles, qui ont été à l'origine de cette représentation, ont de leur part été décrits comme étant plus cruels, plus violents, plus imprévisibles, plus invisibles, plus anormaux (malgré leur normalité apparente) et plus dangereux pour la société japonaise que jamais auparavant.

Qu'en est-il alors des dommages collatéraux? Les jeunes ont-ils intériorisé ce discours? Cela a-t-il affecté leur identité et image de soi?

J'avais 15 ans, en 2000, lorsque je reçus un magazine pour jeunes filles (« *Seventeen* » version japonaise), le numéro « Spécial 17 ans ». La revue avait envoyé un questionnaire à ses lectrices leur posant la question suivante : « Nous ne cessons de parler des jeunes de 17 ans dans les médias. Pensez-vous être vous aussi dangereuse? ». La grande majorité avait répondu oui. « Oui, je pense pouvoir perdre contrôle et être dangereuse. Je ne sais pas ce que je peux potentiellement faire d'ailleurs, quels actes je pourrai poser, je ne saurai imaginer. Je pourrai peut-être faire d'horribles choses. » avait été une réponse qui m'a marquée jusqu'à ce jour, m'inspirant à cette recherche. Les jeunes filles, tout de même loin du stéréotype du délinquant mâle typique, avaient intériorisé ce discours de la monstruosité de la jeunesse.

Il ne m'est présentement pas possible d'évaluer l'effet concret du discours et des représentations sur la perception du jeune sur lui-même. Mais considérant la réaction démesurée de la société (démesurée par rapport à la réalité des choses), il est facile d'imaginer un sentiment d'aliénation et d'exclusion, discret ou non, qu'ont pu ressentir les jeunes mis à l'écart de la normativité.

Dix ans après la « folie des 17 ans », le discours accusateur d'une jeunesse perdue n'est pas éteint, malgré que le paradigme utilisé ait changé quelque peu. Mais les jeunes post-2000, eux, quittent tranquillement cette tranche d'âge, certains étant déjà sur le marché du travail. Le discours de la jeunesse monstrueuse aurait des chances de possiblement disparaître, laissant place à une nouvelle représentation de la jeunesse peut-être tout aussi illusoire et perversie ou, idéalement, plus fidèle à la réalité.

Le « monstre invisible » pourra, alors, tirer sa révérence.

Bibliographie

Ambaras, David R. *Bad Youth: Juvenile Delinquency and the Politics of Everyday Life in Modern Japan*. Californie: University of California Press, 2005.

Arai, Andrea G. "The « Wild Child » of 1990s Japan" in *Japan after Japan* by Tomiko Yoda and Harry Harootunian, 216-238. Durham: Duke University Press, 2006.

Ariès, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris : Éditions du Seuil, 1973.

Ayukawa, Jun. *Shōnen Hanzai: Hontou ni Tahatsuka, Kyōakuka Shiteirunoka*. Japon: Heibonsha, 2001.

Ayukawa, Jun. *Shōnen Hikō no Shakaigaku*. Japon: Sekai Shisousha, 2002.

Beardsley, Richard K. *Village Japan*. Chicago : The University of Chicago Press, 1959.

Bernier, Bernard. *Le Japon contemporain – Une économie nationale, une économie morale*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montreal, 1995.

Bourdieu, Pierre. *Le sens pratique*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1980.

Bourdieu, Pierre. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris : Les Éditions du Seuil, 2001.

Bourdieu, Pierre. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Les Éditions Fayard, 1991.

Brym, Robert J. *New Society: Sociology for the 21st Century*. Fourth Edition. Toronto: Thomson, 2004

Cave, Peter. "Educational Reform in Japan in the 1990s: 'Individuality' and Other Uncertainties." *Comparative Education* 37 (2001):173-191.

Duchac, René. *La Jeunesse de Tokyo: Problèmes d'Intégration Sociale*. Paris : Presse Universitaire de France, 1968.

Embree, John F. *Suye Mura : a Japanese Village*. Chicago: The University of Chicago Press, 1939.

FBI. "Crime in the United States". Septembre 2008.
http://www.fbi.gov/ucr/cius2007/data/table_01.html (22 Avril 2009)

Foot, Daniel H. "The Benevolent Paternalism of Japanese Criminal Justice." California Law Review 80 (1992):317-390

Foucault, Michel. *Surveiller et punir*. Paris: Éditions Gallimard, 1975.

Le Gouvernement du Japon. "Shonenho". 18 Juin 2008.
<http://law.e-gov.go.jp/htmldata/S23/S23HO168.html> (20 Juin 2009)

Hackler, James C. *Canadian Criminology : Strategies and Perspectives*. Fourth Edition. Toronto: Pearson Prentice Hall, 2007.

Hamai, Kouichi et Kazuya Serizawa. *Hanzai Fuan Shakai: Daremoga "Fushinsha"?* Japon: Koubunsha Shinsho, 2006.

Kaplan, David E. *Yakuza: Japan's Criminal Underworld*. Californie: University of California Press, 2003.

Kasuga, Takehiko. *17sai To Iu Yamai – Sono Ukkutsu to Seishin Byôri*. Japon: Bungei Shunshuu, 2002.

Kasuga, Takehiko. *Zankoku na Kodomo Gurotesuku na Otona*. Deuxième édition. Japon: Aspect, 2006.

Katada, Tamami. *17sai no Kokoro – Sono Yami to Byôri*. Japon: NHK Shuppan, 2003.

Kawai, Kazuo. *Japan's American Interlude*. Chicago: The University of Chicago Press, 1960.

Keishicho. "Heisei 21 nen Keisatsu Hakusho Toukei Shiryou". 2009.
<http://www.npa.go.jp/hakusyo/h21/data.html> (5 Novembre2009)

Kelly, William. "Finding a Place in Metropolitan Japan." in Postwar Japan and History by Andrew Gordon, 189-217. Los Angeles: University of California Press, 1993.

Kitashiba, Ken. *Nippon Kyou Hanzai Jidai*. Japon: Fusosha, 2006.

Kumagai, Fumie. *Unmasking Japan Today: The Impact of Traditional Values on Modern Japanese Society*. Londres: Praeger, 1996.

Kusanagi, Atsuko. *Kodomo ga Kowareru Ie*. Japon: Bunshun Shinsho, 2005.

Kusanagi, Atsuko. *Shônen A Kyousei 2500 Nichi Zen Kiroku*. Japon: Bunshun Bunko, 2006.

Leonardsen, Dag. *Japan as a Low-Crime Nation*. New York: Palgrave Macmillan, 2004.

Long, Susan O. *Family Change and The Life Course in Japan*. New York: Cornell University, 1987.

Mainichi Shinbun Kyouiku Shuzai Han. *Jiken no Wake*. Japon : Shin Kagaku Shuppansha, 2001.

MedTerm. "Peter Pan Syndrome". 1999.
<http://www.medterms.com/script/main/art.asp?articlekey=8534>

Miyadai, Shinji et Rika Kayama. *Shōnentachi wa Naze Hito wo Korosunoka*. Japon: Soushuppan, 2001.

Murakami, Ryu. "Samishii Kuni no Satsujin." *Bungeishunju* Septembre (1997):114-123

Serizawa, Kazuya. *Horâ Hausu Shakai*. Japon: Kodansha, 2006.

Serizawa, Shunsuke. *Kodomo ga Kireru 12 no Genba*. Japon: Shogakukan Bunko, 1999.

Shuugiin (Chambres des représentants du Japon). "Houritsu dai 168 Go. "
http://www.shugiin.go.jp/itdb_housei.nsf/html/houritsu/00219480715168.htm?OpenDocument (15 Septembre 2009)

Shonen Hanzai Data Base. "Shonen Hanzai Tokei data".
<http://kangaeru.s59.xrea.com/toukei.html#hiritu> (16 Décembre 2008)

Smith, Karen C. et Carmi Schooler. "Women as Mothers in Japan: The Effects of Social Structure and Culture on Values and Behavior." *Journal of Marriage and Family* 40 (1978):613-620

Statistics Bureau. "Population by 5 years age groups and sex." 2008.
<http://www.e-stat.go.jp/SG1/estat/ListE.do?lid=000001054002> (20 Juillet 2009)

Statistics Bureau. "Population from 1920-2008. "
<http://www.e-stat.go.jp/SG1/estat/ListE.do?bid=000000090004&cycode=0> (20 Juillet 2009)

Statistics Bureau. "Employment Structure of the Population of 15 years old and Over and Households." 2007.
<http://www.stat.go.jp/english/data/shugyou/pdf/sum2007.pdf> (20 Juillet 2009)

Statistics Bureau. "Population 15 Years Old and Over by Age Group and Educational Level." 2007.

<http://www.stat.go.jp/english/data/nenkan/1431-02.htm> (20 Juillet 2009)

Statistiques Canada, "Crimes selon le type d'infraction". 2009.

<http://www40.statcan.gc.ca/l02/cst01/legal02-fra.htm> (20 Avril 2009)

Stoetzel, Jean. *Jeunesse sans chrysanthème ni sabre : étude sur les attitudes de la jeunesse japonaise d'après guerre*. Paris : UNESCO, 1953.

Takamura, Kaoru et Masaaki Noda. "Sakakibara wa Jidai no Ko ka Ijyousha ka. Bungeishunju Septembre (1997) :150-158

Tamai, Masaaki et Yasuyuki Tamai. *Shônen no Kyôaku Hanzai, Mondai Kôdô wa Naze Okirunoka*. Japon : Gyousei, 2002.

Tepperman, Lorne et James Curtis. *Social Problems : A Canadian Perspective*. Ontario : Oxford Press, 2004.

Uui, Mafumi. *Naze "Shônen" wa Hanzai ni Hashittanoka*. Japon: Wani no New Shinsho, 2000.

White, Merry Isaacs. *Perfectly Japanese: Making Families in an Era of Upheaval*. Californie: University of California Press, 2002.

Yajima, Masami et al. *Yoku Wakaru Hanzai Shakaigaku Nyuumon*. Japon: Gakuyou Shobou, 2004.

Yanagida, Kunio. *Kowareru Nihonjin – Keitai, Netto Izonshou e no Kokubetsu*. Japon: Shinchousha, 2007.

Yoshioka, Shinobu. "Sakakibara no Ruutsu" Bungeishunju Septembre (1997):94-108

Annexe 1 : Texte du *Shonenhō*

少年法

(昭和二十三年七月十五日法律第百六十八号)

最終改正：平成二〇年六月一八日法律第七一号

第一章 総則

(この法律の目的)

第一条 この法律は、少年の健全な育成を期し、非行のある少年に対して性格の矯正及び環境の調整に関する保護処分を行うとともに、少年の刑事事件について特別の措置を講ずることを目的とする。

(少年、成人、保護者)

第二条 この法律で「少年」とは、二十歳に満たない者をいい、「成人」とは、満二十歳以上の者をいう。

2 この法律で「保護者」とは、少年に対して法律上監護教育の義務ある者及び少年を現に監護する者をいう。

第二章 少年の保護事件

第一節 通則

(審判に付すべき少年)

第三条 次に掲げる少年は、これを家庭裁判所の審判に付する。

- 一 罪を犯した少年
- 二 十四歳に満たないで刑罰法令に触れる行為をした少年
- 三 次に掲げる事由があつて、その性格又は環境に照して、将来、罪を犯し、又は刑罰法令に触れる行為をする虞のある少年
 - イ 保護者の正当な監督に服しない性癖のあること。
 - ロ 正当の理由がなく家庭に寄り附かないこと。
 - ハ 犯罪性のある人若しくは不道德な人と交際し、又はいかがわしい場所に入出入すること。

ニ 自己又は他人の徳性を害する行為をする性癖のあること。

2 家庭裁判所は、前項第二号に掲げる少年及び同項第三号に掲げる少年で十四歳に満たない者については、都道府県知事又は児童相談所長から送致を受けたときに限り、これを審判に付することができる。

(判事補の職権)

第五条の二 裁判所は、第三条第一項第一号又は第二号に掲げる少年に係る保護事件について、第二十一条の決定があつた後、最高裁判所規則の定めるところにより当該保護事件の被害者等（被害者又はその法定代理人若しくは被害者が死亡した場合若しくはその心身に重大な故障がある場合におけるその配偶者、直系の親族若しくは兄弟姉妹をいう。以下同じ。）又は被害者等から委託を受けた弁護士から、その保管する当該保護事件の記録（家庭裁判所が専ら当該少年の保護の必要性を判断するために収集したもの及び家庭裁判所調査官が家庭裁判所による当該少年の保護の必要性の判断に資するよう作成し又は収集したものを除く。）の閲覧又は謄写の申出があるときは、閲覧又は謄写を求める理由が正当でないと認める場合及び少年の健全な育成に対する影響、事件の性質、調査又は審判の状況その他の事情を考慮して閲覧又は謄写をさせることが相当でないと認める場合を除き、申出をした者にその閲覧又は謄写をさせるものとする。

2 前項の申出は、その申出に係る保護事件を終局させる決定が確定した後三年を経過したときは、することができない。

3 第一項の規定により記録の閲覧又は謄写をした者は、正当な理由がないのに閲覧又は謄写により知り得た少年の氏名その他少年の身上に関する事項を漏らしてはならず、かつ、閲覧又は謄写により知り得た事項をみだりに用いて、少年の健全な育成を妨げ、関係人の名誉若しくは生活の平穩を害し、又は調査若しくは審判に支障を生じさせる行為をしてはならない。

(閲覧又は謄写の手数料)

第五条の三 前条第一項の規定による記録の閲覧又は謄写の手数料については、その性質に反しない限り、[民事訴訟費用等に関する法律](#)（昭和四十六年法律第四十号）[第七条](#) から[第十条](#) まで及び別表第二の一の項の規定（同項上欄中「（事件の係属中に当事者等が請求するものを除く。）」とある部分を除く。）を準用する。

第四章 雑則

(記事等の掲載の禁止)

第六十一条 家庭裁判所の審判に付された少年又は少年のとき犯した罪により公訴を提起された者については、氏名、年齢、職業、住居、容ぼう等によりその者が当該事件の本人であることを推知することができるような記事又は写真を新聞紙その他の出版物に掲載してはならない。

Annexe 2 : Arrestations par âge et type de violation, 1936 – 2004

(Keishicho)

2 8 – 5 一般刑法犯の犯行時の年齢別検挙及び補導人員（昭和 1 1 年～平成 1								
28-5 Offenders Arrested of General Offences under Penal Code by Age at the Time of Offence (
年次		総数						
		Total 1)						
		9歳以下	10, 11	12, 13	14, 15	16, 17	18, 19	20--24
Year		years old and under						
昭和11年	1936	a) 46,550	*	*	...
12	1937	a) 46,046	*	*	...
13	1938	a) 48,933	*	*	...
14	1939	a) 48,367	*	*	...
15	1940	a) 53,048	*	*	...
16	1941	10,198	*	*	22,731	*	19,870	...
17	1942	10,683	*	*	30,256	*	25,649	...
18	1943	9,823	*	*	28,116	*	23,427	36,308
19	1944	11,914	*	*	36,730	*	26,628	37,503
20	1945	8,719	*	*	30,246	*	15,532	27,148
21	1946	12,401	*	*	47,479	*	51,910	92,446
22	1947	12,278	*	*	45,831	*	46,720	100,718
23	1948	11,073	*	*	52,453	*	61,310	141,582
24	1949	18,385	*	*	60,405	*	53,126	135,578
25	1950	29,617	*	*	73,075	*	55,734	133,119
26	1951	32,777	*	*	75,626	*	58,030	136,752
27	1952	28,866	*	*	64,976	*	49,405	130,991
28	1953	27,493	*	*	54,321	*	44,283	132,130
29	1954	26,071	*	*	20,687	29,780	43,875	135,229
30	1955	24,797	*	*	21,769	28,721	46,466	143,633
31	1956	26,663	*	*	22,316	30,141	48,301	145,213
32	1957	30,204	*	*	26,278	38,254	49,770	148,207
33	1958	30,994	*	*	29,260	44,114	51,005	146,270
34	1959	37,281	*	*	35,897	47,111	56,610	143,180
35	1960	48,783	*	*	35,375	50,558	61,966	140,455
36	1961	57,572	*	*	44,909	51,217	62,758	141,130
37	1962	8,600	12,448	36,760	60,615	43,089	59,237	134,515
38	1963	8,726	11,819	34,821	65,957	50,000	58,394	142,617
39	1964	8,424	10,412	29,552	65,883	69,451	55,108	163,470
40	1965	8,607	9,454	26,034	56,063	73,297	61,504	167,739
41	1966	34,006	*	*	48,239	54,162	46,405	84,330
42	1967	6,219	6,735	17,903	39,212	45,218	45,839	82,324
43	1968	6,811	6,794	16,624	34,535	40,624	42,837	87,264
44	1969	7,422	7,575	16,368	30,903	37,959	39,259	90,888
45	1970	7,400	8,610	18,717	37,818	40,606	35,657	87,816

年次		総数						
		Total 1)						
		9歳以下	10, 11	12, 13	14, 15	16, 17	18, 19	20--24
Year		years old and under						
50	1974	6,594	7,613	21,971	47,936	42,784	25,037	59,932
51	1975	6,541	7,016	22,043	48,424	44,086	24,581	53,373
52	1976	6,393	6,599	21,544	48,484	44,443	22,974	49,031
53	1977	6,621	6,729	21,987	51,585	43,625	24,236	47,475
54	1978	6,632	7,858	26,428	60,334	51,101	25,616	45,808
55	1979	6,508	8,037	27,136	66,264	51,774	25,574	42,493
56	1980	6,828	9,701	37,354	80,253	58,184	28,134	42,398
57	1981	5,856	9,771	52,279	94,178	64,549	26,672	41,794
58	1982	4,959	8,572	52,395	103,770	61,350	27,299	44,219
59	1983	4,210	8,103	52,538	110,437	59,489	27,283	43,845
60	1984	3,722	7,049	45,104	103,456	62,964	26,737	46,484
61	1985	3,470	6,983	45,562	103,737	65,562	25,350	42,834
62	1986	2,669	5,813	41,321	97,133	63,191	25,542	37,939
63	1987	2,315	4,181	34,290	92,797	66,636	28,291	39,354
平成元年	1988	2,085	3,821	32,098	96,023	69,826	27,907	39,332
2	1989	1,917	3,669	29,005	83,579	59,481	22,626	30,925
3	1990	1,443	2,862	23,855	73,443	58,072	23,278	31,371
4	1991	1,415	2,873	23,146	67,121	56,809	26,418	36,796
5	1992	1,378	2,489	19,418	57,350	50,535	26,807	37,665
6	1993	1,403	2,658	21,107	57,807	49,785	26,387	39,268
7	1994	1,370	2,727	19,714	55,289	50,602	26,315	41,227
8	1995	1,288	2,703	18,897	53,454	50,116	23,477	36,528
9	1996	1,297	2,540	19,408	55,306	54,750	24,168	34,984
10	1997	1,360	2,857	21,908	64,016	61,762	27,611	34,100
11	1998	1,262	2,839	22,804	66,127	61,968	29,886	35,717
12	1999	1,111	2,121	19,271	59,257	55,648	27,421	34,699
13	2000	1,227	2,141	17,109	56,310	52,490	24,214	32,377
14	2001	1,343	1,938	16,786	57,886	56,194	25,268	33,190
15	2002	1,506	2,004	16,967	56,535	58,688	27,371	34,800
16	2003	1,679	2,287	17,573	56,966	58,358	30,094	40,261
1) 昭和	2004	1,635	2,325	16,231	52,388	53,907	29,510	41,634
a) 14歳未満の者による触法行為数を含む。								
b) 下半期（7月～12月）のみの数である。								
1) Until 1965, including professional negligence in traffic accident resulting in death or bodily injury.								
a) Including offending acts by the juvenile under 14 years old.								
b) For the second half of the year (July to December).								
〔資料〕 警察庁刑事局刑事企画課「犯罪統計書」								
Source : Criminal Investigation Bureau, National Police Agency.								

						窃盗犯		
						Larceny offences		
	25--29	30--39	40--49	50--59	60歲以上	9歲以下	10, 11	12, 13
					and over	years old and under		
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948	b) 89,351	*	b) 51,803	*	b) 6,284	9,592	*	*
1949	190,691	*	113,794	*	13,349	15,314	*	*
1950	198,444	*	114,256	*	12,478	26,036	*	*
1951	196,771	*	106,748	*	12,331	29,683	*	*
1952	191,283	*	98,765	*	11,566	25,503	*	*
1953	189,295	*	88,992	*	11,036	24,151	*	*
1954	96,887	95,179	56,419	25,634	10,028	23,100	*	*
1955	101,317	99,969	56,753	25,663	9,769	22,168	*	*
1956	100,292	97,333	51,979	23,253	9,122	23,509	*	*
1957	103,413	96,618	50,495	22,670	8,852	26,188	*	*
1958	102,033	96,245	46,992	21,015	8,338	26,672	*	*
1959	103,236	98,438	44,447	20,172	7,982	32,346	*	*
1960	103,368	98,991	42,948	19,666	8,137	41,973	*	*
1961	105,650	103,365	43,256	20,402	8,627	49,692	*	*
1962	99,730	103,719	41,229	19,391	8,341	5,992	11,163	31,836
1963	104,693	112,388	43,810	20,282	8,508	6,094	10,628	30,436
1964	112,357	129,162	50,491	23,182	9,418	5,751	9,255	25,624
1965	116,611	139,552	56,550	25,122	10,389	5,705	8,411	22,569
1966	60,570	80,302	34,776	16,418	8,347	29,356	*	*
1967	58,757	75,992	32,411	15,077	7,908	4,517	6,083	15,937
1968	57,472	75,243	33,002	14,862	7,992	4,994	6,181	14,861
1969	55,696	69,546	32,206	13,801	7,568	5,658	6,920	14,802
1970	54,730	69,948	32,776	13,605	7,894	5,559	7,951	16,981

						窃盗犯		
						Larceny offences		
	25--29	30--39	40--49	50--59	60歲以上	9歲以下	10, 11	12, 13
					and over	years old and under		
1974	50,898	71,094	40,332	16,034	9,262	5,402	6,931	19,462
1975	50,721	71,673	43,348	18,079	9,832	5,275	6,386	19,333
1976	51,618	69,600	44,382	18,740	10,088	4,957	5,967	18,619
1977	49,708	70,686	46,087	19,180	10,562	5,351	6,084	19,056
1978	44,551	72,257	48,868	21,530	11,677	5,253	7,146	23,232
1979	37,060	67,797	45,216	20,697	11,251	5,207	7,324	23,723
1980	33,150	68,652	46,918	22,048	12,376	5,523	8,701	32,364
1981	30,335	70,770	50,694	25,460	13,710	4,762	8,735	44,553
1982	29,896	74,180	56,765	29,121	15,363	3,949	7,636	43,540
1983	27,477	68,877	55,896	29,521	15,880	3,386	7,209	43,949
1984	27,165	68,195	59,784	33,382	18,450	2,987	6,284	37,333
1985	24,840	61,784	55,572	32,915	19,656	2,756	6,220	37,642
1986	22,309	54,818	48,725	31,591	18,638	2,180	5,122	33,550
1987	23,206	52,713	49,962	32,772	19,031	1,805	3,630	27,817
1988	22,227	46,295	47,416	31,160	18,022	1,538	3,324	26,435
1989	17,444	32,181	34,046	20,590	12,120	1,465	3,200	23,829
1990	16,721	27,874	31,846	19,100	11,559	1,054	2,480	18,703
1991	18,075	26,668	31,913	19,707	12,651	986	2,413	17,997
1992	18,603	26,354	32,519	21,180	13,895	964	2,080	14,667
1993	19,996	28,039	35,354	24,197	16,892	1,004	2,206	16,267
1994	21,588	28,928	36,941	27,570	19,505	970	2,352	15,393
1995	20,620	27,893	34,480	26,343	20,341	926	2,300	14,790
1996	20,030	26,674	32,782	25,387	21,503	951	2,184	15,054
1997	20,366	26,915	31,147	25,525	22,131	1,086	2,468	17,191
1998	21,039	28,006	30,174	27,940	23,406	971	2,510	18,012
1999	21,244	28,762	29,782	31,541	27,001	870	1,763	14,335
2000	22,025	31,114	28,576	33,380	29,163	846	1,745	12,249
2001	23,187	33,137	28,822	35,335	32,273	952	1,508	11,668
2002	23,796	37,391	31,010	39,610	38,357	1,033	1,486	11,738
2003	26,875	42,703	33,913	44,097	49,335	1,151	1,715	11,582
2004	26,958	45,533	35,712	46,975	56,410	1,206	1,756	10,748

	窃盗犯								
	Larceny offences								
	14, 15	16, 17	18, 19	20--24	25--29	30--39	40--49	50--59	60歳以上 and over
1936	a) 29,570	*	*
1937	a) 29,783	*	*
1938	a) 32,503	*	*
1939	a) 31,409	*	*
1940	a) 35,999	*	*
1941	a) 36,954	*	*
1942	a) 47,267	*	*
1943	a) 45,133	*	*	19,246
1944	a) 54,852	*	*	20,651
1945	a) 42,675	*	*	17,498
1946	a) 87,825	*	*	62,589
1947	a) 77,514	*	*	59,631
1948	80,474	*	*	75,355	b) 37,221	*	b) 16,800	*	b) 1,948
1949	46,449	*	32,451	66,230	75,236	*	35,102	*	4,135
1950	54,728	*	30,762	56,194	69,318	*	31,992	*	3,580
1951	60,756	*	36,683	68,676	82,054	*	36,789	*	4,075
1952	50,038	*	28,803	60,712	73,707	*	31,946	*	3,623
1953	40,273	*	24,162	56,469	68,188	*	27,235	*	3,260
1954	17,602	18,413	22,183	56,712	35,265	33,039	18,018	7,706	3,076
1955	18,465	17,406	22,587	57,157	36,991	36,760	19,686	8,172	3,108
1956	18,285	16,741	22,235	56,028	35,243	34,023	17,744	7,543	2,829
1957	20,346	18,603	20,928	53,690	34,223	30,933	16,043	7,037	2,555
1958	20,536	18,569	17,751	43,733	27,713	26,949	13,404	5,825	2,371
1959	24,938	20,183	19,326	41,731	28,080	26,676	12,597	5,701	2,311
1960	25,144	22,361	21,274	39,777	27,460	25,709	11,562	5,279	2,333
1961	33,049	22,778	21,715	38,501	26,658	25,716	11,023	5,465	2,467
1962	43,771	19,500	19,834	34,406	23,635	24,766	10,343	5,193	2,473
1963	47,849	22,982	18,038	31,972	22,192	24,979	10,681	5,566	2,806
1964	48,228	30,927	16,064	32,180	20,966	25,682	11,034	5,833	3,017
1965	41,012	32,775	17,869	30,848	20,305	25,255	11,572	5,852	3,333
1966	35,935	31,341	21,574	29,530	19,791	25,849	11,437	5,741	3,234
1967	29,632	27,048	21,378	28,574	18,782	24,508	10,966	5,572	3,209
1968	27,224	26,112	21,397	29,935	18,098	23,587	10,682	5,527	3,339
1969	24,588	24,985	19,556	31,037	17,961	22,631	10,941	5,403	3,254
1970	30,339	26,473	19,502	34,052	18,613	23,691	11,809	5,567	3,570

	窃盜犯								
	Larceny offences								
	14, 15	16, 17	18, 19	20--24	25--29	30--39	40--49	50--59	60歲以上
									and over
1974	38,470	31,518	15,256	27,570	19,402	27,318	17,396	8,345	5,517
1975	38,435	32,575	15,045	26,189	20,341	29,506	20,168	9,980	6,184
1976	38,892	33,930	14,639	25,579	21,878	29,013	21,069	10,533	6,399
1977	41,374	33,148	14,950	25,773	21,816	29,918	22,117	11,048	6,920
1978	49,704	39,209	16,231	27,105	21,207	32,286	24,657	12,953	8,051
1979	54,074	39,980	16,486	26,650	19,071	32,059	24,111	13,226	8,215
1980	64,960	44,206	17,413	25,789	17,097	31,626	24,420	13,757	9,121
1981	73,520	49,174	16,970	25,329	15,899	32,784	26,951	16,015	10,286
1982	79,230	47,073	17,564	26,797	15,649	34,720	30,506	18,799	11,540
1983	84,063	46,122	17,580	26,914	14,695	32,856	30,869	19,667	12,412
1984	78,254	48,580	17,320	29,518	15,292	34,151	33,366	22,023	14,331
1985	78,525	50,173	16,282	26,298	13,722	30,618	29,705	21,119	14,621
1986	72,563	48,374	16,291	22,934	12,310	27,628	25,972	20,285	14,176
1987	70,903	51,242	17,931	23,060	12,382	25,850	25,699	20,636	14,231
1988	73,532	53,690	17,544	21,763	11,108	21,434	22,761	18,679	13,097
1989	62,726	44,998	13,817	15,645	8,107	14,376	14,853	11,938	8,920
1990	53,261	42,155	13,511	15,108	7,322	12,216	13,190	10,530	8,266
1991	47,836	39,458	14,249	16,942	7,724	11,650	13,071	10,192	8,859
1992	39,226	33,249	13,532	16,210	7,615	11,140	12,910	10,344	9,218
1993	40,081	32,768	13,186	17,513	8,493	12,431	14,435	12,024	11,180
1994	38,143	33,076	13,016	17,948	8,850	12,588	15,149	13,460	12,683
1995	36,870	32,830	11,708	16,109	8,644	12,360	14,702	12,895	13,335
1996	37,737	35,889	11,951	14,967	8,368	11,838	14,500	12,802	14,623
1997	43,984	40,440	13,625	14,597	8,741	11,800	14,064	13,000	15,381
1998	45,364	40,099	14,547	15,490	8,956	12,359	14,019	14,241	16,254
1999	38,984	34,882	12,928	14,935	9,331	12,594	14,067	16,042	18,384
2000	35,841	31,462	10,854	13,252	8,982	12,683	12,885	16,629	20,022
2001	36,993	33,462	11,054	13,341	9,358	13,360	12,800	17,060	21,491
2002	35,897	35,143	12,532	14,116	9,651	15,303	13,663	19,262	25,158
2003	34,918	33,599	13,375	16,508	10,980	17,570	14,826	20,655	28,972
2004	32,179	31,787	12,994	16,733	11,141	18,763	15,541	21,630	34,383

Annexe 3 : Arrestations de délinquants juvéniles par âge, 1936-2004

2 8 - 3 一般刑法犯犯罪少年の年齢別検挙及び補導人員（昭和 1 1 年～平成 1 6 年）

28-3 Juvenile Offenders Arrested of General Offences under Penal Code by Age (1936--2004)

年次 Year	犯罪少年 Juvenile offenders arrested								
	計 Total 1)								
	計 Total	14, 15歳 years old	16, 17歳	18, 19歳	Year	計 Total	14, 15歳 years old	16, 17歳	18, 19歳
昭和11年 1936	a) 46,550	58 1983	196,783	110,433	59,468	26,882
12 1937	a) 46,046	59 1984	192,665	103,451	62,931	26,283
13 1938	a) 48,933	60 1985	194,117	103,729	65,532	24,856
14 1939	a) 48,367	61 1986	185,373	97,126	63,168	25,079
15 1940	a) 53,048	62 1987	187,192	92,788	66,616	27,788
16 1941	42,601	22,731	*	19,870	63 1988	193,206	96,019	69,800	27,387
17 1942	55,905	30,256	*	25,649	平成元年 1989	165,053	83,572	59,453	22,028
18 1943	51,543	28,116	*	23,427	2 1990	154,168	73,441	58,034	22,693
19 1944	63,358	36,730	*	26,628	3 1991	149,663	67,118	56,785	25,760
20 1945	45,778	30,246	*	15,532	4 1992	133,882	57,347	50,483	26,052
21 1946	99,389	47,479	*	51,910	5 1993	133,132	57,802	49,764	25,566
22 1947	92,551	45,831	*	46,720	6 1994	131,268	55,281	50,564	25,423
23 1948	113,763	52,453	*	61,310	7 1995	126,249	53,449	50,075	22,725
24 1949	113,531	60,405	*	53,126	8 1996	133,581	55,298	54,713	23,570
25 1950	128,809	73,075	*	55,734	9 1997	152,825	64,013	61,747	27,065
26 1951	133,656	75,626	*	58,030	10 1998	157,385	66,124	61,952	29,309
27 1952	114,381	64,976	*	49,405	11 1999	141,721	59,252	55,629	26,840
28 1953	98,604	54,321	*	44,283	12 2000	132,336	56,305	52,455	23,576
29 1954	94,342	20,687	29,780	43,875	13 2001	138,654	57,874	56,162	24,618
30 1955	96,956	21,769	28,721	46,466	14 2002	141,775	56,528	58,635	26,612
31 1956	100,758	22,316	30,141	48,301	15 2003	144,404	56,942	58,296	29,166
32 1957	114,302	26,278	38,254	49,770	16 2004	134,847	52,357	53,841	28,649
33 1958	124,379	29,260	44,114	51,005					
34 1959	139,618	35,897	47,111	56,610					
35 1960	147,899	35,375	50,558	61,966					
36 1961	158,884	44,909	51,217	62,758					
37 1962	162,941	60,615	43,089	59,237					
38 1963	174,351	65,957	50,000	58,394					
39 1964	190,442	65,883	69,451	55,108					
40 1965	190,864	56,063	73,297	61,504					
41 1966	192,189	48,826	66,895	76,468					
42 1967	129,204	37,361	42,284	41,227					
43 1968	116,777	32,998	38,207	38,166					
44 1969	106,794	29,490	35,724	33,982					
45 1970	112,693	36,192	38,195	32,137					
46 1971	106,436	37,126	35,828	27,132					
47 1972	100,851	38,585	36,472	25,794					
48 1973	108,211	44,444	38,879	24,888					
49 1974	115,453	47,930	42,765	24,758					
50 1975	116,782	48,418	44,064	24,300					
51 1976	115,628	48,484	44,433	22,711					
52 1977	119,199	51,578	43,599	24,022					
53 1978	136,801	60,325	51,078	25,398					
54 1979	143,158	66,258	51,744	25,156					
55 1980	166,073	80,241	58,158	27,674					
56 1981	184,902	94,169	64,530	26,203					
57 1982	191,930	103,756	61,329	26,845					

〔資料〕 警察庁刑事局刑事企画課「犯罪統計書」

Source : Criminal Investigation Bureau, National Police Agency.